Claude Daigneault

LES FRINCEKANOKS



Roman

La Caboche

LES FRINCEKANOKS

CLAUDE DAIGNEAULT

LES FRINCEKANOKS

ROMAN



Couverture une idée originale de

Jocelyn Jalette

Mise en pages

Pyxis

Catalogage avant publication de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Daigneault, Claude, 1942-

Les Frincekanoks [ressource électronique]

2e éd.

Monographie électronique.

ISBN 978-2-924187-00-5 (EPUB)
ISBN 978-2-924187-04-3 (PDF)

I. Titre.

PS8557.A445F75 2012 C843'.54 C2012-941745-9
PS9557.A445F75 2012

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2012
Bibliothèque nationale du Canada, 2012

Éditions la Caboche
Téléphones : 450 714-4037
1-888-714-4037
Courriel : info@editionslacaboche.qc.ca
www.editionslacaboche.qc.ca

Vous pouvez communiquer avec l'auteur par courriel :
cdaigneault@ilavaltrie.com

Toute ressemblance avec les événements ou les personnages
ne pourrait être que fortuite.

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

À Micheline,
celle qui a inventé la patience

Chapitre un

Le mini aéro-doo laissa Jules Laramée descendre au sommet du mont Royal, à quelques pas seulement de la statue du maire Julio Antonelli, mort une trentaine d'années auparavant, soit juste avant la prise du pouvoir par le régime Hactuel.

On venait de partout dans le monde pour admirer la montagne transformée en cimetière par le maire Antonelli, chef de son parti, le RIH (le Rassemblement italo-hellène). L'opération ne s'était pas faite sans difficulté. Il avait fallu rapetisser considérablement le lac des Castors : en fait, le lac était devenu, au fil des ans, un minuscule bassin qui accueillait un unique canard.

Jules en avait été désigné l'un des gardiens en raison de son passé de technicien en biologie. Comme cinquante-cinq autres confrères et consœurs d'âge vénérable, il avait la responsabilité d'une heure de garde par semaine. Bien que Jules n'eût que cinquante-sept ans, il était classé dans la « cohorte du quatrième âge », et bénéficiait d'une pension de retraite depuis vingt ans. Elle lui avait été attribuée cinq ans avant la limite d'âge prévue parce qu'il avait été déclaré asocial invétéré et handicapé musical avec possibilité réduite de réadaptation.

Lorsqu'il l'avait affecté à ce poste après dix ans de « re-

traite déshonorable », le directeur des loisirs touristiques de l'arrondissement, Jacob Goldstein, avait amplement souligné que ce poste était glorieux, qu'il transformait en vedette celui qui le détenait puisque sa photo était immortalisée dans la tête de millions de personnes de par le monde et sur des millions d'instantanés pris par des touristes chinois. Et que, n'est-ce pas, c'était une impressionnante manifestation de la bonté du gouvernement fédéral et du gouvernement provincial de Hactuel de lui confier une telle responsabilité bien qu'il fût le fils d'une révolutionnaire, et qu'il devrait apprendre à se montrer digne de la confiance qu'on lui témoignait !

Las qu'on lui remette son passé sur le nez à tout bout de champ, Jules avait acquiescé. À l'époque, il était encore privé de tout contact avec les déléguées à l'harmonie sexuelle, puni qu'il était pour avoir trafiqué le système mural vieillot de transmission continue de musique dans sa chambre de façon à obtenir des moments de silence. Son geste avait d'ailleurs obligé l'administration à faire mettre au point le mystérieux système actuel, tellement bien dissimulé qu'il n'était plus jamais parvenu à le modifier.

Cette fonction de gardien, postulée sans trop d'espoir, l'avait tiré de sa mélancolie et rendu reconnaissant envers l'administration, après tant d'années de solitude obligatoire. Il avait longtemps porté fièrement son magnifique uniforme écarlate, de la même teinte que le drapeau canadien, ainsi que sa casquette blanche à visière verte. La couleur de ce costume de gardien de parc signifiait aux touristes que son porteur faisait un travail rare et qu'il méritait d'être photographié.

Jusqu'à l'emménagement de ses compagnons d'étage, Salomon le figurant et Doudou le peintre de murale, à la résidence, il y aurait bientôt dix-huit mois, Jules Laramée

avait vécu la vie sans histoire de l'habitant typique du protectorat historique de Montréal. Plus jeune que lui d'une quinzaine d'années et plus prompt à critiquer, et même à s'abstenir de boire la tisane rituelle d'avant le coucher, le duo l'avait harcelé en sous-main pour qu'il se secoue et voie clair dans les « largesses » de l'administration.

La perplexité de Jules face à son existence avait attiré l'attention de l'administration. Un séjour de deux semaines dans un camp de vacances obligatoires n'avait eu que des résultats mitigés.

Ce matin-là, alors qu'il s'approchait de l'étang, l'employé qu'il venait remplacer l'apostropha sur un ton acerbe :

— Tu es en avance de quatre minutes et trente-sept secondes. Tu veux me prendre mon temps devant les touristes ?

— Mais non, mais non, protesta Jules. L'aéro-doo avait de l'avance ...

L'autre, un quinquagénaire fringant dans son uniforme, ne le laissa pas poursuivre.

— Attends que j'aie terminé mon heure !

Et il reprit sa marche d'un pas mesuré en circulant lentement autour du bassin. Même en ralentissant le pas, il ne lui fallait qu'une trentaine de secondes pour faire le tour de ce plan d'eau d'une étrange couleur turquoise, à peine ridée par les battements de pattes du canard qui se déplaçait avec une douce régularité.

Jules, ne sachant que faire, se laissa choir sur la chaise du gardien, inattentif au regard courroucé de ce dernier qui ne pouvait venir la lui réclamer puisqu'approchait un groupe d'écoliers torontois venus en excursion pour l'avant-midi. Le gardien bilieux se planta fièrement devant le bassin, au risque de masquer le canard à la vue des visiteurs (une entorse grave au code de la fonction de gar-

dien) et se laissa photographier par les regards des enfants. Une vingtaine d'années auparavant, la multinationale Sony-Kellog avait inventé la caméra vidéo incorporée à l' œil et au cerveau ; depuis sept ou huit ans, les caméras miniaturisées de la grosseur d'un pois étaient implantées dans le cerveau de l' *homo touristicus* à la naissance et fonctionnaient grâce à l'énergie récupérée des battements du cœur. La multinationale avait fait un coup d'argent ahurissant en vendant aux trois milliards de Chinois tout le stock de caméras du monde, récupérées dans le cadre d'une prétendue campagne de sauvegarde de l'environnement.

Les quatre minutes et trente-sept secondes enfin écoulées, l'autre gardien dut se résoudre à partir, non sans décocher un regard méprisant à Jules.

Les météorologues avaient fait du bon boulot la nuit précédente : le dôme-ciel en plastique affichait une coloration plus pâle et le soleil apparaissait plus comme une orange que comme une pomme au caramel. Tout autour de Jules, les teintes grises, blanches ou roses des millions de pierres tombales donnaient au moindre relief de terrain des effets de moutonnement embellis par les arbres en matière plastique disposés selon un plan directeur d'une logique indéniable.

Huit gros aéro-doos, bourdonnant comme des insectes godzillesques, s'apprêtèrent à se garer à une centaine de mètres de Jules. Les haut-parleurs des guides touristiques crachaient en anglais une information dithyrambique sur la valeur culturelle du lieu pendant que des centaines de touristes chinois s'évadaient de la panse des véhicules, piaillant à qui mieux mieux, la caméra japonaise antique vite en position de mitrailler.

Jules se leva avec grâce, comme on le lui avait enseigné durant sa formation dix ans plus tôt à l'école des fonction-

naires fédéraux Mordecai-Richler, de Gatineau. (C'était d'ailleurs la dernière fois qu'il avait eu la permission de quitter l'arrondissement.)

Il s'avança avec une délectation feinte vers le bassin où le canard s'était immobilisé, comme s'il le reconnaissait, avant de reprendre son lent battement de palmes, plongeant à l'occasion la tête sous l'eau turquoise. L'alimentation du volatile demeurait un mystère bien gardé : un seul des cinquante-six gardiens avait le droit de le nourrir et son identité était inconnue des autres. Bien que moins enthousiaste que jadis, Jules aspirait encore à se voir confier un jour cette fonction auguste. Mais il savait que ses chances étaient bien minces, étant donné son passé de casseur et de fils de révolutionnaire.

Avait-il marché trop vite ? Il eut déjà fait le tour du bassin avant que les centaines de touristes fussent à sa hauteur, ce qui l'obligea à entreprendre un autre tour pour être en mesure de présenter son meilleur profil de trois quarts, c'est-à-dire à seize secondes de la fin de la boucle. Respectueux des préceptes contenus dans le *Kid lustré du kardien de canor*, il affecta d'esquisser un sourire bon enfant et même un air surpris, soucieux de ne pas masquer le canard à la vue des visiteurs. Les flashes crépitaient. Jules se rengorgeait, conscient de l'attrait indéniable de son uniforme de « sujet à photographier ». En dépit de l'interdiction formulée par le conducteur de chaque véhicule au moment de l'arrivée, certains visiteurs le touchaient furtivement, d'autres, mine de rien, palpaient le tissu écarlate, d'autres encore le humaient et presque tous lui faisaient don d'un sourire plus ou moins étiré.

Jules savourait à demi ces moments. Il oubliait alors les sarcasmes de Salomon et de Doudou, leur invitation à rompre avec ses habitudes de soumission. Il était presque heureux sous l'adulation.

Presque, parce qu'il lui fallait endurer les commentaires des conducteurs-guides qui le décrivaient comme un des beaux spécimens de Francekanoks maintenus en vie grâce à la générosité du gouvernement fédéral et à sa collaboration avec le gouvernement québécois de Hactuel et de ses Enfants du vide intérieur.

Le portrait idyllique que les guides traçaient de sa vie sous le dôme l'agaçait par ses exagérations et sa condescendance. Chaque petit laïus se terminait inévitablement par les mots suivants dont Jules avait appris par cœur la traduction : « La grandeur d'une société se mesure au respect qu'elle a de ses minorités. Et si l'on examine celui que le Canada a pour sa minorité francekanoque, on ne pourra que lui donner le titre de grand protecteur des déshérités. »

Généralement, les touristes repartaient satisfaits, marmonnant des commentaires appréciatifs. Ces Asiatiques ne faisaient pas exception.

Pourtant, une jeune femme s'attarda, souriant de toutes ses dents, manipulant maladroitement sa caméra devant un Jules débonnaire, prêt, de bonne grâce, à une séance de photographie supplémentaire.

Restée seule avec lui, elle vint rapidement à sa hauteur et lui dit rapidement :

— Moi aussi je parle français.

Son intervention eut l'effet d'un électrochoc sur Jules. En dix ans, c'était la première fois qu'un touriste osait lui adresser la parole dans sa langue.

La touriste eut l'air de comprendre sa surprise. Elle poursuivit rapidement :

— J'ai appris le français à l'école des langues mortes. C'est une langue qui... qui chante.

Jules trouva enfin suffisamment de maîtrise de soi pour balbutier :

— Avec qui le parlez-vous ?

— Avec d'autres francophones. Il y a encore des gens qui parlent français dans le monde, vous savez. Mais il faut que je me sauve, sinon notre guide va s'inquiéter.

Elle fit mine de partir, mais revint rapidement sur ses pas et chuchota furtivement « Révolution, Révolution » avant de se diriger à pas vifs vers le cinquième aéro-doo où les derniers passagers achevaient de s'engouffrer.

Le vrombissement des moteurs fit vibrer l'air ambiant, mais Jules n'en avait cure. Il restait sur place, sidéré, incapable de comprendre le sens de cette intervention.

Puis les lourds véhicules commencèrent à glisser sur le sol, laissant dans l'air une odeur caractéristique de lait brûlé. Ils ne furent bien vite qu'un souvenir.

On n'entendait plus que les lamentations des rares pleureuses italiennes que certains riches payaient, à un tarif horaire appréciable, pour venir se lamenter sur les tombes de leur parenté.

« Il y a encore des gens qui parlent français dans le monde, vous savez... » La phrase résonnait encore dans sa tête. Avait-il été le jouet d'une illusion ? On avait inculqué depuis belle lurette aux citoyens de l'arrondissement qu'ils étaient désormais les seuls sur terre à parler le français, enseigné comme langue morte dans certains collèges anglophones du Canada. Depuis la Convention internationale des Nations unies de 2087, tous les pays avaient adopté l'anglais comme seule et unique langue parlée et enseignée dans le monde. En peu de temps, les langues nationales étaient passées à l'oubli, d'autant plus rapidement dans certains pays européens que la majorité de la population la parlait déjà, un mouvement qui avait pris naissance à la fin du xx^{e} siècle.

Une dizaine de touristes s'attardaient près du bassin, mais Jules oubliait d'aller parader devant eux.



Pendant que le gardien vivait cette étrange expérience, à trois kilomètres de là, dans un bureau de « santéiste officiel », l'évaluation mensuelle de son comportement social faisait l'objet d'une discussion à sens unique entre deux hommes fort différents.

Sur le mur, derrière le jeune médecin en blouse bleu poudre, une affiche multicolore garnie de minuscules caractères japonais et de mots anglais vantait les mérites touristiques de Montréal : *The City Under the Dome* (La ville sous le dôme). Une murale gigantesque et quasi irréelle, évoquant le visage de l'arrondissement historique, y occupait toute une surface de la tour ouest de ce qui avait été le Complexe Desjardins.

Le médecin lisait son dossier sur un mini-écran d'ordinateur incorporé à la surface de son pupitre, en poussant de temps à autre des soupirs de commisération. La musique sirupeuse qui émanait des murs ne semblait même pas atteindre sa conscience.

Devant le praticien, assis au bord d'un siège bas, un homme à l'âge imprécis, vêtu d'un étrange habit noir aux multiples boutons sur le devant et d'un col blanc serré autour du cou comme un large collier, l'observait en s'efforçant de ne pas trahir l'émotion qui lui donnait envie de se précipiter aux cabinets. Le médecin lui jetait parfois un sourire interrogateur tout en tapant sur le clavier quelques commandes destinées davantage à occuper ses mains qu'à déclencher une opération quelconque. Si son interlocuteur avait pu voir l'écran, il aurait compris que le médecin jouait en fait à un antique jeu vidéo érotique où des femmes se faisaient violer par des nazis hilares.

Le soleil pâle laissait une traînée sur le tapis turquoise du bureau insonorisé, à angle droit avec le coin d'un pupitre blanc sous lequel apparaissaient les souliers orange du spécialiste. Dans une encoignure, l'inévitable unifolié canadien fiché dans un support en imitation de bois de renne montait la garde comme un soldat dans une guérite.

Le Dr Jonathan Simcoe leva la tête et fixa son vis-à-vis sans aménité. À vingt ans, il était considéré comme l'un des plus éminents psychologues spécialisés en thérapie du rejet de l'obligation patriotique à Montréal; il se faisait beaucoup remarquer par l'aide qu'il apportait aux Francekanoks récalcitrants. Il avait été reçu médecin avec grand honneur trois ans auparavant, en 2096.

— Avouez que ce Jules Laramée ne veut rien entendre ?

Il lui parlait sur le ton condescendant, mais dur qui sied lorsqu'on fait une leçon de morale à une personne âgée. Le Dr Simcoe attendit une réponse que l'homme en noir oubliait de donner avant d'ajouter :

— Il n'a pas fait preuve de beaucoup d'esprit convivial au camp de vacances des Îles Turks et Caicos. Il a critiqué la nourriture...

— Il a seulement confié à la déléguée à l'harmonie sexuelle qu'on lui avait affectée que le ragoût de simili-mouton bouilli ne goûtait rien... susurra l'autre en guise d'excuse.

Le Dr Simcoe dirigeait les premières mesures du concert de ses remontrances d'un index rageur, passant parfois à un timide et bref simulacre de « jab » dans l'air. Il mettait instinctivement en pratique les mouvements enseignés au collège Pierre-Elliott-Trudeau, de Kingston, où l'on formait les jeunes psychologues responsables du traitement des Francekanoks inadaptés à la nouvelle culture.

Son visage frissonna presque de répugnance sous la réplique incongrue :

— M. Laramée a la chance de vivre dans une société où le respect des droits individuels est si fort que notre gouvernement l'a transporté par avion insonorisé et fait séjourner gratuitement au camp de correction amicale des Îles Turks et Caicos. Non content de mépriser la chance qui lui était offerte, il est revenu aussi peu disposé à se laisser bercer par l'agréable musique qui rythme la vie de tous ses congénères, telle la cloche de l'église de vos lointains ancêtres. C'est du moins ce que rapporte notre surveillante à son domicile. Notre gouvernement continue de lui verser une pension et de lui assurer un travail d'une heure par semaine, alors que la plupart des Francekanoks de son âge sont à la retraite depuis longtemps. Et vous avez encore le toupet de le défendre ?

— Il est vrai que son comportement n'a pas été, ces derniers mois, un modèle de collaboration. Mais est-ce bien de sa faute ? La musique des haut-parleurs semble lui inspirer de moins en moins de sentiments de ferveur et de reconnaissance à l'endroit du système.

— Une étrange soif de vivre autrement est apparue chez lui sans son vouloir, le rendant anxieux et parfois même antisocial. Nos appareils l'ont détectée, mais il n'en prendra conscience que d'ici quelques jours. Un réflexe d'isolement confortable le porte même jusqu'à inventer des sons et des airs qui n'ont rien à voir avec ce que les habitants de l'arrondissement historique aiment écouter.

— Le gouvernement d'Hactuel n'a pas abandonné complètement la cause dans son cas, mais il constate qu'il arrive un moment où il est préférable de prescrire de la drogue aux déviants que de les en priver. Êtes-vous d'accord avec moi Dr Simcoe ?

— Oui, Per Habbey. Je puis rédiger une ordonnance généreuse : il aura droit à une heure d'écoute de musique

par semaine dans une cabine de la pharmasson de son îlot d'habitation. Mais croyez-vous que le traitement aura les effets escomptés ?

— J'en suis persuadé. Ces êtres simples ont hérité dans leur code génétique d'une étrange aptitude pour le rythme. Nous ne sommes pas parvenus à l'expliquer, pas plus que nous sommes en mesure d'identifier le gène qui fait que les individus de couleur n'ont aucune aptitude pour la musique et le rythme. Avec les coupures budgétaires que nous avons dû subir ces derniers temps ...

— Suffit ! Je vous ai déjà accordé trop de temps. Prenez les dispositions pour qu'il se présente à son centre médical d'îlot. La carte de handicapé musical est valide pour un an. Vous devrez revenir me consulter avant d'obtenir son renouvellement. Est-ce bien clair ?

Le ton était irrité et soulevait de plus en plus l'antique réflexe d'humilité chez celui qu'il avait appelé Per Habbey : il éprouva un sentiment ému de reconnaissance à l'endroit du médecin et murmura un « oui » qu'il souhaita acceptable.

Le jeune médecin considérait son interlocuteur sans aménité.

— Malgré tout le respect que je dois à un directeur de conscience du gouvernement d'Hactuel, je dois vous signaler que vous n'avez pas fait montre de beaucoup d'ardeur à semoncer, par le passé, cet irréductible.

— Vous avez peut-être raison, concéda Per Habbey en se montrant aussitôt sous son jour le plus diplomate. Mais vous n'êtes pas sans savoir que les derniers survivants de l'arrondissement historique ne se reproduisent pratiquement plus et que votre gouvernement a émis des directives sévères, en accord avec celui que je représente pour assurer la protection de cette espèce en voie de disparition.

— Je sais mieux que vous ce que veut le gouvernement

d'Ottawa, répliqua aussitôt Simcoe. N'oubliez pas que, contrairement à beaucoup d'administrateurs, j'ai subi sans rechigner l'implantation du « Translator 6000 » dans mon cerveau pour parler votre langue. Je n'ai pas été contraint de faire mon service patriotique ici, mais j'y suis venu de mon plein gré, même si la fréquentation des Frincekanoks me pèse.

Le ton acerbe de la remarque n'échappa pas à Per Habbey.

Bien qu'il fût officiellement le responsable de l'arrondissement historique de Montréal au sein du gouvernement d'Hactuel, dont le siège était situé sur une île-musée, hors l'arrondissement, il serait toujours considéré comme un « Ass », un assimilé, par les fonctionnaires d'Ottawa qui n'avaient cure de la bonne volonté de ces gens qu'ils méprisaient. Entre eux, ils avaient appelé l'île d'Hactuel « *The Playground* », en souvenir, disait-on, de la vocation première des lieux qui auraient été, selon les anthropologues outaouais, un immense parc d'attractions. Per Habbey, qui avait l'autorisation de s'y rendre chaque semestre pour participer à une cérémonie en l'honneur d'Hactuel, s'étonnait toujours d'y apercevoir les ruines de structures métalliques étranges, certaines de forme sphérique, encore debout.

— Soyez assuré que Hactuel lui-même vous en est reconnaissant, murmura-t-il. Mais, en attendant, j'ai la responsabilité de maintenir le plus grand nombre d'individus sous le dôme pour garantir à votre gouvernement l'assurance de rentrées financières importantes grâce à son attrait touristique. Vous faites votre travail, je fais le mien.

Il s'extirpa de l'étroit fauteuil qu'il occupait, brossa du bout des doigts une poussière imaginaire de son habit noir et se dirigea avec une lenteur étudiée vers la porte.

— Merci de votre collaboration, dit-il avec un enthousiasme feint.

— N'oubliez pas de me tenir au courant du moindre changement de comportement que vous observerez chez ce patient, grommela le jeune médecin en faisant mine de s'intéresser à l'écran de son ordinateur. C'est pour cela que nous vous avons fourni un équipement sophistiqué.

— À propos d'équipement... voulut dire Per Habbey.

— Ne me dites surtout pas qu'il fait défaut, éructa l'autre, hautain et en colère. Si votre fichu gouvernement avait su faire fonctionner ses centrales hydro-électriques, vous n'auriez pas de problème !

Per Habbey voulut objecter que presque toutes les centrales restantes étaient destinées au reste du Canada, mais il se contenta de hausser les épaules, résigné. Il sortit doucement, sans quêter un salut de son hôte. En bon pasteur des « Enfants du vide intérieur », il savait se faire petit et soumis, de la soumission de ceux qui se savent destinés à vivoter. Per Habbey le savait mieux que quiconque : ils n'étaient plus que 18 647 « Frincekanoks » au Canada, dont 2389 « domistes », réservés à la vie touristique dans l'arrondissement.

Chapitre deux

Chaque matin, à huit heures précises, une pause de cinq secondes dans le déversement de la musique d'ambiance servait de réveille-matin à la plupart des Francekanoks logés dans l'arrondissement historique de Montréal. Cet automatisme s'était très subtilement développé au fil des décennies.

Jules ouvrit les yeux au moment où une voix d'une douceur désarmante s'échappait à grand-peine des murs. « *Bon matin. Le temps est trop beaucoup beau pour la saison. La température sera douceâtre toute la journée. À ceux sont commandés de faire aujourd'hui leur travail heure hebdomadaire, nous souhaitons la joie de l'effort. Prenez soin !* »

Le français hésitant l'irritait plus particulièrement au réveil alors qu'il se sentait invariablement hargneux. Sans s'expliquer vraiment le phénomène, Jules était enclin à l'attribuer à la privation de la musique durant son sommeil.

La fenêtre sans rideaux (pour permettre aux touristes noctambules d'observer à leur aise les habitants endormis) laissait entrer la lumière citronnée du jour naissant. Jules s'extirpa de son lit et retira les draps de papier recyclé qu'il alla jeter à l'incinérateur électronique. Un éclair bleu et tout était volatilisé.

Il passa son peignoir blanc en fibres de plastique recyclé qui imitait le coton à s'y méprendre et s'approcha de la fenêtre. Les préposés à l'entretien de l'arrondissement historique avaient entrepris de changer les branches des arbres en matière plastique qui décoraient l'avenue du Parc sur toute sa longueur. On devait être le 1er octobre : ils fixaient soigneusement les branches décorées de feuilles imitant à s'y tromper la palette multicolore des arbres typiques de la région.

Jules eut un petit sourire narquois en se rappelant un incident du printemps dernier alors qu'un jeune employé, fraîchement arrivé de l'Alberta, s'était fourvoyé en installant des branches de chêne sur des troncs de bouleaux blancs. Le quinquagénaire se remémorait l'anecdote avec un malin plaisir : dans la rue, Doudou, Salomon et lui s'étaient moqués du jeune homme durant quelques minutes. Celui-ci, forcément unilingue, ne savait qu'arborer un sourire condescendant comme il sied à un employé de jardin zoologique devant les galipettes des singes. Le pauvre employé avait déchanté lorsqu'un contremaître plus avisé s'était approché pour l'admonester.

Mais rien de tel ne menaçait de se produire en ce dimanche matin, jour de congé pour les rares Francekanoks encore autorisés à travailler. Les employés étaient des hommes et des femmes dans la trentaine, des Asiatiques pour la plupart, et ils travaillaient avec dextérité. Une jeune femme vêtue d'un surtout rayé rouge et blanc leva les yeux vers Jules, esquissa un grand sourire et lui lança un joyeux « Bonne-djour ».

Il lui fit un petit salut de la main et retraita vers la douche non sans composer au passage le menu de son petit déjeuner sur le microondes parlant. Il se donna vingt minutes pour faire sa toilette. Une voix un peu nasillarde

lui souhaita : « *Ayez un beau chour* » en le prévenant que « *la petite déchuner sera présenté dans le temps réquisitionné par toi ou vos tiens* ». Décidément, c'était comme pour les emballages des temps anciens dont son grand-père lui avait parlé ...

Jules se dévêtit, contempla un instant dans le miroir son corps encore mince malgré l'âge, inspira pour dissimuler quelques secondes un début d'affaissement du bas-ventre, se passa la main sur le nez et souffla, légèrement dépité. Décidément, la morosité du matin ne le quittait pas.

Il s'engouffra dans la cabine de douche ronde. De la pomme s'échappa aussitôt une eau légèrement chaude à la température fixée par l'ordinateur municipal. Les habitants de l'arrondissement s'évitaient ainsi le danger de mettre inopinément leur vie en danger sous une eau surchauffée.

Le liquide exhalait un vague parfum de fruits de la passion ; il contenait un désodorisant qui rafraîchissait les corps et faisait disparaître toute trace d'odeur de transpiration pour une durée d'au moins seize heures. Les jours où, avec la bénédiction de Hactuel, Jules recevait la visite d'une déléguée à l'harmonie sexuelle, il faisait précéder la rencontre – d'une durée réglementaire de vingt-sept minutes – d'une seconde douche qui, cette fois, déversait sur lui un antiseptique fleurant bon la fraise. Ainsi, Jules passait ses journées à sentir le yogourt pour ne pas offenser le sens olfactif de ses concitoyens et des généreux préposés à son bien-être.

La douche avait pour effet de le calmer et de lui faire momentanément oublier que la musique d'ambiance se contorsionnait de nouveau le long de toutes choses et de toutes cloisons.

Il sortit alangui de la douche, le sexe durci. Il s'étonna : quatre jours le séparaient pourtant de sa prochaine relation

sexuelle. Nomalement, il n'aurait dû commencer à sentir une érection que le matin même de la rencontre avec la déléguée à l'harmonie sexuelle.

Dans le haut-parleur mural, la musique s'étiolait, se brisait sur de petits crachotements puis retrouvait son allure originale. Décidément, rien ne fonctionnait sans pépin depuis quelque temps. Il se présenta devant le miroir au-dessus du lavabo et appliqua à son visage la mentonnière-rasoir électronique qui l'épila en surface en sept secondes tout en laissant sur sa peau une odeur de lavande.

Curieusement, l'odeur annula bientôt son érection. À droite du miroir, il lut sans sourciller sur une affichette en plastique vissée au mur une maxime de Hactuel qu'il connaissait pourtant par cœur depuis les trois ans qu'il habitait dans cette résidence surveillée :

« Hactuel sait que tu méritez votre bonheur. »

La phrase ne l'agressait même plus tant elle lui était devenue indifférente. Un timbre cristallin lui confirmait que l'odeur de nourriture n'était pas une illusion : son petit déjeuner était prêt.

Il passa à la cuisine, extirpa les plats chauds du micro-ondes dont la voix nasillarde lui souhaita *« Bon matin ! A voir un beau chour ! »* et il alla s'asseoir à la table où un écran cathodique incorporé, d'où émanait la même musique que celle des murs, affichait les communiqués aux résidents sous la rubrique : « Messags d'hamour des enfans du vid intérieur au bénéfisière. »

Jules ne connaissait que l'information télévisuelle bien qu'il eût entendu raconter par son grand-père qu'il y avait eu jadis des journaux imprimés sur du papier fait à partir de vrais arbres. Le musée de la civilisation frincekanoque, situé près du palais de Hactuel sur l'île, un don du gouvernement fédéral, était fermé le jour où il avait été assigné à le visiter,

mais il s'était laissé dire que l'institution possédait une vaste collection de journaux du siècle passé, dont l'un, extrêmement rare, de 1963, qui parlait d'un homme politique assassiné dont il avait oublié le nom depuis belle lurette.

Les brefs bulletins d'information défilaient avec une lenteur étudiée. Chaque message en lettres blanches était inscrit dans un cadre vert pomme sur fond rose ; l'image stylisée de Hactuel, vêtu de son sempiternel sari jaune safran, apparaissait dans le coin droit en haut de l'écran. Son bras levé en un salut fraternel pouvait aussi être interprété comme une invitation à lire le communiqué affiché.

« Le gran konseil a fixé les datts du prochin hivère. Il comensera le 21 dés ambre et se terminera le 7 jenvié. »

Jules mordit dans une galette de riz sauvage grillée qu'il avait soigneusement enduite de beurre de soja à la fraise, de consistance moelleuse. Comme le communiqué suivant tardait à défiler à l'écran, il but une gorgée du breuvage bleu qui avait le goût du café mais qu'il n'avait jamais pu identifier.

« *Au courre des huit derniés mois, si milions de viziteur se sont familiarizai avec les meursse de la rondisssement histaurik de Monréal et la culture frincekanok. Hactuel dit merci au résidan bénéfisière.* »

Le grand nombre de touristes expliquait à Jules pourquoi il avait dû figurer si souvent à la fenêtre de sa chambre. Un après-midi, un monorail avait même stationné à la hauteur de la fenêtre au moment où la déléguée à l'harmonie sexuelle, une jeune Thaïlandaise, s'escrimait sous les draps (qu'elle apportait elle-même à la visite) à lui prodiguer une fellation. Son ardeur au travail avait grandement scandalisé le groupe de touristes du cinquième âge, toutes membres d'un club de Victoria, en Colombie-Britannique.

« *À la demand du peuple, le bau tan durra enkor 27 jour. La toil au-desus de la rondissement histaurik restra tandu et les clairage ne donnra la nuit ka partir de 22 heur le soar. Les clairage sra remi à 8 heur le matin, débu offisiaile de la journé.* »

Jules sirota le breuvage bleu puis trempa un morceau de gâteau de riz dans un yogourt. Le confort qui l'habitait progressivement après chaque gorgée lui était bien familier mais il ne s'en repaissait jamais vraiment. La lecture des communiqués de la télévision faisait aussi partie de ses habitudes matinales ; après quelques gorgées, l'agacement de lire cette langue abâtardie s'évanouissait totalement.

La diffusion de la musique doucereuse fut une fois encore marquée par quelques légers toussotements statiques et le vert pomme de l'écran du petit téléviseur passa au véronèse. Une légère hésitation sembla flotter dans le temps et l'espace, puis tout revint à la normale.

« 9 h 02 » lut Jules sur la pendulette électronique encastrée dans la mur. La nourriture qu'il venait d'absorber contenait des minibilles énergétiques qui éclateraient dans deux heures de façon à lui fournir un regain d'énergie pour trois autres heures. Jules s'étira, bâilla longuement et alla prendre sur une tablette le roman *Les misérables* qui lui avait été attribué pour l'été. Il bénéficiait d'une heure, avant le passage du prochain aéro-doo de touristes, pour parcourir les cinq pages et deux tiers qu'il avait l'autorisation de lire chaque jour. Les reins calés dans une pile de coussins pêle-mêle sur le sofa, il entreprit de lire en prononçant les mots à mi-voix avec une lenteur désarmante ; « La famille était assise en bon ordre autour de la table couverte de plats lourds, de légumiers, de carafes trapues et de grands couteaux anglais ... »

Chaque passage représentait une longue méditation

pour Jules qui devait essayer d'imaginer ce que signifiait la plupart des mots qu'il lisait, n'ayant jamais vu de légumiers, de carafes et de couteaux anglais. Il ne se formalisait pas du phénomène, jouissant beaucoup plus de la relaxation qu'il en retirait que de l'appel à son imagination que représentait le livre.

Du mur derrière lui, la musique obsédante comme un parfum capiteux à bon marché suintait de tous les pores de la peinture beige qui servait à l'insu de tous d'antenne au récepteur dissimulé dans la cloison.

Mais Jules ne l'écoutait plus. Sa tête dodelina. Il se serait endormi si un son strident au téléviseur ne l'avait tiré brutalement de son engourdissement. Jules avait rarement eu l'occasion d'entendre cet avertissement d'avoir à se préparer à recevoir un message interactif. Le signal ne se tairait que lorsqu'il renverrait une réponse codée à l'aide d'une télécommande. Pour l'instant, l'énervement le gagnait, incapable qu'il était de retrouver l'objet dont il ne s'était pas servi depuis belle lurette. Enfin, il mit la main dessus dans un tiroir de la cuisine, dissimulé sous des boîtes de préservatifs KraftOgilvy fournis par l'administration pour ses rencontres avec les déléguées à l'harmonie sexuelle. Il appuya rageusement sur un bouton violet et l'agression sonore prit fin.

L'image de Per Habbey apparut à l'écran. Il affichait la mine sévère que Jules lui connaissait, obligé d'écouter sa communication du dimanche matin au cours de laquelle il vantait la chance des Frincekanoks de bénéficier de la vie sous le dôme. À chaque émission figurait la lecture d'un bulletin de santé invariablement positif concernant Hactuel.

Per Habbey lança d'emblée :

— Laramée, Jules ! Je vous parle ! Répondez-moi en visant bien les bonnes cases.

Dans un bandeau qui masquait le quart de l'écran, au bas, deux options permettaient de communiquer avec son interlocuteur : un « Oui» accompagné d'un losange jaune, et un « Non» jouxtant un cercle vert.

Jules dut s'y prendre à deux fois pour bien enregistrer sa réponse « Oui» en pointant la télécommande à l'endroit favorable.

— Ce n'est pas trop tôt ! aboya Per Habbey, qui réservait son onctuosité pour ses maîtres et faisait bénéficier ses administrés de son arrogance. Vous dormiez encore ? Ou peut-être étiez-vous en train de vous vautrer avec une ... déléguée ? (Le mot semblait prendre une connotation honteuse dans sa bouche.) Jules se hâta de pointer le « Non » pour accélérer la conversation.

— Enfin, reprit l'amer visiteur des ondes, peu m'importe ce que font les ignares de votre espèce. Je vous annonce que Hactuel, dans sa magnanimité, a décidé d'accepter que le Dr Simcoe vous prescrive une heure de musique de votre choix à la pharmasson dans le but de contribuer à votre réhabilitation qui commence à se lézarder, selon mes sources. On vous délivrera la carte d'inadapté social bleue, celle qui autorise à écouter une heure de musique décadente par semaine.

Jules fut tellement surpris qu'il appuya trois fois sur le « Oui ».

— Ne vous réjouissez pas trop vite ! Le choix est très limité. Je ne m'y connais pas dans ce genre de drogue sonore (la moue méprisante de ses lèvres le confirmait), mais j'ai ici une liste de ... de ... sujets (il fourrageait pour la forme dans le minuscule tiroir accroché sous la table). Vous pouvez en choisir un.

La feuille fut déposée sur un écran plat devant Per Habbey et remplaça immédiatement sa silhouette à l'écran.

Sous l'emblème du gouvernement canadien s'étalait une liste de titres qui n'éveillaient aucun souvenir chez le gardien. Pour aider au choix, les noms étaient regroupés sous des rubriques générales : *daytente*, *mayditasion*, *revivement de l' enthouziasm*, *gratitude anvair le gouvnement*, *amor de la patri*, *acceptasion de son sor*, *préparasion à la pê intérieur*, *divair.*

Jules contempla la liste. Aucune rubrique ne l'attirait. Il chercha « Bach », un nom qui lui revenait encore à la mémoire à cause de la cantate qui jouait parfois dans sa tête, reliquat des visites à son grand-père, jadis, à la maison de retraite où le vieillard s'était lui-même inscrit « pour mourir au plus sacrant et ne plus leur voir la face ». Il ne savait même pas si « Bach» était un sujet de musique ou une forme de musique.

Le mot ne figurait nulle part. Le fonctionnaire s'impatientait. Sa voix s'éleva d'un cran, toujours plus acariâtre.

— Alors ? Je n'ai pas que vous à aider. J'ai un autre patient aujourd'hui. Il y a une épidémie d'irréductibilité depuis trois semaines.

Jules pointa le mot « *divair* ». Son choix provoqua une réplique cinglante.

— Je m'attendais à plus de reconnaissance de votre part. Il y avait des choix plus indiqués dans votre cas. Divair. ... Pfft ! Aller vers un non-choix quand on peut s'arrêter à « *gratitude anvair le gouvnement*» ... Enfin ! Peut-être est-il vrai qu'il n'y a rien à faire avec un être tel que vous. Quand je pense qu'on vous a enseigné la langue anglaise gratuitement et que vous l'avez oubliée ...

Jules entendit mal l'homélie que commença à lui servir Per Habbey sur la reconnaissance due à l'administration qui voulait le plus grand bien de tous : son ami Salomon venait d'entrer dans sa chambre.

À quarante ans, ce descendant d'un juif sépharade marocain qui avait eu la malencontreuse idée de s'établir au Québec au XXe siècle avait été classé inapte au travail parce qu'il avait été brûlé au visage par une chandelle électronique lors d'une grande manifestation populaire du 1er juillet à laquelle on lui avait demandé de participer comme figurant. Sa joue gauche, celle que l'on tend en premier pour recevoir le fameux soufflet, portait une cicatrice en forme de fleur de lys dont aucun médecin n'avait pu expliquer la nature.

Devenu inutilisable comme professeur d'histoire, parce que son visage affichait le symbole honni, Salomon bénéficiait depuis d'une généreuse pension d'invalide et avait été assigné à la même maison que Jules.

Le gardien du canard lui fit signe de ne pas parler. Tous deux laissèrent Per Habbey ânonner ses recommandations jusqu'au bout. Lorsqu'il eut enfin dit à l'intention de Jules : « Vous allez vous comporter correctement, j'espère ? » et que celui-ci eut pointé le « Oui », il hocha la tête et fit à son intention un vague signe de la croix qui avait l'air d'un soufflet et son image céda l'écran à la suite interrompue des nouvelles.

— J'ai une ordonnance pour la pharmasson. J'ai droit à une heure hebdomadaire.

— Putain ! s'exlama Salomon sur un ton admiratif qui en disait long. Toute une heure pour toi seul ?

Jules ne put poursuivre. Un wagon de touristes chinois suspendu au monorail aérien venait de se ranger le long de la fenêtre de la chambre dans un grondement très familier aux deux amis. Sous l'éclat des flashes des caméras ils firent mine d'être des Québécois de la première moitié du xxe siècle et se mirent à parler en un joual comique, parce qu'ils étaient incapables de prononcer correctement les mots.

— Et pire, tué, ça vire-tu comme tu espéra ?

— Ban, oui pire non. Dja ma flemmite qui crize dans ma jambe de gauche.

Un commentaire à haute voix en anglais expliquait aux touristes ébahis que les deux hommes employaient encore un dialecte en l'honneur au xx^{e} siècle et qui avait été conservé grâce aux efforts du gouvernement fédéral.

Salomon et Jules avaient appris par cœur trois ou quatre reparties du genre, auxquelles ils n'entendaient rien. Les phrases, déjà rédigées par un chercheur de Calgary, leur avaient été fournies au moment de leur assignation dans cette maison. Quatre fois par jour, ils devaient s'efforcer de les réciter avec le plus de vérité possible lorsqu'un wagon venait stationner devant la fenêtre du troisième étage pour permettre aux touristes de les dévisager.

Le wagon disparut de leur champ de vision et les deux hommes poussèrent un soupir de soulagement.

— Quelle connerie. Même nourri, logé ... fit Salomon.

Ils allèrent s'asseoir sur un sofa en papier recyclé, rembourré de mousse de verre recyclé et teint à l'aide d'une teinture obtenue de la distillation de l'eau polluée. Une odeur d'eau d'érable qui bout flottait dans l'air, dispensée par un odorificateur dissimulé sous une reproduction coloriée à l'ordinateur d'une gravure noire et blanc de Chartier.

Sur une table basse de métal recyclé, deux gobelets en aluminium montaient la garde près d'un robinet relié à un mince tuyau qui courait dans l'un des pieds de la table et entrait dans le plancher.

— Tu veux de la tisane ? demanda Jules en : se penchant vers la distributrice.

— J'en ai marre de leur tisane ! rétorqua Salomon, un sourire dédaigneux aux lèvres. Regarde le genre de tisane que je bois, moi.

De sous sa veste ample, il sortit une bouteille d'un liquide brun.

Jules le regardait, incrédule.

— C'est... c'est de l'alcool ?

— Oui monsieur. Directement chipé dans la loge de la Parkinson. Du scotch de 15 ans. Je l'ai remplacé par de la tisane colorée.

Jules remplit deux gobelets et en présenta un à son ami qui faillit le renverser en adoptant l'attitude d'un chasseur aux aguets.

— Qu'y a-t-il ?

— Chttt, écoute ... souffla Salomon.

— Mais je n'entends rien ...

— C'est justement cela. Écoute ... Le silence ... Leur foutue machine à musique doit s'être détraquée. Si nous avons de la chance, ils vont mettre une bonne demi-heure à la remettre en marche, comme il y a trois mois. Un cadeau, quoi ! Je lève mon verre à ... euh ... au jeune con de médecin qui te permet de te rincer les oreilles une heure par semaine. Putain ! Toujours les mêmes ...

— À toi, répliqua Jules.

Quelques gorgées suffirent à les détendre. La pensée qu'il aurait bientôt sa propre carte d'écouteur officiel de musique à la pharmasson stimulait des petits éclairs de chaleur chez Jules et annihilait le sentiment d'angoisse qui aurait dû l'assaillir en l'absence de la musique d'ambiance.

Plus d'un francophone de ce Disneyland qu'était devenu le cœur de Montréal s'était plaint d'anxiété aiguë lorsque, d'aventure, cessait la transmission de la musique douce et langoureuse que diffusait le centre MV (simplification du mot d'ordre « Aime et vis» qui était devenu la devise du Québec depuis l'accession au pouvoir des « Enfants du vide intérieur » dirigés par Hactuel).

— Je te parle Jules !

— Hein ? Quoi ?

— Ça fait trois fois que je te pose la même question et tu restes là, idiot comme un décor du 1er juillet. Quand vas-tu aller à la pharmasson ?

— Peut-être aujourd'hui. J'en ai tellement entendu parler, si tu savais. Lucien, le gardien qui prend le quart suivant du mien a déjà eu une ordonnance de trois mois. Il en parle encore. Il avait choisi « Revivement de l'enthouziasm ».

Sans avertissement, le sirop musical recommença à couler des murs haut-parleurs, une espèce de synthèse de sons informatisés hésitant entre Mantovani et Lawrence Welk.

Salomon eut un geste d'impatience.

— Déjà ? La paix aura été de courte durée.

— Tu restes un moment Salomon ? demanda Jules.

— Désolé. Doudou et moi faisons partie de la chorale qui va chanter « *l'Hymne à l'amitié* » à l'Hôpital des martyrs de la manifestation de 2061.

Jules se rembrunit. Sa mère Ariane avait été tuée lors de cette manifestation ... Le dernier grand mouvement de contestation populaire au Québec ...

— Pardon, Jules. Je m'en vais chanter pour des salauds qui ont tué des dizaines de nos parents, et...

— C'est si loin tout cela, mon pauvre Salomon, coupa Jules sur un ton las, avant de poursuivre avec ironie : Parfois je me demande si ça s'est vraiment passé. J'étais encore jeune ... Et maintenant, je t'avoue ne désirer que la tranquillité. J'ai un travail que j'aime. En règle générale, on me fout la paix. Je n'ai pas de grands besoins et l'administration y pourvoit toujours généreusement. C'est peut-être cela le bonheur, qui sait ?

Salomon eut un sourire ironique :

— Et l'humiliation de n'être que cela ? De se faire surveiller par Per Habbey qui sait mieux que toi ce qui se passe dans ta tête ?

— Oh ! moi, tu sais, l'humiliation ... Il y a longtemps que je ne me sens plus humilié de quoi que ce soit. Que ne je songe plus à me rebeller. Quoique récemment...

Salomon l'interrompit en se levant précipitamment :

— Bon, je cause et j'oublie l'heure. Je te raconterai mon concert. Salut !

Un petit signe de la main et il n'était déjà plus là.

L'appétit de la nouveauté tenaillait Jules et la pensée qu'il goûterait à de la musique différente lui apparaissait fort attrayante. Peu-têtre pourrait-il même meubler une partie de la conversation avec la déléguée à l'harmonie sexuelle lors de sa venue ...

Jules revêtit son uniforme blanc de travailleur en congé, passa la bague magnétique d'identification indispensable aux déplacements en mini aéro-doo et sortit de sa chambre, sa casquette blanche coquettement inclinée à gauche.

Sur le palier, dans le couloir qui menait aux chambres de Doudou et de Salomon, il marcha jusqu'à l'escalier et descendit quelques marches en direction du deuxième étage.

Au deuxième palier, il dut s'arrêter pour laisser passer la logeuse officielle, Mrs Parkinson, qui amenait avec elle une femme dans la trentaine, petite, rousse et l'air absent.

Mrs Parkinson s'arrêta pour le saluer :

— Vô-z-allez à ton travail, Mr Laremie ?

— Euh, non. C'est jour de repos, aujourd'hui, fit Jules.

— Goooooouuuudd. J'introduis à toi une nouveau pensionnaire. Lucille. Lucille Papillon. Elle a été allouée ici une chambre. Dis bonnnejour, Lucille, à M. Djoules.

D'un air absent, Lucille murmura un petit « B'jour » à peine audible.

— Elle va filer meilleur quand elle sera reposée, dit Mrs Parkinson en lui passant un bras autour de l'épaule. Viens ma petite chou française.

Les deux femmes tournèrent le dos à Jules et se dirigèrent vers le fond du couloir. Le suicide d'un jeune peintre de murales rendu névrotique par une panne de son système musical avait libéré une chambre deux semaines auparavant. Il avait mis fin à ses jours après deux heures de silence, incapable de supporter plus longtemps le crissement continuel qui hantait sa chambre, un peu comme une aiguille incapable de se soulever d'un disque au terme de sa course.

Jules se secoua et entreprit de descendre le dernier escalier. Face à la porte vitrée qui allait s'ouvrir lorsqu'il couperait le rayon de l'œil magique, il inspira profondément, retint avec peine un bâillement et s'avança.

En moins de deux secondes, il était hors de l'édifice et respirait l'air artificiel parfumé à la pomme. Le ciel caramel et son soleil citron lui semblaient presque beaux ...

Chapitre trois

La porte de la résidence avait glissé sans bruit derrière Jules Laramée. Une douce chaleur baignait cette journée. D'ailleurs, tous les mois auraient pu avoir l'air de mai depuis l'installation du dôme au-dessus de l'arrondissement historique au bénéfice des touristes autant que des habitants. Jules ne savait pas s'il était redevable à Hactuel de ce bienfait, mais il en jouissait pleinement, soucieux de chauffer ses premiers rhumatismes.

Le léger bruissement des ventilateurs dissimulés dans les arbres pour y agiter en douceur les feuilles en plastique avait des intonations presque rythmées et Jules s'arrêta quelques secondes pour les écouter.

Une jeune adolescente asiatique, toute pimpante dans son sari rouge, l'aborda avec un sourire découvrant une dentition étincelante. Jules fixa son regard sur le point violet maquillé entre ses deux yeux pour oublier le trouble qu'il ressentait à la vue de l'abdomen dénudé de la préposée aux transports publics.

— Bonyour fit-elle de sa voix zézotante. Toi t'y vas où ?

— À la phamasson, murmura Jules.

— Et, où la pharmasson ?

— Coin du Parc et Mont-Royal.

— Très bon. Aéro-doo ici dans (elle regarda sa montre)

49 secondes. Voilà carte pour toi. Elle tapa sur un micro-ordinateur de poche la destination annoncée par l'homme ; une minicarte magnétique sortit du côté. Jules accepta l'espèce de jeton de plastique que chaque citoyen utilisait dans les transports en commun. Des demoiselles en faction se tenaient à chaque arrêt pour les remettre aux habitants du grand village culturel. Ainsi, ils pouvaient voyager gratuitement dans une espèce de mini hovercar bleu et blanc qui arpentait toutes les rues ; le gouvernement connaissait cependant leur moindre déplacement puisque l'usager devait introduire la carte dans une fente sur sa bague magnétique pour y imprimer son numéro d'attestation d'existence.

Le véhicule de transport se gara tout doucement à hauteur de Jules. « Bonyour » fit la voix de la jeune femme. Il se retourna pour la saluer avant de monter à bord de l'appareil, mais constata qu'elle s'adressait à un autre citoyen, un adolescent aux cheveux rouges et vert au-dessus de ses oreilles porteuses de cinq ou six anneaux. Le travail d'étudiant pour les huit mois d'été devait l'obliger à figurer au « Muzé vivan sur les meursses du pasé ».

Jules haussa les épaules et monta à bord du véhicule, accueilli par le « Bonyour » poli d'un Sri-Lankais hilare aux commandes du petit véhicule... « Décidément, les fonctionnaires d'Ottawa ont eu le même professeur» se dit-il en prenant place sur une moelleuse banquette après avoir introduit son jeton dans la fente de la boîte en plastique qui dissimulait un micro-ordinateur prenant note de sa destination.

En quelques secondes, l'appareil fut rendu et Jules en sortit du pas hésitant de celui qui ne se déplace jamais à pied. Il s'aventura sur le pavé uni blanc et bleu poudre qui recouvrait le mail piétonnier, louvoyant entre les nombreux

bénéficiaires qui arpentaient l'artère, profitant intensément du temps mis à leur disposition à heures fixes (c'est-à-dire avant l'arrivée des aéro-doos de touristes devant qui ils devaient faire de la figuration) pour se dégourdir les jambes.

Certains, porteurs d'une carte plastifiée orange pendue à une cordelette noire en papier recyclé, affichaient une mine réjouie. C'était à leur tour de faire les menues emplettes auxquelles on les autorisait une fois par mois.

Grâce à la petite pension familiale ou à la pension du célibataire, ils se procuraient des aliments séchés, des douceurs ou de l'alcool de prunes fabriqué dans la péninsule du Niagara pour varier le menu des repas servis par « Mane-Mane », l'ordinateur alimentaire dont disposait chaque résidence. Jules enviait la mine fière de ses congénères, un peu jaloux de leur chance, puisque les célibataires comme lui, qui avaient préféré bénéficier des soins des déléguées à l'harmonie sexuelle, n'étaient pas autorisés à faire des achats.

Il évita de peu de buter sur une fillette que sa mère tirait par la main et atteignit l'autre côté de la rue. Deux vagabonds, le visage maquillé avec un réalisme à s'y méprendre, devisaient allègrement en comparant la qualité du tissu des vêtements en loques fabriqués sur mesure. Ils se préparaient sans doute à prendre leur place au coin de la rue, histoire de faire couleur locale pour les touristes aventureux qui délaissaient l'aéro-doo pour faire une promenade, la caméra-œil japonaise prête à tout dans le crâne.

Le long de la devanture de la pharmasson que Jules distinguait à quelques enjambées, une quinzaine de handicapés pulmonaires faisaient tristement la queue en silence. Chacun attendait son tour de s'isoler dans la bulle de verre dispensatrice de fumée de tabac.

Chaque handicapé reconnu par un « santéiste » pouvait gratuitement s'adonner au tabagisme deux fois par jour. Il

suffisait d'introduire sa bague magnétique dans un orifice prévu à cette fin et d'adapter à un tuyau flexible son « fume-tabac » incassable et personnel. Après quelques secondes, la fumée choisie au moment de la prescription (cigarette, pipe, cigare, haschich, marijuana et toute une variété de feuilles d'herbes séchées et parfumées) parvenait au consommateur durant trois minutes. Cette cabine distributrice de forme sphérique n'avait qu'un handicap : la fumée ne pouvait s'échapper à l'extérieur et devait être évacuée par un aspirateur souvent en panne.

Certains handicapés pulmonaires affirmaient que c'était le résultat de mesures occultes de la part de l'administration fédérale pour écœurer les derniers fumeurs sociaux. D'autres y voyaient le résultat d'un décret secret de Hactuel pour combattre le tabagisme et réduire les coûts d'administration de l'arrondissement. Le produit était devenu rare, de qualité inférieure et coûtait très cher parce qu'importé de lointains pays qu'aucun Francekanok n'aurait pu identifier puisque la géographie n'était plus enseignée depuis longtemps.

Jules s'attarda trop à regarder le petit groupe en ralentissant le pas.

— Encore un autre minable qui passe son temps à boire de la tisane, grommela une jeune femme en lui lançant un regard moins qu'amène.

— Décampe, la casquette. On t'a assez vu, lança sur un ton sans réplique son compagnon, un adolescent au crâne rasé.

Jules passa outre. Il n'avait plus l'âge des confrontations avec les contestataires autorisés et ne tenait pas spécialement à déclencher une querelle au moment où il avait accès pour la première fois à la pharmasson.

La porte de l'établissement s'ouvrit dans un chuintement d'air expulsé. L'air climatisé humide l'empoigna par

le cou au moment où une jeune femme aux cheveux roux et au sourire révélant une série de longues dents d'une blancheur éclatante vint se placer à quelques centimètres trop près de lui.

— Je peux aider toi ?

Jules acquiesça de la tête, et introduisit sa bague dans le miniordinateur qu'elle lui tendait. La jeune femme lut attentivement le message lui annonçant le genre d'ordonnance dont bénéficiait Jules et elle lui dit :

— Va à le comptoir à le fond. Le pharmaciste va donner à toi la carte bleue.

Il sembla au retraité que le sourire était maintenant moins franc, grevé même d'un soupçon de mépris. Il se dirigea vers l'endroit indiqué, entre des étalages de produits dits naturels en quantité astronomique cultivés dans la lointaine Colombie-Britannique, et de disques laser longue durée des discours de Hactuel et du chœur du « Tabarnak des Zanfans du vid intérieur ».

Derrière un comptoir surélevé, sous une affiche portant la mention « *Presqu'ipsions* » s'affairait un pharmacodélégué en blouse noire, occupé à préparer une médication à l'aide d'un ordinateur de poche relié à de fins tuyaux qui disparaissaient dans le mur à sa gauche. Salomon prétendait que ces tuyaux étaient tous branchés sur des concoctions nocives qui tenaient les bénéficiaires dans un état d'insensibilité mentale, mais n'avait aucune preuve de ce qu'il avançait.

Jules attendit que le délégué consente à remarquer sa présence et lui présenta sa main porteuse de la bague. L'autre la prit, hochant la tête d'un air de dire « Un autre pauvre con » et approcha la boîte d'identification en métal noir dans laquelle Jules introduisit sa bague sans se faire prier. L'existence du gardien de parc officiellement confir-

mée, le délégué sortit d'un tiroir une carte bleue plastifiée qu'il manipulait avec dégoût et l'introduisit dans une fente ménagée à cette fin sur le côté de son mini-ordinateur.

Il tapa quelques données sans rien dire à son client. Il y eut une attente de quelques secondes. Puis, un signal sonore insistant lui attira une moue de dépit.

— C'est bien toi Jules Laramée ?

— Oui, fit Jules non sans remarquer que le pharmacien parlait le français sans accent. Il devait s'agir d'un « Ass » pensa-t-il. Les « Ass» constituaient la grande majorité des citoyens francophones qui s'étaient « assimilés» aux anglophones et qui vivaient dans un lieu appelé Beaconsfield, tous réunis dans un grand parc de coquettes roulottes qu'on leur réservait. Ils ne venaient sous le dôme de l'arrondissement que pour y exercer certaines fonctions et se hâtaient de retourner chaque soir à leur paradis.

L'homme recommença à taper furieusement sur le petit clavier avant de dire :

— Ça ne marche pas.

— Avec un accent aigu, chuchota Jules sur un ton neutre pour ne pas offusquer son interlocuteur.

L'autre souffla bruyamment.

— Vous et vos maudits accents francekanoques ! cingla-t-il avant de recommencer à taper de plus belle.

L'irritation gagnait Jules. Il se sentait si bien il y a quelques minutes à peine et voilà qu'un « Ass » suffisant le troublait.

L'ordinateur accepta enfin le message qu'on lui transmettait et régurgita la carte bleue.

— Elle est magnétisée, énonça le délégué sur le ton de celui qui parle avec la conviction de s'adresser à un interlocuteur peu dégourdi. Tu vas à l'une des cabines à gauche. La carte sert de clé pour entrer et de démarreur

pour l'appareil. Les indications sont simples : je suis sûr que même toi tu vas les comprendre en dépit de ton âge.

Jules prit la carte que l'homme tendait.

— C'est bien compris ? Une heure d'écoute par semaine seulement. De toute façon, la carte est expulsée de la machine au temps prévu par l'ordinateur. J'oubliais : il y a un distributeur de tisane dans la cabine : il est recommandé d'en boire au moins trois tasses pour éviter le choc de l'écoute. L'oreille n'est pas habituée à la musique barbare. Si on peut appeler cela de la musique...

— Merci, fit Jules pendant qu'une goutte de sueur s'échappait de sa chevelure et lui glissait sur la tempe gauche jusque sur la joue.

Il sentait sur lui le regard méprisant du délégué en se dirigeant vers la rangée de cabines. Au moment d'opter pour un cubicule en plastique sombre, il se retourna et cria, mû par une envie perverse :

— J'ai du mal à lire ton nom sur ta pochette. Ma vue baisse. Comment t'appelles-tu déjà ?

Le visage du pharmaco-délégué s'empourpra et il dit avec difficulté :

— James. James La Fountain.

« Mmm » grogna Jules pensif. Il chercha dans sa mémoire et finit par dire en détachant bien les syllabes :

— Tu devais t'appeler Jean... Non. Jacques... Jacques Fontaine avant. Et sans donner au délégué le temps de se recomposer un visage moins rougeaud, il lui lança un sonore : « Salut ! Salut mon Jacquot ! » et il glissa la carte dans la fente prévue, sans remarquer l'affichette portant les mots « An pann », tombée par terre.

La coquille parut s'illuminer de l'intérieur et une partie de sa surface se déplaça vers la droite. Jules entra.

Il flottait dans l'habitacle un parfum indicible, une espèce de croisement entre la coriandre et l'oranger. En

plein centre, un fauteuil rembourré, sur pivot, occupait la moitié de l'espace libre. Jules le fit légèrement tourner et s'y assit. Aussitôt, la porte coulissa en chuintant derrière lui et un écran de terminal, semblable à celui qui diffusait les informations, s'éclaira.

Instruit par les indications qui déroulaient sur l'écran et lui annonçaient qu'il avait accès à la section «Divair», il inséra sa carte bleue dans une fente sur le bras droit du fauteuil. Les instructions firent place à l'invite « *Un insten* ».

Jules tiqua. L'ordinateur central avait parfois tendance à fonctionner avec une lenteur désarmante.

Après quelques éclairs incongrus et de faux départs, l'écran fit disparaître les deux mots et laissa place à une série de conseils et de mises en garde pendant que du plancher montait un plateau pas plus gros qu'une soucoupe, porteur d'un verre de tisane fumante.

La lenteur de l'opération lui permit de saisir le verre de breuvage pour le porter à ses lèvres, mais il s'arrêta net : dès qu'il eut soulevé le récipient, des mots étaient apparus à l'écran auxquels il ne comprenait goutte : « *1-Musik classik* », « *2-Jasz* », « *3-Chens-son* », « 4-*Folklor* », « *5-Rocck* », « *SVP, visai vautre shoi* ».

Comment procéder ? En examinant la cabine à la recherche d'un quelconque dispositif, il prit conscience que l'opacité de la surface murale s'était altérée et qu'il pouvait voir à l'extérieur. Il tenta d'attirer l'attention d'un commis en uniforme qui s'affairait à vérifier un étalage à l'aide d'un lecteur optique, mais dut se rendre à l'évidence : s'il pouvait voir, il n'était pas vu.

Décidément, l'expérience n'avait rien d'attrayant : il avait beau soulever et déposer le verre, l'écran demeurait inchangé. Au moment où il allait se lever pour tenter de sortir, il aperçut la télécommande, sorte de long boîtier gris

effilé porteur de cinq touches orange marquées de 1 à 5. La relation n'était pas difficile à faire entre le choix à l'écran et la télécommande. Jules pointa le boîtier en direction de l'écran, voulut appuyer sur 1, puis se ravisa et enfonça la touche 3.

Des sons étranges qu'il n'avait jamais entendus jaillirent de deux mini haut-parleurs dissimulés dans les bras du fauteuil et tout l'habitacle s'en trouva rempli.

La musique avait surgi sans transition, comme si quelque appareil détraqué s'était soudain remis en marche. Jules comprit que la pièce avait été sélectionnée au milieu de son interprétation. Le choc dont on l'avait prévenu se produisait bel et bien, mais, curieusement, il ne sentait nul besoin d'y échapper.

« ...sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante
L'amour s'en va
Comme la vie est lente
Et comme l'Espérance est violente
Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines
Ni temps passé
Ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure »

La chanson s'éteignit dans une suite de petits grince-

ments plaintifs. Il devait s'agir d'un document d'archives très ancien, pensa Jules.

Une certaine perplexité le tenait. Était-ce dû aux paroles dont le sens lui échappait (Seine ? Pont Mirabeau ? de quoi pouvait-il bien s'agir ?) ou à la voix à la fois éraillée et ferme du chanteur, ou même à l'accompagnement musical ? Il n'avait pas entendu de chansons depuis son enfance, quand son grand-père, rendu nostalgique par l'alcool de cerises qu'il fabriquait en cachette, s'efforçait de se rappeler des chansons de son époque.

Un temps de silence marqua le passage à la seconde pièce. Jules se demandait si l'expérience allait se poursuivre.

Et c'est alors qu'il entendit le premier mot : « Révolution »… La voix qui l'avait chuchoté était douce et légèrement rauque, à peine audible même. Jules n'était pas vraiment sûr d'avoir entendu. Il n'aurait même pu dire s'il s'agissait d'une voix d'homme ou de femme, de celle d'un jeune ou d'un vieux. Le mot avait été prononcé sur un ton monocorde et traînant.

Puis le grincement caractéristique se fit entendre de nouveau et une deuxième chanson fut lancée, parlant d'amitié, de copains, de bateau. À nouveau, la chanson s'éteignit dans un tintamarre de couinements, comme si une manœuvre avait été mal faite.

Le silence régna. Jules prêta une oreille attentive, curieux de savoir si la voix se ferait entendre de nouveau. Le mot surgit si vite qu'il sursauta : « Pays ». C'était chuchoté vivement et avec un effet d'écho, sur un ton de conspiration, d'échange de secrets.

Au moment où des grésillements se manifestaient dans les haut-parleurs, Jules crut comprendre de quoi il s'agissait : la voix annonçait le titre de la chanson qui suivait. Ainsi l'accompagnement musical vieillot et tremblotant qui s'éle-

vait tout en douceur dans l'habitacle devait accompagner une chanson intitulée « Pays ». Il s'efforça de bien écouter pour s'en convaincre.

« Quand il me prend dans ses bras,
Qu'il me parle tout bas,
Je vois la vie en rose... »

Pouvait-il s'agir d'une erreur ? Comment un pays pouvait-il prendre quelqu'un dans ses bras ? Une image po... comment déjà ? disait Salomon... poésique, non-poétique ! Voilà, ce pouvait être ça : une façon de dire l'effet que faisait le pays à cette chanteuse à la voix forte et passionnée.

Mais le gardien de canard n'était pas entièrement convaincu : même en admettant que la femme parlait de son pays, pourquoi utilisait-elle des mots qui évoquaient plutôt l'attitude de la déléguée à l'harmonie sexuelle qu'il avait connue l'an passé ? Cette grande métisse un peu triste avait l'air d'une madone bafouée, mais savait le faire jouir avec une régularité assourdissante.

La chanson, plus vieillotte que celles qui l'avaient précédée, prit fin abruptement, comme les autres. Allait-il y avoir un autre message verbal ? Les secondes qui s'égrenaient soulevaient l'anxiété de Jules qui en avait oublié de boire sa tisane. Seule importait l'écoute du prochain mot.

Les yeux rivés sur l'écran du moniteur qui affichait maintenant un portrait stylisé de Hactuel de trois quarts face, il attendait, de plus en plus en sueur dans cette cabine où l'air climatisé expulsé par saccades charroyait une humidité poisseuse. Soudain, la voix monocorde fut interrompue abruptement au moment où elle lançait le mot :

« Libert.. .. ! »

Le mot se noya dans une cacophonie de jurons, de sons aigus discordants, d'exhortations étouffées. Puis le son fut coupé.

À l'écran, un carton succéda au visage débonnaire de Hactuel. « Dificulletè tanpaurer ».

De longues minutes de silence succédèrent. Fallait-il sortir et en avertir un responsable ? Comment sortir de là sans sa carte bleue ? Jules scruta des yeux l'alignement des onze autres cabines sans parvenir à percer l'opacité des parois.

Il reporta son regard sur l'écran au moment où le menu de tout à l'heure réapparut, avec, en moins, la mention numéro 3. Curieux de savoir ce qui arriverait, il enfonça tout de même la touche portant ce numéro. L'écran afficha aussitôt le message clignotant : « *Shoi non disponib* »…

Jules appuya sur le 1 et attendit...

La musique ne fut pas annoncée par les couinements et les raclements propres aux chansons précédentes. Au contraire, elle fit son apparition dans la cabine comme un soleil levant, d'abord en douceur, en petites teintes harmonieuses, puis de plus en plus vigoureuse.

Les notes de piano se succédaient à un rythme qui le laissaient ébahi. Il n'arrivait pas à s'expliquer comment tant de beauté pouvait s'exprimer dans une telle suite logique. Dans un méandre de son cerveau dont il ne soupçonnait même pas l'existence, il entendait une résonance, comme si quelque chose en lui s'éveillait enfin au contact d'une musique oubliée de longue date.

Il n'aurait pu affirmer connaître la pièce qu'un pianiste anonyme exécutait pour lui, mais l'impression de « déjà entendu » persistait. Pourtant, Jules n'avait jamais écouté de musique du genre auparavant ; il lui arrivait tout au plus de se souvenir d'un très bref extrait que son grand-père avait déjà de la difficulté à fredonner lorsqu'il le prenait sur

ses genoux, au grand dam de sa grand-mère qui trouvait son vieillard de mari complètement gâteux, tout à son désir de sauvegarder un passé sans intérêt et de s'isoler dans une nostalgie émue à la suite de la mort de tous ses amis.

Mais cette musique n'exerçait pas sur lui le même effet que celle qui hantait le moindre moment de sa vie à la maison de chambres. Là où il se serait attendu à un calme béat dans sa tête, il ne trouvait qu'excitation, effervescence latente.

Il crut devoir ingurgiter un peu de tisane pour retrouver l'effet enchanteur... L'insipidité du breuvage moins que tiède lui tira une moue prononcée. Il reposa le verre sur la table et n'y pensa plus.

Il cherchait plutôt à comprendre comment de la musique, enfin cette musique-là, pouvait rendre bien sans susciter de tranquillité béate.

La pièce dura une vingtaine de minutes au cours de laquelle Jules perdit progressivement conscience du lieu où il se trouvait. L'humidité ambiante faisait perler de fines gouttelettes au sommet de la capsule de verre et l'avait mis en nage, mais il n'en avait cure.

Lorsque s'éteignirent les dernières mesures, le gardien du canard avait découvert une nouvelle dimension au bien-être. Était-ce vraiment possible de vivre une telle expérience et d'en récolter tant d'énergie ? Il n'avait presque plus peur. Son esprit semblait branché à une source d'émotion qui stimulait chez lui un appétit dont il comprenait mal la nature. Pourquoi devait-on vivre privé de tant de beauté ?

La lumière reprit graduellement une intensité normale dans la cabine où le plateau porteur de tisane redescendait doucement dans le plancher. L'écran du moniteur afficha l'avis suivant : « *Proshin randé-vou, dan une semen, mem heur* ». La carte bleue jaillit doucement du bras du fauteuil et la porte coulissa derrière lui.

Le voyage musical était terminé. Jules sortit en cherchant son équilibre et croisa le pharmaco-délégué en discussion animée avec un agent de la GRC, la fameuse Garde révolutionnaire culturelle réputée pour être absolument incorruptible. Ils ne firent aucune attention à Jules et se rendirent immédiatement à la capsule qu'il venait de quitter, se penchant à l'intérieur pour l'examiner avant de reprendre leur discussion.

L'agent, avec beaucoup d'effort, parvint à refermer la porte de l'extérieur. Il désigna au délégué l'affichette tombée par terre. Ce dernier s'empressa de la ramasser et de la coller sur la paroi à l'aide d'un ruban gommé rouge tiré de sa poche.

Jules songea un instant à aller les prévenir que la cabine fonctionnait normalement, mais il s'abstint. Il tourna les talons pendant qu'un avertisseur électronique émettait son appel aigu dans sa poche, bientôt suivi d'une petite voix charmante de jeune enfant asiatique qui disait : « Bonyour, Yules. Toi es attendu à la maison pour période de repos obligatoire après traitement. Bonne zou née. »

Il sortit de la pharmasson, en quête d'un transport par aérodoo.



Pendant que Jules accomplissait son temps de repos obligatoire, Salomon et Doudou, un jeune Noir légèrement efféminé qui promenait son ennui en écharpe comme un romantique, avaient pris place à bord d'un aéro-doo de bonne dimension pour aller remplir leur devoir de chanteurs.

Chanter l'« Hymne à l'amitié » faisait partie des obliga-

tions qui émaillaient l'existence des Francekanoks « domistes », un peu comme l'accomplissement d'un geste religieux rituel. Seuls en étaient dispensés ceux dont les prouesses vocales laissaient à désirer ou dont les écarts de conduite (comportement blasé devant les touristes, manque d'entrain à l'étude de la pensée de Hactuel) leur attiraient des peines ou des retraits de «*poings de mérit*» dont l'accumulation leur vaudrait éventuellement un voyage à Toronto, la ville mythique dont rêvaient les « Ass » et les Francekanoks.

Chaque perte de points angoissait la majorité des résidents dont les occasions de quitter l'arrondissement historique étaient presque inexistantes. Le voyage à Toronto et la visite de ses musées ethnographiques, dont le principal : le « *Tamp de la renommai du OK* », constituaient le couronnement d'une vie de figurant bien remplie et même les récalcitrants les plus avoués comme Salomon et Doudou l'anticipaient sans l'avouer ouvertement.

Hactuel et ses enfants du vide intérieur avaient d'ailleurs adopté, deux ans auparavant, une mesure qui consistait à augmenter le nombre de points déjà accumulés selon un système d'intérêt composé qui permettrait à tous d'accomplir le voyage sacré à Toronto avant que l'âge n'ait grugé le meilleur de la santé de chacun.

L'aéro-doo spécialement affrété qui transportait les vingt membres de la chorale « *Les montagn rocheuz* » à l'Hôpital des martyrs de la manifestation de 2061 était orné, comme chaque véhicule public ces jours-ci, d'une affiche vantant les mérites de la nouvelle mesure en soulignant que Hercule Turcotte (un sexagénaire dont la photo apparaissait à côté du texte) avait pu réaliser le rêve de toute une vie en allant en pèlerinage à Toronto seize ans avant la date normalement prévue, grâce à l'intérêt accumulé sur ses points.

Personne ne soufflait mot dans le véhicule de transport dont les vitres spécialement conçues permettaient aux touristes de voir à l'intérieur, mais qui laissaient les passagers dans une espèce de torpeur blanche, incapables de distinguer quoi que ce soit de l'environnement urbain dans lequel on les faisait circuler.

Fidèle aux préceptes de la philosophie du vide intérieur énoncés dans la constitution écrite par le président du Kaybek lui-même, la chorale comportait un nombre égal d'hommes et de femmes dont l'âge variait de vingt-cinq à quarante-cinq ans. Doudou était l'un des quatre citoyens de race noire, six étant des Asiatiques et les dix autres des Blancs.

Assis côte à côte, Doudou et Salomon ne disaient mot, préoccupés tout au plus de ne pas sombrer dans l'indolence et de s'attirer la privation des dix *poings de mérite* que leur vaudrait leur prestation.

L'aéro-doo se rangea enfin devant un long édifice bas de trois étages devant lequel un magnifique hêtre en plastique d'une dizaine de mètres de hauteur portait encore son feuillage estival. En dépit du fait qu'il était 19 h 45, l'éclairage diurne de plein midi était encore allumé sous le dôme, probablement à la suite d'une fausse manœuvre de la part d'un technicien qui allait sûrement se faire rabrouer pour avoir gaspillé tant d'énergie.

L'énergie était devenue un problème aigu sous le dôme, les pannes ne cessant de se multiplier. Tout fonctionnait un peu de travers, mais personne n'avait le courage de s'en plaindre.

La porte du véhicule s'ouvrit dans une plainte pneumatique typique et les vingt choristes sortirent à la queue leu leu, aussitôt accueillis par la directrice de l'établissement, une grande femme à la chevelure filasse et jaune, le visage défiguré par des lunettes à la monture blanche d'un autre âge et vêtue de l'uniforme marine des directrices d'hôpitaux.

— Biennevenou, cria-t-elle en exagérant un sourire qui découvrait une dentition propre à faire l'envie d'un requin. Venez dedans.

Habitué à la parlure étrange des maîtres anglophones, personne ne sourcilla. On s'aligna pour entrer dans l'édifice en passant devant la directrice qui exhalait un parfum de miel suri.

Elle cria au conducteur de l'aéro-doo : « *Come back in two hours and don't be late. I don't want to be stuck with these nitwits at bedtime, you hear ?* »

L'autre fit entendre un « *Yeah, Yeah* » à peine audible, ferma la porte du véhicule et disparut en un tournemain.

Précédé de la directrice, qui se retournait fréquemment pour surveiller les chanteurs, le petit groupe arpenta un couloir dénudé où fleuraient encore des effluves fades du repas du soir, préparé à l'aide d'ersatz de légumes et de viandes de nature indéfinissable.

Devant une porte en verre, la grande perche bleu marine dégagea une manette de derrière un petit panneau et actionna le mécanisme d'ouverture sur une vaste salle où devaient se trouver une centaine de patients âgés, la plupart alités.

Une ligne rouge peinte au sol répartissait les occupants en deux groupes. Celui de gauche, plus nombreux quoique dans un espace plus restreint, était composé d'hommes et de femmes animés, placotant entre eux, tandis que celui de droite comptait surtout des vieillards légèrement amorphes de forte stature, bien que tassés sur eux-mêmes.

L'administration de l'hôpital voué aux soins des membres de la brigade de choc qui avaient assuré l'écrasement de la dernière rébellion des Frincekanoks, avait dû se résoudre à accepter en ses murs des vieux et des vieilles francophones du cinquième âge pour rentabiliser une opération de plus en plus coûteuse.

La ligne rouge avait été peinte sur le plancher des pièces communes et des corridors, pour bien marquer le territoire de chacun des groupes (deux tiers aux anciens miliciens et un tiers aux retraités frincekanoks) et prévenir les usagers de ne pas transgresser cette frontière. À leur âge, les pensionnés ne se tapaient plus dessus, mais se contentaient de s'injurier copieusement lorsqu'ils se frôlaient d'un peu trop près dans leur déambulation chaloupée ou se pissaient sur les pieds dans les urinoirs communs.

Les membres de la chorale étaient chargés d'une double mission : ils devaient d'abord circuler au sein de l'assemblée et converser avec les spectateurs pendant qu'on servait des rafraîchissements, une espèce de jus de raisin alcoolisé importé du sud de l'Ontario. Une fois ce devoir religieusement rempli, la chorale s'assemblait et chantait quelques hymnes à la grandeur de Hactuel. Le concert se terminait invariablement par « l'hymne à l'amitié » qui comportait deux couplets en anglais et un en français.

Salomon, à son grand déplaisir, fut désigné pour aller désennuyer trois miliciens anglophones en fauteuil roulant qui sentaient le désinfectant et postillonnaient à qui mieux mieux en bredouillant des phrases auxquelles il ne comprenait goutte, mais qu'il saluait poliment d'un petit geste de son verre de temps à autre.

Doudou se retrouva chez le groupe grouillant de francophones où il entreprit de faire la conversation, passant d'un lit à un fauteuil roulant ou à une chaise de contention. Chaque membre de la chorale devait théoriquement rencontrer au moins dix personnes et tenir une conversation d'environ trois minutes avec chacune pour écouler la première demi-heure.

Sa quatrième interlocutrice, une très vieille femme, encore alerte en dépit de son visage froissé comme une pomme

oubliée sous l'arbre, l'accrocha au bras avec sa canne pour l'attirer à elle.

— Salut mon ti-noir, dit-elle, la voix chevrotante, mais avec un malin sourire. Tu dois chanter comme un p'tit oiseau des îles, toi ?

Doudou bredouilla en souriant :

— Je ne sais pas ce que c'est...

— Comment ? Un nègre qui connaît pas de chansons des îles ?

— Un nègre ? Qu'est-ce que c'est un nègre ?

— Ben toi, t'es un nègre ! T'as la peau noire.

— Ah... Parce que j'ai la peau noire, je suis un... nègre ? On ne m'a jamais dit cela.

Elle le dévisagea un peu perplexe, comme si elle se demandait si Doudou se moquait. Mais elle réalisa vite que l'homme disait la vérité. Il était un produit idéal de l'éducation robotisée qui avait fait disparaître toute notion de différence de race chez les Francekanoks selon l'antique et respecté principe que le nivellement empêchait l'injustice.

— Tu dois savoir des chansons créoles ?

— Je connais les différents hymnes qu'on nous apprend aux répétitions de la chorale.

— Merde. De la pisse de chats, pis des chats anglais en plus. Je te parle de vraies chansons. Tu sais des choses comme « *Donne-moi un ti-bo, deux ti-bo...* »

La voix cassée de la vieille femme était à peine perceptible dans le brouhaha qui régnait autour d'eux. Doudou se demanda s'il n'était pas tombé sur la cinglée du groupe. Il gardait le sourire, mais ressentait un malaise indéfinissable devant la gouaille de la vieille.

Elle se rappelait un bout d'une chanson, puis un extrait d'une autre, mêlait le tout et ricanait ensuite comme si elle avait fait une bonne blague. Son voisin immédiat affichait un sourire béat en l'écoutant, comme s'il sortait d'une

longue torpeur. De sa bouche entrouverte pendait un mince filet de salive qui accusait un drôle d'angle sur son menton mal rasé avant de glisser jusque sur son vêtement en papier recyclé.

Une autre centenaire, marchant avec une infinie précaution comme si elle craignait de se casser en mille miettes, s'approcha d'eux, tout sourire et dit :

— D'autres, Émilie. D'autres chansons.

Le rose teintait légèrement les pommettes d'Émilie dont le sourire trahissait le contentement et l'effet du jus de raisin alcoolisé. Elle fit mine de chercher dans sa mémoire, puis commença :

« Je le mène bien, je le mène au doigt
Je le mène bien mon dévidoi. »

À chaque fois qu'un extrait de chanson remontait à la surface de sa mémoire comme un noyé, la vieille Émilie semblait s'enhardir, se ravigoter. De minuscules gouttes de sueur perlaient sur les ailettes de son nez.

D'abord timidement, puis avec plus d'assurance, les fauteuils roulants firent cercle autour d'elle. Dans les lits, on prêta attention. Les autres membres de la chorale, voyant que leurs interlocuteurs ne les écoutaient plus, s'approchèrent de Doudou que la tournure des événements laissait pantois.

L'ancêtre obtint un vif succès avec une chanson dont le refrain, repris en chœur tant bien que mal, disait :

« Et pi roule, Et pi roule,
Et pi tape, Et pi tape,
Et pi tape la ribidoune,
Et pi tapoche encore.
J'ai vu le loup, le r'nard, le lièvre,
J'ai vu le loup, le r'nard passer. »

Les applaudissements, les sifflets, les cris firent un joyeux brouhaha. Émilie, jouissant de sa notoriété instantanée, fit un effort de concentration inouï et commença à chanter d'une voix plus forte :

« Ô toi qui de ma vie
Sait fleurir les instants
Ô douce et tendre amie
Réponds à mon tourment
Pourquoi rester morose
Devant les prés en fleurs
Puisqu'il y a des roses
II faut croire au bonheur. »

Ce fut le délire. La prouesse d'Émilie avait semé l'allégresse. Les vieux ne se tenaient plus de joie. On en redemandait. Certains turlutaient entre leurs fausses dents, d'autres dodelinaient de la tête en murmurant des paroles inintelligibles. Le voisin d'Émilie essaya de siffler, mais ne réussit qu'à baver encore plus en émettant une espèce de « phouitt » ridicule.

Les choristes se regardaient et souriaient nerveusement. C'était bien la première fois qu'une telle soirée dégénérait de la sorte. Un Asiatique s'approcha de Doudou et lui glissa à l'oreille :

— Fais-la taire. Si on sème la pagaille, on risque de perdre les points.

Mais la joie de la vieille femme la mettait hors de portée des remontrances et Doudou ne se sentait pas le courage d'intervenir, craignant encore plus d'attirer l'attention sur lui. Des invitations fusaient :

— Encore, Émilie, encore !

L'agitation ne passa pas inaperçue chez les vétérans

anglophones à l'impatience grandissante. Salomon constatait que les conversations perdaient de leur suivi et que l'attention se portait de plus en plus vers l'autre groupe.

Un premier « *Shut up !* » fusa près de lui, mais eut l'effet d'une goutte de scotch dans un litre d'eau de Seltz. Les vieux francophones ne l'entendirent probablement pas.

Mais les plus radicaux des miliciens n'allaient pas se laisser inonder de chansons françaises sans réagir. Du grommellement on passa à l'invective :

— *Can the frogs ! Make those bastards stop !*

Les hurlements firent prendre conscience aux ancêtres francophones qu'ils faisaient l'objet de la rogne de leurs compagnons imposés et ils fléchirent un instant, incertains de l'attitude à adopter. Émilie, elle, se réjouissait de la réaction qu'elle avait suscitée; son visage malicieux en disait long sur le plaisir qu'elle éprouvait à provoquer les humeurs. Les traits crispés, elle chercha dans sa mémoire et finit par trouver un extrait de circonstance qu'elle chanta de toute la force de ses poumons revigorés par les nombreux médicaments de rajeunissement dont on l'avait abreuvée depuis des années et le petit jus de vin (que les pensionnaires appelaient « Ouelche ») qu'elle avait peut-être trop généreusement lampé entre chaque chanson :

« Les Anglais dans l'bas d'la côte
Nous garrochent des roches
S'ils sont pas contents d'nous autres
Que l' diable les emporte. »

Plus belle ovation n'aurait pas été réservée à un appel à la révolution. Les cascades de rires secouaient les maigres épaules des vieux Frincekanoks dont certains toussaient à fendre l'âme.

Frustrés de ne saisir que l'intention malveillante, mais pas le sens des paroles, les miliciens anglophones se mirent à scander « *No more french, No more french* » en frappant les montants des lits de leurs cannes ou de leurs appareils orthopédiques.

Ce fut le moment que choisit la directrice pour faire irruption dans la salle, venue surveiller si la demi-heure réglementaire de conversation et de « convivialité » s'était bien passée et si la chorale s'apprêtait à chanter les hymnes traditionnels.

Son sourire de circonstance fondit comme une motte de saindoux dans un poêlon chaud. Elle enfonça un bouton dissimulé derrière un panneau en métal et, quelques secondes plus tard, la salle fut envahie d'infirmiers asiatiques en blouse blanche et rouge qui entreprirent de séparer les deux clans. Certains anglophones avaient roulé leurs fauteuils jusqu'à la ligne rouge du milieu de la salle et brandissaient leurs cannes d'un geste vengeur tandis que les francophones leur lançaient des invectives.

Émilie y alla d'une dernière provocation :

« Chers anglophones, c'est votre tour
De vous laisser parler d'amour... »

Mais la directrice ne la laissa pas continuer et vint se planter devant elle pour lui dire sur un ton péremptoire :

— Taisez-toi Emily, ou je suppress le cake à l'éwrable.

Une fois l'ordre quelque peu rétabli, la directrice fit signe à la chorale de s'assembler et de se préparer à chanter.

Avec une assurance plus que discutable, la vingtaine de choristes s'exécuta et le concert put avoir lieu quoique sans l'enthousiasme qui avait prévalu quelques minutes auparavant. Si les anglophones applaudissaient chaleureu-

sement à chaque chanson en anglais, les francophones semblaient retombés dans leur indifférence et ne manifestaient aucun intérêt, même aux rares hymnes en français. Le sommeil en avait même gagné plus d'un.

À la fin du récital, Doudou remarqua qu'Émilie lui faisait signe de venir la retrouver. Il profita de ce que la directrice était retenue par les convulsions d'un vieux milicien qui n'avait pas encore récupéré de l'échange précédant le concert et s'approcha d'elle.

La vieille dame le fit s'incliner et lui chuchota à l'oreille :

— Métro. N'oublie pas mon ti-noir. Métro.

Doudou lui sourit et rejoignit Salomon qui lui faisait des signes désespérés de rejoindre le groupe des chanteurs alignés et prêts à se rendre à l'aéro-doo.

La directrice mit la main sur le bras de Doudou au moment où il prenait place dans le rang et lui dit sur un ton sans équivoque :

— J'ai vu toi parler à Emily. Pas de point pour toi.

Doudou haussa les épaules, rageur.

Chapitre quatre

La pièce musicale entendue sautillait encore dans la mémoire de Jules au rythme des arpèges trois jours plus tard, au parc...

L'émotion ressentie à la pharmasson continuait de le faire frémir, parfois. Il avait hâte de retourner dans cet établissement.

— Tu rêves sans tisane maintenant ?

La voix de crécelle de Doudou le fit sauter sur ses pieds, tremblant.

— Ah, c'est toi, Doudou... Tu m'as fait peur.

— Allons, Jules, relaxe. Tu n'as rien à te reprocher tout de même !

Regarde autour de toi : il n'y a plus de touristes. Tu as le droit de te reposer. À propos, et la pharmasson ?

Jules branla la tête, indécis.

— Une drôle d'expérience, dit-il. La... vraie musique, c'est assez surprenant. On dirait que c'est plus efficace que la tisane. Je flottais. Et puis...

— Et puis quoi ?

— C'est trop imprécis. Je vous raconterai plus tard lorsque j'aurai compris moi-même ce qui s'est passé. Mais toi, tu ne peins pas ce matin ?

Doudou, l'un des dix-sept artistes officiels chargés de

peindre des reproductions du « Groupe des Sept » format murale géante sur les gratte-ciel de Montréal, fit la moue.

— Ils manquent de vermillon, ces cons-là. Comment veux-tu peindre un coucher de soleil sans rouge, je te le demande ! Il paraît que le chargement a été envoyé à Edmonton par erreur. On m'a donné congé pour la semaine. Mais je ne suis pas venu te voir pour me plaindre. Je t'amène de la visite.

Doudou fit un geste de la main et une jeune femme sortit de derrière un mausolée où, de toute évidence, elle s'était dissimulée en attente du signal. Elle passa sous un ange à trompette debout sur un socle où était gravé : « *Giorgio, wait ! I'm coming* ».

Jules la reconnut. C'était Lucille Papillon, la nouvelle chambreuse, croisée dans l'escalier. Elle marchait avec une certaine hésitation, comme si elle avait oublié ce qu'il fallait faire pour se déplacer sans tomber.

— Mais... je la connais. Mrs Parkinson me l'a présentée.

— Ah oui ? fit Doudou. Puis à Lucille, parvenue à leur hauteur : Jules dit qu'il te connaît ?

Lucille l'examina, le visage toujours aussi neutre, puis admit :

— Ah... c'est lui Jules ? Je ne savais pas. La matrone me l'avait présenté.

— Tsss... La matrone ! dit Doudou en ricanant. Si cette pauvre Parkinson t'entendait. Elle qui répète à qui veut l'entendre qu'elle nous aime. Et se tournant vers le gardien de canard, il ajouta :

— J'ai trouvé cette pauvre Lucille complètement paniquée dans sa chambre. La Parkinson l'avait laissée là, sans manuel d'instructions. Non seulement elle ne savait pas comment faire fonctionner la machine à bouffe et le désintégrateur de rebuts, mais elle ignorait tout des règlements de

sortie et de son rôle de figurant. Le premier wagon de l'aérotrain qui est arrivé à la hauteur de sa fenêtre l'a fait paniquer. Plus elle criait, plus les touristes applaudissaient.

Jules se fit compatissant :

— Pauvre petite. Il faudra bien vous y faire. Mais pardonnez-moi; ces touristes me font signe.

Les deux autres le virent emprunter la démarche faussement nonchalante caractéristique des gardiens du canard lorsqu'il alla se placer à gauche puis à droite puis en arrière de la volaille du bassin pour se laisser photographier, obéissant aux exigences des visiteurs qui lui demandaient de retirer sa casquette, de saluer, de s'agenouiller près du bassin, de faire mine de lancer un morceau de nourriture au canard...

Lucille considérait son manège avec un étonnement non feint. Enfin Jules revint non sans se retourner pour saluer les touristes qui lui lançaient des « *Bonne-djour* », tout heureux de montrer qu'ils savaient un mot de français.

— Nous sommes vraiment des... figurants ? demanda Lucille, les yeux incrédules.

— Ça ne paraît pas ? répondit Jules, qui remarqua pour la première fois que Lucille aurait eu un joli visage si elle avait souri.

Mieux habillée, elle aurait eu plus de grâce qu'une déléguée à l'harmonie sexuelle. Jules reprit sur un ton mi-sarcastique mi-résigné :

— Les autorités nous assurent la subsistance, le bien-être, les soins de santé, tout en somme, et ne nous demandent en retour que de vivre au vu et au su de tout le monde. C'est la vie sous le dôme.

— Nous nous comportons comme des chiens. Salomon le dit souvent : pourvu qu'on nous donne un os, nous faisons la belle, prêts à recevoir des coups de pied au cul !

lança Doudou, agité par un brusque mouvement de colère qui accentuait la féminité de son visage.

Lucille affichait un air troublé : elle ramena sur sa poitrine les deux parties d'une veste en laine verte trop grande pour elle, sans doute prêtée par la Parkinson. Ses lèvres tremblaient un peu.

Doudou le remarqua et dit :

— Allons, allons Lucille. Ne vous inquiétez pas. Je suis un chien qui aboie, mais je ne mords pas.

C'est alors que Lucille se mit à réciter sur un ton légèrement monocorde, comme emprunté :

« Je suis un chien qui ronge l'os
En le rongeant, je prends mon repos
Un temps viendra qui n'est pas venu
Que je mordrai qui m'aura mordu. »

À Jules et Doudou qui la regardaient complètement ébahis, elle rendit un regard vide, sans expression.

— D'où ça sort ce truc ? fit Doudou.

— Oui, où avez-vous appris ces paroles et que veulent-elles dire ? rajouta Jules.

La pauvre Lucille avait l'air bien embêtée.

— Je ne sais pas. C'est depuis mon séjour en clinique après l'accident...

— Un accident ? Où ? Comment ? la pressa Doudou.

— Je ne sais trop, bredouilla Lucille. On m'a raconté que j'habitais avec mon père, en dehors du dôme, dans une maison sur une montagne. Je travaillais comme surveillante d'enfants dans une garderie-couveuse. Un jour, on est venu me dire que mon père était malade. Je suis sortie en courant et j'ai été heurtée par un minihoverdoo que je n'avais pas vu venir. Je ne me souviens plus très bien du reste ; j'ai passé beaucoup de temps à l'hôpital. J'avais une fracture du crâne.

— Mais, fit Jules, si vous habitiez hors dôme, pourquoi vous a-ton assignée à l'arrondissement à votre sortie de l'hôpital ?

— Parce que, s'interposa Doudou avec l'air d'un conspirateur qui jouit à l'avance de son effet, Lucille était une anglophone avant ! Elle a trouvé dans une poche de sa tunique, qu'on lui a remise en partant, la chaînette d'identification des anglophones. Son nom était inscrit sur la plaque : Maxine Rosenberg. Le problème est que, depuis qu'on lui a trifouillé le cerveau, elle est devenue une francophone et est incapable de dire un traître mot d'anglais.

— Et parfois, poursuivit la jeune femme, il m'arrive de me souvenir de choses étranges dont je ne connais pas la nature. Comme si d'entendre un mot déclenchait toute une suite d'autres mots dans ma tête. Comme à l'instant.

Interloqué à son tour, Jules détaillait le visage de Lucille.

— C'est pour cela que je te l'ai amenée, bredouilla Doudou.

— Pour ça... quoi ? demanda vivement Jules.

— Ben, tu as été biotechnicien n'est-ce pas ? Tu pourrais l'examiner...

— Examiner quoi ? C'est à peine si j'ai encore de vagues souvenirs de mon ancien métier... Et d'abord, comment connaît-elle son passé, sa vie avec son père ?

— Il y avait un papier manuscrit avec la chaînette, expliqua Lucille. On avait écrit à la hâte quelques détails sur ma vie antérieure. C'était signé : *Les amis d'Ariane.* Je l'ai montré à Doudou qui m'a offert de venir vous rencontrer. Il dit que vous étiez le fils... de... cette Ariane.

— Ce que nous aimerions savoir, poursuivit Doudou, c'est si Lucille a fait l'objet d'expériences à l'hôpital, si on lui a implanté une cochonnerie quelconque dans la tête. Tu pourrais nous dire cela, toi.

Jules haussa les épaules avec un air de commisération.

— Pauvre Doudou. Je ne me souviens que de vagues notions. Je n'ai pas d'appareils à ma disposition. D'ailleurs, je ne saurais qu'en faire. Je ne voudrais pas vous insulter, Lucille, mais les petits bouts de papier, ça ne prouve rien. On a pu tout inventer et les mettre dans votre poche. Quant aux « *amis d'Ariane* »... Je ne sais qu'en penser.

Jules avait l'air irrité que l'on mentionne ce nom devant lui.

— Tu dois connaître des noms, insistait Doudou. Il te reste bien des amis de ton passé ?

— Je ne veux pas parler de ça, rétorqua Jules agacé. Je ne vois personne d'autre que vous, tu le sais. Écoutez, il me reste encore une demi-heure à faire et je vois des hoverdoos de touristes qui approchent. Laissez-moi aller travailler.

— Bon, bon. Compris. Il ne faut pas déranger monsieur dans sa tâche si importante...

Doudou avait pris Lucille par le bras et l'entraînait doucement vers l'arrière, affichant un air de réprobation sous son béret en laine multicolore.

Lucille paraissait gênée.

— Excusez-nous, monsieur Jules. Nous ne voulions pas vous déranger.

L'impatience submergeait le gardien.

— Vous ne comprenez donc rien de rien, vous deux ? Si je manque à mon travail, je serai cité au rapport et je devrai parader encore une fois devant le psycho-délégué. Très peu pour moi. Je ne peux rien vous dire de plus ici. Laissez-moi réfléchir et on s'en reparle ce soir au repas communautaire.

Doudou hocha de la tête et s'en fut, Lucille sur les talons, à travers les pierres tombales alignées à distance calculée.

Jules retourna vers l'étang où le canard poursuivait son manège cadencé.



Dans le « *Catéchiss du bénifisièr* », que chaque résident de l'arrondissement historique devait assimiler durant son enfance pour en appliquer fidèlement les consignes toute sa vie, la réglementation concernant le repas du soir (appelé « *vaîpre* » sans que personne ne sût pourquoi) insistait avec force sur la nécessité de se présenter à la salle commune dans un esprit de « *konvivalités* », un mot qu'ils faisaient mine de ne pas comprendre.

Salomon et Doudou en avaient parlé à Mrs Parkinson qui avait réfléchi quelques secondes avant de dire :

— Vos savez, plaisir. Beaucoup plaisir ensemble.

Dans un geste d'humour, le duo avait convaincu Jules d'adresser une demande officielle d'explication de mots à la *«Raigi de la translation »* à Ottawa, par le biais de leur matrone attitrée, mais ne se faisait pas d'illusion : certaines questions de sémantique n'obtenaient de réponses que des années plus tard. D'autres jamais, même, telle cette question sur l'origine de l'expression « Se faire passer un Meech » qu'employait parfois Salomon sans se souvenir d'où il la tenait.

De retour du parc au canard, Jules s'approcha de la table où s'étaient déjà installés Doudou, Salomon et Lucille, tous trois visiblement en proie à la morosité en dépit des susurrements musicaux que réverbéraient les murs sonores.

— Vous venez d'être désignés pour figurer au grand spectacle de la fête du 1er juillet ? demanda Jules, un sourire en coin, en prenant place avec eux à la table en aluminium recyclé façon antique.

— Mais qu'est-ce que tu fiches ici ! s'exclama Doudou, interloqué. La Parkinson te cherche partout. Elle avait l'air énervée.

— Ce doit être la tisane que j'ai versée dans sa bouteille pour remplacer le scotch, répliqua Salomon. Elle te croit responsable et veut te faire la grande scène du troisième acte et te menacer d'internement au camp de travail Mackenzie-King.

Doudou mit la main sur le bras de Jules au moment où il allait prendre une pastille de stimulation de l'appétit dans une soucoupe au milieu de la table, en prévision du repas qui serait bientôt servi.

— Ce qui est grave, c'est qu'elle était accompagnée de deux sikhs de la Garde révolutionnaire culturelle qui n'avaient pas l'air d'avoir l'esprit du « convive alité ».

Jules repoussa la main de Doudou et chipa une pastille verte qu'il croqua nerveusement.

— Merde ! Mais je n'ai rien fait, moi ! C'est Salomon qui... Ah ! et puis tant pis. Ce n'est pas la première fois que la matrone perd les pédales et fait venir la garde.

— Justement, reprit Salomon sur un ton qui laissait percer une inquiétude non feinte. Cette fois, elle n'avait pas l'air d'être en colère, mais plutôt...

— Étrange. Tu l'as déjà dit.

— Ne blaguez pas avec cela, monsieur Jules, dit subitement Lucille sur le ton de celle qui hésite à se mêler des affaires des autres. La GRC, ça ne veut jamais rien dire de bon. On m'a affecté un professeur de langue de la Garde après mon opération. Il a tenté durant deux mois de me faire parler en anglais. Il était furieux et criait que j'étais une traîtresse. On m'a fait subir toutes sortes de traitements pour je ne sais quelle raison. Finalement, il a renoncé et m'a dit qu'il m'affectait ici. Non, vraiment, la GRC ça ne veut jamais rien dire de bon.

Doudou hocha la tête avec vigueur pour approuver les dires de la nouvelle pensionnaire.

— Bon, souffla Jules en délogeant du bout de la langue une particule de pastille logée entre deux incisives. l'irai la voir après le repas.

Au bruit des portes actionnées par faisceau lumineux, les regards des convives se portèrent sur de jeunes adolescentes asiatiques qui poussaient devant elles des chariots chauffés. Une légère vapeur s'élevait des plats odoriférants. Leur sourire permanent témoignait de l'excellence de l'intervention de chirurgie esthétique qui les avait gratifiées d'un visage perpétuellement hilare. Leur physionomie avait d'ailleurs inspiré au gouvernement de faire créer des affiches pour attirer les touristes en soulignant « La joy de vivre » des Frincekanoks et du personnel qui prenait soin d'eux.

Elles allaient et venaient entre les tables placées près des immenses baies vitrées sans rideau, dispositif qui permettait aux touristes d'admirer les pensionnaires de l'État fédéral en plein exercice de mandibules.

Jules se servit de plusieurs petits plats de « *dimesoum* » et mangea de bon appétit, expliquant au besoin à Lucille comment s'y prendre ou quelle était la nature de ce qu'elle avalait avec une retenue manifeste.

Salomon et Doudou, véritables *aficionados*, mangeaient sans se presser, trempant les minuscules bouchées dans une sauce piquante avant de les porter à leur bouche.

— Dites, les deux canaris de la chorale… Comment s'est passée votre soirée musicale hier soir ? Vous avez charmé les tortionnaires du temps passé ? demanda Jules avant de mordre à pleines dents dans une boule de pâte fourrée à la confiture de caroube.

— Ce fut une soirée insolite, entreprit de raconter Doudou. Il fit un récit détaillé de l'incident de la veille et

termina en citant la dernière phrase de la vieille de 132 ans à laquelle il n'avait rien compris.

— Qu'est-ce qu'elle a voulu dire par « métro », je vous le demande ?

— Je connais ce mot, dit soudainement Lucille. Je l'ai dans la tête. Laissez-moi le comprendre, un instant. C'était... c'était comme un train. Je le vois. C'est cela. Un train, mais sous terre. Il servait à transporter les gens d'un endroit à l'autre de la ville, il y a de cela très longtemps.

Les trois hommes eurent des regards entendus : cette pauvre Lucille avait sûrement gardé de l'intervention ratée au cerveau un rivet qui jouait les castagnettes.

— À l'hôpital, poursuivit la jeune femme, j'ai eu comme compagne de chambre, durant deux nuits, une femme blessée dans une bagarre avec un membre de la Garde ; c'est elle qui m'en a parlé. Il paraît que, dans certains sous-sols d'édifices, on trouve des entrées murées qui mèneraient à ce métro. Elle avait voulu percer un trou dans un tel mur et avait été appréhendée. Elle était soignée en attendant d'être envoyée au camp de redressement Mackenzie-King en Alberta.

— Que pourrait-il y avoir dans ce... dans cet endroit, qui porterait quelqu'un à prendre des coups pour tenter d'y aller ? demanda Salomon en croquant dans un biscuit jaunâtre.

— Pourquoi faudrait-il qu'il y ait quelque chose ? fit simplement Doudou sur un ton sentencieux.

Les trois autres le regardèrent incertains.

— Mais oui, reprit Doudou. Peut-être avait-elle simplement envie de voir... De voir seulement si... Ça ne vous arrive jamais à vous de désirer connaître autre chose ? De voir l'inconnu ?

Le mot flotta et fit silence durant quelques secondes autour de la table. Comme si Doudou avait prononcé une

espèce d'imprécation qui allait faire surgir « Pikiou », le monstre à trois têtes fumantes et douze tentacules que les mères canadiennes de l'ouest du pays évoquaient pour calmer leurs enfants turbulents.

Pour ces hommes nés dans l'arrondissement historique, l'inconnu avait l'attrait d'un cri proféré en pleine rue la nuit. Depuis une trentaine d'années que le gouvernement fédéral les avait confinés au rôle de figurants dans cet immense parc d'attractions, comme il avait imparti à Hactuel et ses enfants du vide intérieur le rôle de figurer comme gouvernement du Kaybek, les Frincekanoks avaient perdu le sens béni de la désorientation et se laissaient mijoter dans la sauce de la continuité, de la régularité, de la répétition et du bien-être physique.

Avec la salubrité de l'existence était venue la conviction qu'il n'y avait plus rien d'autre à faire que ce qu'on leur demandait, entretenus qu'ils étaient dans cette vision de la réalité par les pasteurs du vide intérieur qui leur dispensaient des conseils religieux une fois l'an, à l'époque de la Fête du Sapin, aussi appelée la fête de la Marie-Noëlle, lors d'une cérémonie dont le sens se perdait dans la nuit des temps.

Alors, lorsque l'un d'eux se permettait de s'interroger sur « l'inconnu », les autres prenaient le temps de jouir du mot, de le soupeser et de rêver à ce qu'ils ne comprenaient pas...

— Et si c'était vrai ce que raconte Lucille ? interrogea Salomon en repoussant son assiette avec un soupir de contentement.

— Mais... ce que j'ai raconté est vrai ! affirma Lucille. Ce n'est pas parce que je ne comprends pas de quoi il s'agit que je raconte des mensonges.

— Je n'ai pas dit... commença Salomon avant d'être interrompu aussitôt par Jules.

— La question n'est pas là. Personne ne te soupçonne de mentir. Ce que Salomon veut dire, c'est qu'il est fort

possible que ce dont tu parles existe. Moi-même, à la pharmasson, j'ai connu une drôle d'expérience...

Mais il ne put continuer. Flanquée de deux sikhs de la Garde révolutionnaire culturelle, la Parkinson voguait littéralement en direction de leur table toute poitrine dehors et rouge d'émotion.

— Mister Laramie ! Mister Laramie ! Djoules ! J'avais dit à ceux de dire à toi de venir voir moi toud'sweet !

Jules la laissa venir jusqu'à la table. Il régnait dans la salle une animation mêlée de curiosité et de crainte. Presque tous les Frincekanoks professaient une soumission respectueuse envers l'administration sous quelque forme que ce soit et paniquaient à l'idée d'être mal cotés par elle et de perdre les avantages de leur situation.

Le trio vint se camper près de lui. Le ceinturon brodé des deux policiers, agrémenté d'un petit poignard recourbé fait d'aluminium recyclé, se détachait sur leur veste écarlate et Jules se dit immédiatement que leur uniforme avait beaucoup plus fière allure que le sien en dépit de la parenté de la couleur.

La Parkinson se fit grondeuse :

— Vos êtes *wicked*, Djoules. Vos savoir que vos requis de venir et vos êtes pas venu. Ces deux hommes vouloir conversation avec vos. Venez.

Toute discussion était inutile et Jules se demandait même s'il avait quelque chose à dire. D'abord parce que les deux malabars n'étaient que des « porteurs de colis » et qu'ils ne lui adresseraient même pas la parole. Ensuite parce que les muscles des bras qui saillaient sous le tissu suffisaient à ramener la perspective d'un entretien à des niveaux fort élémentaires.

— Eh ben, papa, il semble que tu devras finir ton histoire une prochaine fois, fit Doudou sur le ton de celui qui professe de rester calme en toutes occasions.

Pourtant, dans son visage sombre, le blanc des globes oculaires paraissait grandi et dénotait sa hantise des policiers de la GRC.

Salomon voulut parler, mais il se contenta d'un sourire de regret, tandis que Lucille avait baissé la tête pour dissimuler l'anxiété qui lui faisait tressauter un muscle à la commissure des lèvres, sur la joue droite.

Jules leur réserva la moue de celui qui ne s'en fait pas trop, haussa les épaules et se leva pour suivre la matrone et ses deux barbus. Autour de lui, les murmures des quelques convives qui ne s'étaient pas éclipsés en vitesse à l'arrivée du trio bruissaient comme des abeilles affolées d'avoir découvert un pommier en fleurs.

— Bon débarras, fit un jeune barbu qui se faisait donner du « maître » parce qu'il restaurait la peinture des fenêtres des édifices gouvernementaux.

— Ça lui apprendra à se croire plus grand que Hactuel, ajouta une jeune femme dans la vingtaine qui faisait manger à la cuiller un bébé indolent, à la peau tellement blanche qu'elle paraissait diaphane.

Jules constata qu'il ne faisait pas l'objet d'une grande considération au sein de sa communauté. Il sortit de la salle et fit un pas dans la direction du bureau de Mrs Parkinson. Deux mains vigoureuses le saisirent par les bras et les sbires le poussèrent plutôt vers la sortie.

On le fit monter à bord d'un hoverdoo de police brun dans lequel jouait une musique langoureuse. Avant que le panneau ne se refermât sur lui, Jules eut le temps d'apercevoir la Parkinson qui l'observait d'un œil avide, comme si elle jouissait à l'avance du sort qu'on lui réservait.

Chapitre cinq

Aucune parole ne fut prononcée dans l'hoverdoo qui glissait à toute vitesse vers la centrale de la GRC. Les deux « porteurs de colis » ne s'adressaient même pas la parole, engoncés dans leur uniforme comme si le turban blanc qui les coiffait avait pu se dénouer et perdre de son élégance.

Le véhicule se faufila adroitement à travers les rares promeneurs frincekanoques et parvint aux confins de l'arrondissement, là où Jules et ses congénères n'allaient jamais, à l'intersection de l'avenue du Parc et d'un boulevard large qui semblait aboutir, à main gauche, à une structure de métal rouillé que Jules distinguait mal à l'horizon sous l'éclairage artificiel, et, à main droite, à un édifice cruciforme au faîte érodé de curieuse façon, comme si King Kong était venu en prendre une bouchée.

Jules se demanda si cette large voie menait plus loin que cet étrange édifice, mais ne put poursuivre son observation puisque le véhicule glissait de nouveau en droite ligne après avoir franchi la haute barrière gardée qui séparait l'arrondissement historique du reste de Montréal. Les rues étaient étonnamment vides jusqu'à ce que le véhicule s'engouffre dans un dédale de voies étroites où l'architecture des édifices étonna franchement le prisonnier. Certaines rumeurs avaient déjà circulé dans l'arrondisse-

ment à l'effet que les ancêtres des Frincekanoks avaient jadis habité cette partie « hors les murs » de la ville, mais personne n'avait jamais pu faire la preuve de cette aberration. À preuve, toutes les affiches étaient écrites en anglais moderne : « Peedza Parla », « Abdul Ti-Shutt », « McDo'n' Peedzahot » que Jules défrichait avec difficulté.

Mais ce qui l'intéressait au plus haut point, c'était l'aspect fabuleux de ces édifices, tellement beaux et propres qu'ils semblaient frais construits en dépit de leur architecture fort ancienne. Des ouvriers asiatiques en surtout vert, affairés et minutieux, se pressaient tout autour, s'occupant activement de les bichonner, les peindre, les laver, les réparer, les rénover.

Filant à une allure moins vive maintenant, le car de police serpentait entre les hoverdoos privés garés le long des murs, comme si son conducteur eût mis beaucoup de soin à éviter de serrer de trop près les résidents de l'endroit, pour la plupart des jeunes adultes habillés de clair et qui s'interpellaient sur un ton joyeux.

Le rythme lent de la progression permettait à Jules d'entendre des bouts de phrase et parfois des mots du genre « *Hello, dear...* » ou « *... you do, John ?* » « *... have dinner, with me...* »

Ses deux compagnons de route ne s'intéressaient aucunement à lui, plutôt préoccupés de rendre d'un coup de tête sec les salutations empressées des promeneurs qui s'arrêtaient pour agiter la main avec une frénésie ahurissante.

À cette heure de début de soirée, la foule désœuvrée emplissait les rues de cet étrange quartier dont la vocation ludique paraissait évidente à Jules.

Au rythme d'une promenade, le car parvint à une place publique et Jules eut le temps d'entrevoir à sa gauche une

espèce de château en pierres grises. Un moment, il crut reconnaître le visage du Dr Simcoe dans la foule qui se mouvait avec lenteur. Mais le chauffeur, profitant d'un trou dans la masse des promeneurs, engagea l'appareil dans un nouveau tronçon de la rue et le gara bientôt devant un long édifice en pierres, grises elles aussi, mais surmonté d'une coupole d'un blanc éclatant que mettait en évidence une série de projecteurs dissimulés diffusant une lumière rosâtre.

Le panneau de l'hoverdoo s'ouvrit vers le haut et Jules se vit intimer l'ordre par le garde passager de venir le rejoindre sur le trottoir, près d'un panonceau porteur de l'inscription en anglais antique : « Pierre Elliott Trudeau Memorial Hall ».

L'autre garde ayant rejoint le premier, Jules fut mené tambour battant vers la porte centrale de l'édifice puis conduit à travers couloirs et escaliers dans un bureau, porteur du numéro 178, où une jeune femme dans la vingtaine était assise derrière une table blanche pareille à celle du Dr Jonathan Simcoe. Comme chez le médecin, l'unifolié sur hampe représentait l'unique décoration de la pièce peinte en vert pomme et blanc.

Un bruit sec derrière lui fit comprendre que la porte avait été refermée.

Impassible, la jeune femme lui fit signe de s'asseoir et le regarda durant quelques secondes en comparant ses traits à ceux d'une photo grand format qu'elle tenait dans ses mains.

— C'est vos ? dit-elle en présentant la photo à Jules.

L'image qu'elle lui plaquait sous les yeux l'estomaqua. Il était représenté en train de converser avec la touriste asiatique pendant son quart de garde quelques jours plus tôt..

Il fit oui de la tête. À quoi bon nier l'évidence ? La jeune femme tourna aussitôt le document pour y inscrire quelques mots au dos à l'aide d'un stylo au laser qu'elle dut secouer plusieurs fois d'abord. Puis elle lui présenta la photo de façon à ce qu'il puisse lire : « *Reckon bai sobjec* » et ordonna :

— Mettez ta doigt dessus.

Jules imprima l'empreinte de son pouce qui parut aussitôt très nettement grâce à l'enduit dont était revêtu le document. Elle lui reprit la photo des mains, se leva et appuya sur un bouton. Le bruit d'une porte qui s'ouvre le fit regarder par-dessus son épaule. Les deux malabars de tantôt attendaient dans l'embrasure.

La jeune femme leur commanda derechef :

— *Take him to room 101.*

Jules fut soulevé de son siège en plastique recyclé, correctement, mais avec une vigueur qui ne laissait planer aucun doute sur les intentions de ses ciceroni. L'entrevue avait duré moins d'une minute.

L'aspect inquiétant de sa situation lui apparut. Une demi-heure plus tôt, il mangeait en toute quiétude des *dimesoums* avec ses amis, et maintenant il se trouvait dans un édifice étrange, au cœur d'un quartier qui lui était tout à fait inconnu, mené rondement par deux hommes qui ne témoignaient d'aucun esprit de la « convivialité » parkinsonienne et n'avaient manifestement aucun désir de lui parler.

Poussé par ses deux accompagnateurs, Jules emprunta un couloir dont les deux murs étaient dissimulés en bonne partie par des présentoirs vitrés abritant des objets dont la signification lui échappait. Il eut le temps de lire au mur une plaque dorée portant l'inscription : « Victory Museum » mais ne sut quelle signification lui donner.

Le pas vif que ses gardiens lui imposaient ne lui laissa guère que le temps d'entr'apercevoir des morceaux de pancartes déchirées de couleur bleue, un drapeau en lambeaux qui avait pu être bleu jadis et portant encore quelques traces de blanc, des photographies jaunies montrant des affrontements entre une foule déchaînée et des représentants de la Garde, armés jusqu'aux dents, des photos d'hommes qu'il ne pouvait identifier, une plaque de rue blanche et bourgogne, tachetée de rouille et portant l'inscription « Boulevard René-Lévesque ».

Ils étaient parvenus au bout du couloir. Pendant que l'un des gardes frappait à la porte pour annoncer leur arrivée, le regard de Jules se porta sur une photo grand format montrant le corps d'une femme étendue par terre devant un groupe de gardes hilares qui brandissaient de drôles de bâtons dont il ne connaissait pas l'usage. Ils avaient dû être photographiés au moment où ils criaient parce que la plupart avaient la bouche ouverte.

Sous la photo, une bande de papier découpée, jaunie par le temps, portait des mots en gros caractères qui coiffaient un texte : « *Ariane Lafond-Laramée Dead At Last !* »

C'est alors que la porte s'ouvrit et qu'on le poussa promptement à l'intérieur d'une grande pièce garnie d'appareils électroniques de toutes sortes.

Per Habbey, vêtu de son sempiternel costume monopièce noir, le regardait, le visage à peine strié d'un sourire froid. Devant lui, assise raide sur une chaise, la jeune Asiatique de la photo attendait.

— Bonsoir Jules. Assoyez-vous.

Le seul siège libre était une espèce de fauteuil en plastique blanc, muni sur l'accoudoir droit d'un dispositif épousant en creux la forme d'une main.

— Mettez la main droite sur l'appareil.

Jules s'exécuta. La surface était chaude et collante; il eut aussitôt l'impression de ne pouvoir retirer la main. Le bref silence qui suivit lui permit de constater que sa compagne était soumise au même traitement, sans paraître incommodée. Son interlocuteur manipula quelques boutons sur la console qui le séparait de Jules. Une musique sirupeuse s'insinua dans l'air, à peine audible, mais suffisamment présente pour agacer Jules.

— Vous avez parlé à cette dame récemment ?

Le ton se voulait indifférent, mais trahissait une légère irritation. Jules allait répondre quand des hoquets dans le courant firent déraper la musique et clignoter l'éclairage. L'interrogateur grimaça ; la jeune femme leva un regard inquisiteur vers le plafond. Jules demeura impassible. L'habitude.

Leurs regards se croisèrent, mais rien n'aurait pu laisser croire qu'elle le reconnaissait. Elle n'avait plus rien de la touriste enthousiaste qui lui avait révélé pouvoir parler français. Jules en conclut qu'il serait sage de se montrer réservé dans ses réponses.

— Oui.

— Que vous a-t-elle dit ?

— Je n'ai pas bien compris. Vous savez, l'anglais et moi...

— Nous savons que vous comprenez toujours un peu la langue de nos administrateurs et amis, monsieur Laramée. Cessez vos simagrées. Nous voulons entendre de votre bouche la conversation que vous avez eue avec cette dame.

— Laissez-moi réfléchir. Je vois tellement de touristes à chaque quart de travail... Elle a dit quelque chose comme, euh... enfin, c'est ce que j'ai compris : « *Mi tou, Aie av e dok. Hi az a voice dat signze.* » Quelque chose d'approchant, quoi.

L'interrogateur cachait mal sa réprobation.

— Quelque chose d'approchant... Vous croyez que c'est le temps de faire de l'humour ?

— Demandez-lui à elle, rétorqua Jules avec une conviction à ébranler la Parkinson à la recherche du coupable d'un vol de bouteille de whisky.

— Mais j'en ai bien l'intention, mon fils, figurez-vous !

Per Habbey se tourna vers la jeune femme et entreprit de lui parler, grâce à un « *transs-la-tore* » qu'il pressait sur sa pomme d'Adam, en une langue étrangement heurtée, quasi colérique. Elle répondit et la conversation dura quelques secondes. Après cet échange, Jules eut la surprise d'entendre la jeune femme prononcer les paroles qu'il venait de dire : « *Mi tou, Aie av e dok. Hi az a voice dat signze.* »

L'illusion était parfaite. Leur interlocuteur les regardait l'un après l'autre, un sourire mauvais sur le visage.

Jules, qui n'y comprenait goutte, sentit que le dispositif gluant qui retenait sa main droite perdait graduellement de son attrait calorique, sans doute le résultat de la panne de tout à l'heure qui déréglait le système. La peau n'adhérait plus à la surface moite. Il s'enhardit à examiner sa compagne ; elle avait le regard fixé sur sa main et son visage apparemment impassible ne parvenait pas à dissimuler l'ardeur de ses yeux.

— Vous pensez que je ne comprends pas votre manège, s'écria soudainement Per Habbey. Allons ! Heureusement, nous avons les moyens de confondre les révolutionnaires de votre espèce.

Il sortit un minidisque au laser d'une enveloppe et l'inséra dans un appareil que Jules devinait sans le voir. Derrière l'homme s'illumina un écran de télévision mural. Une fois la neige électronique dissipée, on y voyait les abords du lac au canard et Jules s'y promenant devant des

touristes. Puis, à leur départ, la jeune femme s'approchait de lui.

La sueur perla au front de Jules. Inquiet, il s'enhardit tout de même à regarder du coin de l'œil sa compagne d'infortune dont le visage de marbre, tendu vers l'écran, semblait se durcir sous un effort de concentration.

Devant eux, l'autre jouissait du moment, leur tournant le dos pour regarder l'écran et jouer avec les boutons invisibles de la console. Le son, trop fort, leur perça les oreilles et il dut réduire le volume. On entendait beaucoup de bruits d'ambiance, moteurs des hoverdoos, piaillement des conversations de la multitude de touristes.

Un zoom de l'objectif permit de voir la tête de Jules et de la touriste en très gros plan. Le son parut changer d'intensité, comme si les bruits d'ambiance s'estompaient quelque peu et on entendit clairement la jeune femme dire : « *Mi tou, Aie av e dok. Hi az a voice dat signze.* »

La surprise fut complète pour Jules et Per Habbey. La jeune femme et son compagnon se regardèrent : cette fois, un pâle sourire lui soulevait légèrement les lèvres.

— *What the fuck ... !*

L'autre s'agita, manipula des boutons, fit régurgiter le disque par la machine, souffla violemment dessus, le plongea dans une bouteille de nettoyeur liquide portant la marque Poupsi-Colé et le replaça. La même scène se déroula sous leurs yeux et la même phrase fut prononcée. La perplexité de Per Habbey tournait à l'humiliation.

Il arrêta la retransmission et entreprit de présenter dans sa langue, par le truchement du « *transs-la-tore* », ce qui semblait être des excuses à la jeune touriste qui, d'une voix aussi criarde que rapide, parut l'invectiver. Per Habbey appuya sur un bouton et la porte de la pièce s'ouvrit. Elle se leva vivement, haussa les épaules et sortit sans même jeter un regard derrière elle.

L'interrogateur poussa un profond soupir et fit mine de manipuler des boutons, ouvrit des tiroirs et les referma. Il avait l'air sincèrement désolé. Mais Jules se gardait bien de laisser voir son contentement.

— Écoutez, monsieur Laramée... Je ne comprends pas comment nous avons pu commettre une telle erreur. Les problèmes de courant que nous éprouvons à nos centrales hydro-électriques y sont peut-être pour quelque chose. Vous avez sans doute été témoin, vous aussi, des interruptions... Enfin, elles sont minimes et ce sera bientôt réparé, mais, entre-temps, elles nous causent des problèmes. Cette sécheresse au nord qui se prolonge depuis... Enfin, nos amis d'Ottawa parviendront éventuellement à y remédier.

L'irritation de Jules baissa d'un cran devant ce brusque changement d'attitude. Son interlocuteur avait perdu l'arrogance qui le caractérisait plus tôt et s'adressait à lui comme à un confident d'occasion, tels les désœuvrés qui arpentaient parfois les allées du cimetière et finissaient par venir engager de vagues conversations avec Jules, tout entier à oublier un bref instant leur métier de figurants pleureurs ou porteurs de bouquets de fleurs artificielles.

— On rapporte chaque jour des incidents qui troublent le président Hactuel, lui qui a mis toute sa confiance en notre réseau hydroélectrique. Sa seule joie est de faire plaisir aux Frincekanoks, de les guider vers la paix, poursuivait l'autre avec une sincérité désarmante. Nous, les enfants du vide intérieur, sommes conscients que nous parviendrons à sauver ce qu'il reste de son petit peuple, à lui faire comprendre qu'il n'y a de joie que dans le refus du réel et dans l'acceptation de ce monde artificiel comme une étape sur le chemin du grandissement de soi.

Il se leva et fit quelques pas en direction d'un réchaud miniature sur lequel reposait une tisanière en aluminium

recyclé incrusté d'un motif floral en plastique recyclé calorifuge. Il remplit une tasse et la présenta à Jules, qui la refusa d'un petit geste de la main.

— Dommage vous auriez aimé cette variété. Elle est composée de plancton et d'algues, ainsi que de lichen du Yukon. Une pure merveille pour calmer l'angoisse. Que disais-je ? Ah oui... Grandir... Voyez-vous monsieur Laramée, notre peuple n'a jamais été celui des grands accomplissements. S'il a périclité et a été submergé, pour éventuellement se restreindre à une population numériquement très faible, ce fut un mal pour un bien. Nous n'avions pas de grandes dispositions pour les conquêtes, comme le démontre la tentative d'immigration massive vers la Floride qui a tourné court. Savez-vous qu'il ne reste plus un seul descendant de ces francophones qui étaient allés s'établir là-bas ? Mais vous ne savez peut-être même pas ce qu'est la Floride ? Qu'importe ! Voyez-vous, Jules, notre peuple était mal à l'aise dans un contexte de compétition, de recommencement, de lutte. Hactuel l'a compris. Il a su trouver la formule qui fait de nous des gens satisfaits, calmes, à l'abri des difficultés de vivre. Grâce à sa pensée qu'il a longuement façonnée pour la rendre confuse, nous sommes parvenus à un état d'âme qui fait de notre vécu quotidien un long moment de jouissance tranquille, la jouissance du vide, de la nonchalance et de l'immobilité. Pour peu que nous acceptions de vivre selon la pensée de Hactuel, évidemment. N'est-ce pas votre point de vue à vous aussi ?

— Je... je ne sais trop, bredouilla Jules. Et si vivre, c'était autre chose de plus stimulant ?

— De plus... Grands dieux ! Quoi par exemple ?

— Échanger des pensées. Transmettre des sentiments... Je ne sais pas moi. Peut-être avoir des descendants à soi.

— Mais pourquoi voudriez-vous vous reproduire Jules ?

À quoi cela sert-il de savoir qu'on a un descendant ? D'ailleurs, on a prélevé votre sperme il y a quelques années avant de procéder à la vasectomie, n'est-ce pas ?

— Ou-oui...

— Eh bien, cela signifie que Hactuel avait de la considération pour vous et qu'il choisira peut-être un jour votre sperme pour permettre à une femme de porter un enfant. Ce serait une grande faveur; très peu de femmes frincekanoques sont encore fertiles.

— Un enfant que je ne connaîtrai jamais, objecta Jules que vint hanter la fugace vision de son grand-père.

— Qu'importe ! Grâce à Hactuel, vous avez la paix, le confort, nul souci matériel. Aucune préoccupation. Votre état de santé est monitorisé et votre durée de vie dépassera probablement 135 ans. Alors ?

— Alors... Tout cela est parfois trop... sécuritaire. Personne n'a de passé lointain. Nous ne savons rien de ceux qui nous ont précédés. Et, à la longue, il y a un certain écœurement à vivre de façon trop ordonnée, sans risque, dans la répétition des mêmes gestes ou... dans l'attente de répéter les mêmes gestes.

Un éclair d'intelligence brilla dans les yeux de fonctionnaire de Per Habbey, qui dissimulait mal sa jouissance de recueillir la « confession » du Frincekanok, porté à l'échange par le ton confidentiel et ronronnant de sa voix. Il revint s'asseoir à son pupitre et pencha tout le torse vers Jules, comme s'il voulait lui témoigner que lui seul comptait.

— Pourtant, personne dans la population frincekanoque ne se plaint des services qui lui sont offerts. Chaque repas est consommé à 97,8 %. Et 93,9 % des déléguées à l'harmonie sexuelle ne rapportent que des gestes de satisfaction de la part de leurs patients. L'écoute des messages télévisés est constante à 98,3 %. L'écoute de la musique demeure à 100 %...

— Personne n'a le choix de ne pas l'écouter votre musique... ne put s'empêcher de marmonner Jules.

— Si ! tonna soudainement l'autre d'une voix enflée de passion. Vous, Jules. Vous avez accès à la pharmasson... À propos, comment s'est passée votre première séance ? dit-il avec une fermeté soudaine, en s'adossant d'un seul coup à son fauteuil.

Jules fut immédiatement sur ses gardes. Il avait presque cru que l'autre allait faire preuve d'humanité à son endroit. Il reprit vite l'attitude de celui qui accepte avec gratitude ce qu'on lui donne.

— Bien... Très bien même.

— Bon. Et... il ne s'est rien passé d'inattendu ?

— Non. J'ai obtenu ma carte sans difficulté.

— Tant mieux. Mais, je parlais de la diffusion de la musique elle-même. Vous n'avez eu aucun problème d'acoustique ?

— D'acoustique ? Non. Le son était très bon.

— Vous avez aimé le choix musical alors ?

— Ou-oui...

— Donc, la sélection était satisfaisante ?

— Je crois, oui. Je n'ai pas tout sélectionné...

— Mmmmm...

Le silence entre eux ne fut brisé que par les miaulements d'une lenteur molle qui s'échappaient en sourdine des haut-parleurs dissimulés. En reprenant tout à coup conscience de cette musique, Jules mesurait à quel point elle avait sur lui un effet captivant, à quel point elle agissait comme un émollient sur son sens de l'introspection. Le remords pointait et le gardien de canard craignait déjà ce qu'il allait faire de lui, c'est-à-dire un être repentant, poussé à l'aveu de son ingratitude.

— Vous avez hâte d'y retourner, à la pharmasson, je suppose ?

— Oui, sûrement.

— Croyez-vous que vous le méritez ?

Une crampe de tension soudaine griffa l'omoplate droite de Jules avant de se loger entre son cou et son épaule. La petite grimace de douleur qu'il ne put réprimer sembla réjouir son interrogateur.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, souffla Jules. Habbey empruntait un ton de plus en plus bourdonnant.

— Évidemment que vous le savez ! Vous vous êtes trouvé par hasard dans une cabine en dérangement et vous ne l'avez pas rapporté. C'est très mal, Jules. Cette faute solitaire aurait dû être confessée tout de suite à votre directrice de résidence.

— Mrs Parkinson ?

— Mais oui, voyons. C'est un grand cœur qui ne demande qu'à vous aider sur la voie du grandissement. C'est très mal d'avoir dissimulé cela, Jules.

— Comment savez-vous cela, balbutia le gardien avec de l'hésitation dans la voix ?

Son interlocuteur sourit largement, avec la suffisance du professeur qui va répondre brillamment à une question bête d'un élève.

— Nous vous avons monitorisé grâce à votre carte, c'est simple.

— Alors, se fâcha un peu Jules, c'est vous qui avez manigancé cette histoire de paroles prononcées ? C'est vous qui aviez choisi les chansons ?

L'administrateur accusa le coup. Son visage perdit de sa certitude. Il eut presque un geste de dénégation, balbutia :

— Quelles chansons ? De quelles paroles voulez-vous parler ? Mais Jules avait décidé de ne pas en dire davantage et il s'obligea à maintenir son regard en direction du sol, sans plus s'intéresser à son interlocuteur.

En désespoir de cause et incapable de dissimuler l'irritation qui le gagnait, Per Habbey essaya de retrouver la voix qu'il voulait onctueuse, en regardant ses mains d'une blancheur caractéristique de son oisiveté.

— Nous devons protéger nos bénéficiaires contre eux-mêmes et vérifier leur niveau de fidélité à Hactuel. Surtout les aînés comme vous...

— Je ne suis que du quatrième âge ! ne put s'empêcher d'objecter Jules.

— Et il y en a maintenant sept, je sais, je sais ! Mais à votre âge on n'est plus guère utile à quoi que ce soit, n'est-ce pas ?

— J'ai été biotechnicien, spécialisé en réflexes conditionnés.

— Mais oui, mais oui... Il y a vingt ans de cela, mon pauvre Jules, dit l'autre en s'appuyant sur les coudes pour mieux s'approcher de lui.

— J'ai... J'ai l'expérience de la vie. Je peux être encore un membre actif de la communauté, argumenta Jules en se demandant jusqu'à quand il pourrait endurer cette conversation.

— On ne vous en demande pas tant. On vous demande seulement de ne pas nuire, d'être présent à la fenêtre lors du passage des touristes. Pour le reste, arrêtez de vous en faire. Et suivez les directives, sinon nous pourrions être obligés de sévir.

— Mais pourquoi vous en prendre à moi ? Je ne suis pas le plus beau des figurants frincekanoks. C'est vrai que je critique et que je bois parfois du whisky que Salomon chipe à la Parkinson. Mais, ma parole, je n'ai pas envie de tout foutre en l'air, moi ! J'aime mon boulot au lac du canard. J'aime le voir chaque matin. Je suis fier de mon travail. Tenez, c'est comme cela que je me sens utile.

J'espère même un jour obtenir le poste de gardien en chef qui me permettra de le nourrir...

— De... de le nourrir ?

D'abord interdit, Per Habbey fut soudainement secoué d'une attaque de fou rire qui laissa Jules pantois.

Il échappa même des phrases en anglais : « *Feed the blastered duck ? ... What a dope !* » Puis, entre deux hoquets, il revint au français.

— Pauvre idiot, vous n'avez pas remarqué que le canard n'est pas un vrai canard ? Depuis sa mort, il y a six ans, c'est une machine robotisée qui l'a remplacé !

La révélation frappa Jules de plein fouet. Ce canard n'était qu'un gadget et lui, il lui consacrait le meilleur de son temps, l'honorait de sa présence, se gourmait à se faire photographier avec lui par des milliers de touristes chaque année. Tout ce temps, il avait vraiment cru qu'il était utile et qu'il faisait si bien son travail qu'on lui laissait la paix et la possibilité de faire quelques incartades au règlement du « *Catéchiss du bénifisièr* ».

Le fonctionnaire réalisa que sa révélation avait dépassé son intention. Le trop grand calme qui s'était emparé de Jules le troublait. Il voulut rattraper sa bourde.

— Écoutez, Jules, personne ne prétend que vous ne faites pas un travail extrêmement utile auprès du canard. Pensez qu'il s'agit là d'un symbole de la grande unité canadienne. Des millions de citoyens, convaincus qu'il est le seul exemplaire survivant d'une race, viennent le voir et réalisent à quel point ils sont chanceux de vivre en ce pays. Pensez à ces milliers de joyeux chasseurs du monde entier qui viennent chaque automne tirer des coups de lasers en l'air pour lui rendre hommage ! Grâce à vous, Jules, grâce à vous qui avez l'air de lui témoigner tant de respect...

Mais le langage du bonhomme n'avait plus d'effet. Il

s'en rendait compte. Jules demeurait imperturbable, muré dans son silence.

Le fonctionnaire en noir soupira, se gratta l'occiput, rajusta son col blanc d'une main et dit à Jules d'une voix qu'il s'efforçait de garder calme :

— Je vous laisse aller, Jules. Mais, la prochaine fois qu'il se passera quelque chose à la pharmasson, faites-nous-en part. *Ite Missa Est.* Vous pouvez aller en paix.

Il appuya sur un bouton et la porte s'ouvrit. Les deux membres de la GRC attendaient pour reprendre livraison de leur colis.

Jules se leva sans mot dire et sortit en leur compagnie.

Dès qu'il eut quitté la pièce, Per Habbey s'empara d'un téléphone sans fil et forma un numéro.

— Ici Per Habbey. Il sort de mon bureau. Il a l'air sonné. Je suggère que Parkinson ait l'œil sur lui. Sauf votre respect, vous auriez dû me prévenir qu'il avait entendu de drôles de choses à la pharmasson. Comment ? Oui, oui, je sais. Excusez-moi. Cela ne me concerne pas. Monitoriser son sommeil ? Mais la convention des Nations unies sur les peuples en voie d'extinction stipule... Bien. Je me tais. Oui, je m'occupe d'appeler notre « ami » pour l'avertir de le surveiller de plus près. Ne vous inquiétez pas, Dr Simcoe. Cet « ami » a beaucoup à se reprocher. Je le garde en mon pouvoir avec une vieille promesse de lui permettre de quitter l'arrondissement, un jour. Je vous tiens au courant de nos démarches. *Ave* Hactuel !

Dans le corridor qu'il avait suivi à son arrivée, Jules s'arrêta cette fois devant la photo d'Ariane Lafond-Laramée et la regarda attentivement, repoussant même d'un geste brusque les deux enturbannés qui voulaient le faire avancer.

Peu habitués à la résistance d'un Frincekanok, ils mirent quelques secondes à le forcer à reprendre sa marche.

Mais lorsqu'ils le poussèrent vers la sortie, Jules avait eu le temps de mémoriser le visage, décidé même dans la mort, de la révolutionnaire. Sa mère.

Chapitre six

Sida, la déléguée à l'harmonie sexuelle qui frappa à la porte de la chambre de Jules deux jours plus tard, s'étonna du silence qui s'ensuivit. La jeune Tamoule était habituée à le voir se précipiter pour l'accueillir, l'entourer d'attention, lui offrir des friandises à l'ersatz de sucre parfumées à l'essence d'érable artificielle, s'emballant même un peu vite aux préliminaires afin d'avoir le temps de parvenir à deux relations au cours de la demi-heure plutôt que l'unique dont la plupart de ses patients se contentaient.

Sa deuxième série de petits coups, plus énergiques, fit légèrement bouger la porte déjà entrouverte. Sida entra. Jules était assis face au micro-ondes, sur une chaise en carton recyclé, le visage contracté, apparemment indifférent à la musique d'atmosphère qui bruissait autour de lui, mais quasi noyée par des chuintements constants qui rappelaient des imitations de vagues frappant les rochers et des cris synthétisés d'oiseaux marins.

Sida crut à un nouveau scénario de Jules et se dévêtit en chantonnant de façon nasillarde pour attirer son attention. Pour l'instant, il jouait à l'indifférent, mais il n'allait sûrement pas tarder à venir lui embrasser le nombril. Elle s'approcha de son patient par-derrière et entreprit de lui caresser la poitrine par l'échancrure de sa chemise qui

sentait la sueur surie. Mais Sida en avait vu d'autres : une bonne douche suffirait à l'aseptiser.

— Toi veni douche Yules. Veni laver zizi.

Le gardien de canard demeurait de marbre. Sida explora d'une main adroite son entre-jambes, mais n'y repéra qu'un pénis bien flasque, aussi attrayant qu'une saucisse. Cette fois l'inquiétude la gagna. Jules lui avait déjà fait le coup du silence, mais il n'avait jamais pu cacher le désir qu'il avait d'elle, caractérisé par des érections irrépressibles.

— Yules veut pas Sida ?

L'autre poussa enfin un long soupir et dit :

— Non. Va-t-en. Je n'ai pas besoin de toi aujourd'hui.

Anxieuse à la pensée d'avoir indisposé un des patients dont elle avait la charge et de mettre ainsi en danger la progression de sa carrière de future accompagnatrice des délégations politiques étrangères à Ottawa, la jeune femme remit en vitesse les vêtements colorés et légers comme de la soie qu'elle avait éparpillés au sol et sortit à la recherche de la Parkinson.

Elle la trouva dans sa chambre, légèrement ivre, et les yeux embués de larmes, étendue sur son lit face à un téléviseur mural à haute définition qui diffusait un documentaire historique sur la restauration de la monarchie en France. Elle s'empressa de lui raconter que Jules avait refusé de performer et exigé son départ sans même lui offrir un verre de tisane.

La replète gardienne de troupeau surmonta son étonnement (Jules était connu dans la maison pour ses prouesses sur le matelas qui s'entendaient à travers les murs en carton recyclé) et en référa immédiatement à l'administration au moyen d'un téléphone portatif qu'elle gardait toujours à portée de la main, sur une table basse en papier recyclé imitant le contre-plaqué antique.

En moins de quinze minutes, le Dr Jonathan Simcoe se présenta à la maison de chambres d'un air affairé, comme s'il était débordé de travail. Il passa devant Doudou, Salomon et Lucille, que le va-et-vient de Sida et de la Parkinson avait attirés près de la chambre de Jules, visiblement inquiets de la tournure des événements. Sans leur accorder plus qu'un regard ennuyé, il leur ferma la porte au nez.

Sa première constatation l'horrifia : à l'intérieur du micro-ondes, la bague d'identification de Jules était déformée par les multiples « cuissons » auxquelles il l'avait soumise.

Le médecin sortit son stéthoscope électronique affectant la forme d'un fin serpentin muni d'un écouteur enformé et l'introduisit dans l'oreille gauche de Jules en reliant le filin à sa montre dont l'écran s'alluma. Il scruta au scanneur le cerveau de Jules, mais ne distingua aucune de ces anormalités légendaires propres aux Frincekanoks dont ses professeurs lui avaient promis qu'on ferait un jour la découverte grâce à des instruments qu'on inventerait immanquablement.

En fait, l'examen ne révéla aucune maladie ni affection qui eussent pu justifier l'état de prostration du quinquagénaire.

Se pouvait-il qu'il s'agisse d'un état pathologique plutôt qu'une forme d'attitude voulue ? Le phénomène avait de quoi surprendre : il y avait belle lurette que les Frincekanoks, parfaitement contrôlés par les ondes musicales qui émanaient de leur environnement vital, ne se laissaient plus aller à de tels enfantillages.

La venue d'un aérowagon de touristes à la fenêtre de l'appartement troubla le médecin quelques secondes, mais il se recomposa vite une attitude bienveillante, soucieux de démontrer que les habitants de l'arrondissement historique faisaient l'objet de soins attentifs de la part de l'adminis-

tration fédérale. On ne savait jamais si un espion du Bureau de sauvegarde des populations en voie de disparition des Nations unies ne se dissimulait pas au sein d'un groupe de touristes.

Une fois le véhicule parti, il reprit l'attitude ferme qu'il avait appris à se donner et tenta de vaincre la résistance de son patient.

— Alors, monsieur Laramée, on a trouvé une autre façon d'emmerder l'administration ?

Jules ne bougea pas, mais sa voix monocorde trahit la colère rentrée qui l'habitait.

— Dehors crétin. Je ne veux voir personne, surtout pas un téteux de ton espèce.

— Un... un quoi ?

— Un téteux. C'est un mot que mon grand-père utilisait et dont je me suis rappelé hier soir. Maintenant, le cours d'histoire est terminé. Sors d'ici avant que je me fâche et que je te fasse entrer ton stéthoscope dans le corps par là où le dos perd son nom.

La limpidité de la menace eut l'effet de convaincre le Dr Simcoe de ne point demander son reste ; il sortit en grommelant qu'il allait rapporter son attitude en haut lieu.

On frappa.

— Entrez, fit Jules. Je sais que c'est vous.

Doudou, Salomon et Lucille se glissèrent dans la chambre, gauchement, incertains de l'attitude à prendre.

— Alors Lucille, lança Jules sur un ton voulu amical, tu chantes toujours ?

— Ben... euh... oui. Pas ma faute, ça se déclenche tout seul, comme si certains mots servaient de déclic.

Doudou et Salomon regardaient le désordre, les meubles brisés, les murs griffés.

— Désolé, mais je n'ai qu'une chaise désormais, dit

Jules en offrant la sienne à Lucille qui s'y assit sur une fesse, non sans avoir quémandé du regard l'assentiment tacite des deux autres.

— Les murs vous intéressent ? demanda Jules au trio qui aurait bien voulu comprendre l'origine des lacérations. C'est très simple. J'ai cherché les fils ou les haut-parleurs qui pouvaient s'y trouver. Je voulais interrompre la musique. Peine perdue. Le secret est dans la peinture. Ils ont inventé un moyen de transmettre cette merde grâce à un composant métallique intégré à la peinture elle-même. Il n'y a pas d'autre explication. Lorsqu'on raye la peinture, on réussit à provoquer un phénomène de distorsion, mais c'est tout. Il faudrait gratter cette peinture jusqu'à la plus petite parcelle pour enrayer le procédé. J'y ai cassé le couteau réglementaire en plastique qui nous sert au petit déjeuner. Mais j'ai provoqué suffisamment d'interférence pour me libérer un peu de l'influence de la musique.

— Une composante de la peinture... fit Doudou, pensif. Je me demande...

— Quoi ? éructa Salomon. Parle, bon dieu !

— Bah, ça n'a peut-être pas d'importance, mais je me demandais si le fait de peindre par-dessus n'aurait pas une influence sur la réception...

— Pas bête, admit Jules, songeur. Mais avec quelle peinture ?

— J'ai l'assortiment que je dois utiliser aujourd'hui. Je cours à ma chambre.

Il sortit en vitesse.

Salomon, contemplant le désastre, demanda à Jules :

— Et ça, c'est le résultat de ta promenade avec les messagers de la Garde révolutionnaire culturelle ?

— Dans un sens oui.

— Explique-toi.

Jules prit le temps d'une grande inspiration pour ramasser ses idées et finit par expliquer :

— C'est Per Habbey qui m'a reçu, avec sa tête à claques.

— Merde ! L'administrateur lui-même ?

— Eh oui ! Tout habillé de noir comme à son habitude. Il avait presque réussi à me faire sentir coupable. J'allais me lancer dans la formule consacrée du repentir et du ferme propos de ne plus recommencer lorsqu'il s'est emberlificoté dans ses mots et qu'il m'a avoué que le canard du parc était mort depuis six ans et que je n'étais que le gardien d'un canard mécanique bien imité.

Salomon et Lucille se regardèrent et ne purent s'empêcher de pouffer de rire. Lucille entreprit même de chanter, sans pouvoir se retenir : « Le canard de Gaspard, À la nage il s'engage... »

— Ah ! ça suffit ! hurla Jules. Je voudrais vous y voir, moi !

Pendant près de dix ans, on m'a bassiné les oreilles avec la fierté que je devais ressentir d'occuper un poste important ; on m'a gonflé d'orgueil en me disant que j'étais une image vue par des millions de gens dans leur tête ou sur des photos de Chinois. On m'a fait croire que j'étais quelqu'un à cause de mon bel uniforme rouge. On m'a fait croire que je gardais un exemplaire unique, ce qui me rendait un peu unique moi aussi. Il n'y avait pas que Salomon avec sa fleur de lys dans le visage ou Doudou et ses murales qu'on voit de loin. J'avais un sens moi aussi. J'accumulais des points. Je pouvais aller en voyage à Toronto un jour, peut-être même gagner le voyage aux montagnes Rocheuses tiré une fois tous les cinq ans et loger à l'auberge Jean-Chrétien. Je pouvais même devenir celui qui nourrissait le canard. Je n'étais pas qu'un simple

figurant comme tant d'autres qu'on livre en pâture aux voyo-touristes...

Il reprit son souffle, avant de poursuivre :

— Et on m'annonce comme ça que je ne suis qu'un pauvre con qui garde un canard automate. Ça m'a cinglé en plein visage. J'ai eu tellement honte de moi, de m'être laissé berner. Puis, en sortant du bureau du questionneur, j'ai vu la photo de ma mère, affichée à un mur comme un trophée de chasse. Ariane. Elle était morte, par terre, et des gardes l'entouraient en riant. Alors, ma conscience a comme éclaté. Je ne savais plus très bien où j'en étais, mais je comprenais vaguement que je ne pouvais plus me contenter de n'être que cela. Un animal dans un parc que les touristes viennent voir. Je ne sais pas ce que je vais faire, mais je sais que je vais tenter de faire quelque chose, de...

La porte s'ouvrit et Doudou entra, les bras encombrés de petites bonbonnes sous pression.

— Dites donc, je viens de croiser la Parkinson. Elle jouissait presque en me disant que le médecin a communiqué avec l'administration et que tu devras retourner chez le santéiste-psychologue, Jules.

Ce dernier ne put réprimer une grimace. Les traitements psychologiques faisaient l'objet de craintes sincères au sein de la population frincekanoque. Lucille en était un exemple éloquent : depuis l'adoption deux ans auparavant par l'ONU d'une convention internationale permettant l'expérimentation sur les déviants sociaux et les grands malades, quelques médecins canadiens s'étaient sentis doués et avaient procédé à des traitements qui n'avaient pas toujours été à l'avantage de leurs patients. La rumeur voulait que le camp Makenzie-King serve de refuge à certains patients qui avaient été soignés avec trop d'attention.

La perspective de voir Jules soumis à de telles conditions d'internement les rendait tous mal à l'aise et le silence qui menaçait de s'installer entre eux fut heureusement brisé par Doudou qui brandit ses couleurs :

— On essaie ?

Fort de l'assentiment des autres qui se pressaient avec impatience, il s'approcha du mur le plus dépouillé où Jules avait exercé ses talents de graveur et, un air réfléchi bien arrimé sur le visage, entreprit de dessiner par petits jets un paysage criard qui progressivement s'apparenta par la fesse gauche à du A. Y. Jackson.

— Pourquoi peins-tu ça, abruti ? demanda Salomon avec la gentillesse qui le caractérisait lorsqu'il était anxieux.

— Parce que c'est tout ce qu'on m'a enseigné à peindre, pauvre con ! répliqua Doudou. Il traça des lignes et des masses de couleur à l'aide de petits jets qui laissaient flotter une odeur âcre d'œufs pourris après chaque petit « shiiiiitttt ».

La trame musicale de la diffusion subissait parfois des variations lorsqu'une couleur était appliquée, mais jamais au point de se dissiper. Le paysage avait pris forme et occupait presque tout le mur. Le résultat laissait cependant la petite assemblée dans la déception, attisée progressivement par la défaillance du contrôle exercé sur eux par la musique incertaine.

Puis Doudou eut l'inspiration de projeter rageusement dans un ciel rougeâtre un jet de bleu cobalt comme pour contrer l'impatience qui le gagnait. Et le miracle survint...

La musique mourut en hoquetant, laissant dans les haut-parleurs une suite ininterrompue de sifflements de radio mal syntonisée. Le quatuor retenait son souffle, incertain.

— Rajoutes-en, souffla Jules, les yeux fixés sur le mur comme ses compagnons.

« Shiiittt » fit la bonbonne. Un petit nuage bleu se forma malencontreusement sur un gros arbre tordu, véritable témoignage iconoclaste. Le sifflement s'amenuisa au point d'être submergé par un grondement et des « couics, couics » du plus bel effet.

— Continue Doudou, murmura Lucille, tendue vers le mur comme si elle voyait au-delà.

Cette fois, un long « ssshhhhhiiiiiitttttt » retentit avec insistance et obtint un effet inattendu. Comme venue d'ailleurs, une voix incertaine et vieillotte murmurait des paroles rageuses :

— Z'êtes pas tannés de vous faire écœurer, maudits épais ! Secouez-vous les puces, torrieux ! Joignez-vous à nous. V'nez retrouver les combattants du métro. Nous sommes partout ! Et maintenant, écoutez de la vraie musique.

Des haut-parleurs dissimulés, sortit une voix guillerette accompagnée d'une harmonisation chorale :

« Dimanche après les vêpres, y aura bal chez Boulé
Mais il n'y aura personne que ceux qui savent danser. »

Pendant que les paroles de la chanson s'égrenaient dans la chambre, les quatre compagnons se souriaient, interdits. La victoire de Doudou sur les émissions de musique aux propriétés cataleptiques faisait naître en eux une légère euphorie mêlée à la crainte de voir l'expérience prendre brutalement fin.

Même Jules, que sa récente passe destructrice avait ragaillardi, se laissait aller subrepticement à la jouissance de l'autonomie mentale et s'amusait de la réaction de ses compagnons, un instant tout sourire puis aussitôt fébriles comme aux premiers signes d'un état de manque.

Les moments de privation de la musique d'ambiance n'avaient jamais duré suffisamment longtemps pour permettre de ressentir à pleine intensité le sentiment d'émergence qui naissait parfois.

Ensemble, ils avaient déjà senti qu'ils nourrissaient en eux, dans les replis oubliés de leur conscience, des velléités de changement, d'opposition, le remords d'être passifs, l'agacement à faire l'objet du paternalisme de la société majoritaire, la hantise de l'ennui. Mais la peur du changement était toujours si forte, cimentée par des générations d'asservissement tranquille, que l'anticipation de la rupture avec le passé continuait de les effrayer.

— Le métro... murmura doucement Jules.

— Oui... le métro... émit Doudou en écho.

— Quoi ? Quoi le métro ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? clama Salomon.

— La voix a parlé de rejoindre les combattants du métro, rappela Jules.

— Et la vieille Émilie m'a aussi soufflé le mot après le concert, ajouta Doudou.

— Et souvenez-vous, dit Lucille, de la femme blessée à l'hôpital qui m'en a parlé... Et des entrées murées qui mènent à ce métro.

La chanson était terminée. Le silence raviva leur angoisse.

C'était un moment privilégié où ils sentaient confusément que leur existence pouvait ne plus être la même et que l'un d'eux devait prendre la responsabilité de changer les choses.

Jules parla le premier.

— J'ai l'intention de chercher ce métro.

— Pour aller où ? rugit Salomon.

— Je ne sais pas encore. Peut-être pour faire ce dont parlait Doudou l'autre jour, tout simplement pour connaître autre chose, pour voir l'inconnu. Je ne vous demande pas de me suivre. Je comprendrais que vous ne vouliez pas risquer votre vie.

— Moi j'en suis, fit aussitôt Doudou. Me faire dire que je suis un nègre et ne même pas savoir ce que c'est m'a ébranlé. Il y a peut-être dans ce métro, chez ces... combattants, des gens qui pourraient m'expliquer d'où nous venons, quel genre de gens étaient ceux qui sont venus avant.

Lucille avait la voix hésitante.

— J'irais aussi... mais j'ai peur.

— De quoi ? demanda Jules.

— De découvrir de quelle manière on a fait des expériences sur moi à l'hôpital. De découvrir que je ne peux plus rien changer et que je vais continuer à répéter des chansons auxquelles je ne comprends rien et à parler une langue que je ne comprenais même pas jadis... Mais, d'un autre côté, j'ai aussi peur de rester ici et de passer ma vie à attendre que les jours passent, sous les yeux des touristes.

Les trois regardèrent Salomon qui, les yeux au sol, offrait un visage où la fleur de lys cicatrisée sur sa joue était déformée par des grimaces spasmodiques. Le silence de ses compagnons lui fit lever la tête.

Lui qui avait souvent été fendant dans ses commentaires, lui qui bousculait ses camarades lorsqu'ils se montraient trop contents de leur sort, semblait paralysé par la nécessité de prendre une décision.

— C'est idiot... J'ai souvent rêvé que je me sauvais. J'ai vécu en rêve des affrontements auxquels je ne· comprenais rien et qui me semblaient ridicules dès que je m'éveillais et que je buvais de la tisane. Et maintenant que je sais que je peux partir à l'aventure, voilà que j'ai la chienne.

Le grand costaud suait à grosses gouttes, les yeux brillants. Il semblait quêter une incitation qui ne venait pas. Son regard balayait les trois autres, un peu gênés.

— Tu n'es pas obligé d'entreprendre ce voyage, énonça doucement Jules. Il sera sûrement plein d'embûches. Nous devrons marcher plusieurs minutes, des heures mêmes.

Les trois autres affichaient un visage hébété par la peur. Marcher... Ils ne connaissaient de la marche que les quelques pas qu'ils devaient inévitablement faire pour se rendre des toilettes au lit, ou encore à la salle à manger. La perspective de devoir franchir de longues distances les effrayait nettement.

— Il est possible que nous soyons vite repris par la Garde révolutionnaire culturelle. Il est possible que nous ayons beaucoup plus de difficulté que je le pense à trouver ce... ce métro dont nous ne savons rien. Mais, je sais cependant que, pour la première fois de ma vie, j'ai envie de quelque chose avec tant de force que je ne peux rester ici sans rien faire...

Doudou et Lucille se contentèrent de hocher la tête gravement en guise d'approbation.

Salomon se mordit encore une fois les lèvres, poussa un profond soupir puis murmura plus qu'il ne dit :

— Je viens aussi...

Il n'y eut pas d'explosion inutile de joie. Les sourires, les petites tapes dans le dos suffirent.

— Et maintenant, reprit Jules, plus sûr de lui et visiblement content de la tournure de l'entretien, il faut sortir d'ici au plus tôt avant que la Parkinson rapplique avec la Garde.

— Qu'est-ce qu'on fera pour la bouffe ? demanda Salomon inquiet.

— Bonne question... dit Jules pensif. Doudou intervint aussitôt :

— Salomon devrait garder sa bague d'identification. Lucille et moi allons détruire la nôtre dans le micro-ondes comme tu l'as fait. Salomon aura tout de même accès aux distributrices de casse-croûte dans les parcs.

— Ça ne fera pas beaucoup... murmura l'intéressé.

— Il faudra s'y faire, trancha Jules.

— Mais alors, intervint timidement Lucille, Salomon sera suivi à la trace chaque fois qu'il devra utiliser sa bague ?

— C'est un risque à courir. Ils ne penseront pas tout de suite que nous sommes partis ensemble. Ça nous donne quelques heures d'avance. Surtout si Salomon sort après nous et prend bien soin d'avertir la Parkinson qu'il doit aller faire de la figuration quelque part pour le reste de la journée. Qu'en penses-tu ?

— Bonne idée, dit l'intéressé que la perspective de jouer un rôle de premier plan enthousiasma soudainement. Je pars tout de suite. Je vous attendrai à la première intersection sud. Je vais occuper notre madame-pipi. Filez par-derrière.

Une fois le preste Salomon éclipsé, Doudou et Lucille firent fondre leurs bagues au micro-ondes.

— Merde ! C'était du plastique ? interrogea un Doudou estomaqué.

— Tu pensais vraiment que c'était de l'or ? s'esclaffa Jules.

— Ben... non. Mais je croyais tout de même que c'était du verre recyclé, dit-il en soupirant, visiblement dégoûté du manque de classe de l'administration.

Sur un signe de Jules, ils le suivirent jusque dans le corridor.

On entendait la voix de Salomon qui entretenait la Parkinson de son horaire, à l'entrée de sa chambre. Il avait fort à faire parce que la gardienne avinée se méprenait sur ses intentions et lui offrait plutôt de venir admirer sa collection d'étiquettes de bouteilles de whisky sur un ton qui en disait long sur ses frustrations sexuelles.

Tout doucement, le trio entreprit de descendre les marches qui menaient au rez-de-chaussée. Une fois hors de vue, ils filèrent vers l'arrière de l'édifice et sortirent avec précaution dans la ruelle.

Chapitre sept

Comme ils l'avaient craint, la marche sapa leurs énergies en peu de temps : les quatre fugitifs étaient submergés par la fatigue en moins de huit minutes. Lucille, encore fragile à la suite de son séjour au *« Santte de swins pour personn en voy de rékupérai la santai »*, affichait un teint blême qui attirait le regard des passants, soucieux de s'éloigner nerveusement devant cette évidente manifestation de rébellion : dans cette société providentielle, se laisser aller à la maladie constituait un geste politique méprisable, d'autant plus que l'action politique organisée était disparue des mœurs depuis fort longtemps.

Le fait que le quatuor marchait la tête dépourvue d'écouteurs pour capter la musique sur minibaladeur incorporé aux montres, lunettes ou bijoux gracieusement fournis à tous les habitants grâce à la mansuétude de Hactuel, les faisait noter comme de dangereux contestataires.

Jules s'efforçait de maintenir un rythme lent, mais constant, de façon à ne pas effaroucher ses compagnons, peu habitués à se priver des services des hoverdoos. Tous les vêtements de Salomon étaient déjà imbibés de sueur et Doudou tirait la langue. Tous les quatre se mordaient les lèvres pour ravaler l'angoisse suscitée par ces quelques centaines de mètres à franchir sur l'avenue du Parc.

On était jeudi, jour officiel de ciel couvert ; la toile du dôme avait viré au gris perle et le soleil n'était plus qu'une tache de couleur soupe aux pois à la lumière tellement diffuse que l'ordinateur de l'éclairage avait laissé quelques lampadaires allumés pour assurer une certaine visibilité aux promeneurs.

Jules consulta une horloge électronique accrochée au mur d'un édifice à un carrefour. Ses chiffres vert pâle indiquaient 10 h 40. Il leur restait à peine vingt minutes avant l'averse du jeudi matin, celle qui était produite exprès pour réhumidifier l'atmosphère et laver les rues de la poussière qui s'accumulait dans l'arrondissement historique. Cette pluie contenait d'ailleurs un médicament destiné à enrayer les effets les plus néfastes des maladies pulmonaires qui abondaient chez les Francekanoks.

Pressé de déjouer l'attention qu'attirait son groupe chez les promeneurs enclins à bavasser promptement dans les dénonciaphones reliés directement au bureau de la Garde révolutionnaire culturelle, Jules obliqua vers la gauche sur le boulevard du 1er juillet 1867 où toute une section d'arbres avaient déjà été dépouillés de leur feuillage automnal du côté sud et bandaient leurs troncs squelettiques vers le dôme.

C'était la première fois depuis six ans que Jules s'aventurait si loin de son domicile à pied. L'euphorie qui s'était emparée de lui dès les premiers pas s'était déjà considérablement amenuisée. Et si c'était vrai qu'un Francekanok n'était pas destiné à faire de grandes choses, à prendre des initiatives, à vivre en autonome, comme le prêchait Per Habbey ? Si les enfants du vide intérieur avaient raison d'enseigner ce grand principe de la théorie hactuélienne qu'il valait mieux vivre cent ans comme un mouton qu'un jour comme un lion ? S'il fallait que le petit

groupe ne découvre jamais une entrée de cet hypothétique métro souterrain ? Et si toute cette légende n'était que l'œuvre d'un plaisantin ?

La voix haletante de Doudou tira Jules de ses interrogations moroses.

— Dis, Jules, pourquoi ne nous parles-tu pas de ton expérience à la pharmasson ? Ça nous changerait le mal de place...

Le souvenir de l'émotion qui l'avait habité alors redonna un regain d'énergie au chef du petit détachement. Lucille et Salomon esquissèrent, haletants, quelques pas rapides pour venir écouter, tout près.

— C'était... Comment dire ? C'était un plaisir bien différent de celui que nous procure la musique murale. J'étais bien à l'intérieur, mais pas mou.

Jules soufflait. Maintenir le pas et parler lui paraissait de plus en plus ardu. Mais la question de Doudou avait ranimé en lui la foi en son entreprise et lui fournissait l'occasion de détourner ses compagnons de la difficulté de se déplacer. Il entreprit de s'expliquer.

— J'ai écouté d'abord de drôles de chansons auxquelles je n'ai rien compris. Surtout parce qu'une voix chuchotait de brefs messages. Puis, il n'y eut plus de chansons et j'ai dû faire une autre sélection. Et alors, j'ai entendu une musique comme je n'en avais jamais entendu et qui ne ressemblait à rien de ce que je connais. Je ne sais pas le nom de l'instrument, mais chaque note était séparée de l'autre et tout courait, courait. Comme des gouttes de pluie... Je ne sais pas comment expliquer. Mais je sais que je veux trouver l'endroit où quelqu'un joue de cet instrument. Et je sais que si je l'écoute de nouveau, je me sentirai aussi bien, aussi... en paix avec moi-même. Et peut-être que je trouverai pourquoi je me suis senti si bien et si content de vouloir autre chose que la vie que je vis...

Et Lucille de chanter sans crier gare :

« Et voilà la vie, voilà la vie, voilà la vie ah ah ! Et voilà la vie que tous les moines font ! »

Un hoverdoo de police passa lentement à leur gauche dans la rue. Les deux Sikhs de la GRC les examinèrent de leurs yeux d'éperlan, mais poursuivirent leur route.

Le groupe s'était immobilisé, Lucille baissait la tête, confuse.

Salomon paraissait agacé, Jules ne savait trop que dire. Doudou mit la main sur l'épaule de la jeune femme et lui dit tout doucement :

— Ne t'en fais pas, Lucille. Nous finirons bien par trouver une solution à ton problème quand nous aurons trouvé les gens du métro. N'est-ce pas, Jules ?

— Euh... sans doute. Sans doute.

Un haut-parleur dissimulé dans un sassafras pour diffuser le son du vent dans ses branches laissa alors s'échapper une douce voix féminine : « Attention amis p'omeneu's. La plie commence dans cinq minutes. Si toi avez dix mètres plus à fai're, toi che'cher un couve'c1e. »

Le message était déjà répété avec une lancinante régularité à intervalles de trente secondes. Jules considéra les environs. La succession des maisons en rangée n'offrait guère d'abri, même temporaire. L'hésitation du quatuor contrastait avec l'attitude des rares autres marcheurs qui avaient adopté une démarche plus vive et se hâtaient de regagner leurs domiciles.

Jules essaya d'arrêter un jeune homme aux longs cheveux et aux vêtements bigarrés qui devait figurer dans un « jeu de nuit » sur le XX^{e} siècle, mais le comédien fit un saut de côté et s'éclipsa du plus vite qu'il le put, ne répondant même pas à ses sollicitations polies. Une tentative auprès d'une quadragénaire paisible qui transportait un sac

d'ersatz de nourriture dans des fruits et des légumes en plastique coloré n'eut pas plus de succès. L'absence de casques d'écoute accentuait la répugnance des rares promeneurs qui les identifiaient dès lors à de dangereux inadaptés.

Le manège du groupe, son hésitation finirent par attirer l'attention des occupants de l'hoverdoo de la GRC. L'appareil avait fait demi-tour et progressait lentement dans leur direction.

Salomon le vit le premier et donna un coup de coude à Jules. La situation ne prêtait guère à confusion : il fallait s'éclipser et au plus tôt.

Jules avisa une ruelle et fit signe aux autres de l'y suivre du pas des résidents qui se hâtent vers leur maison de pension, faisant mine d'interroger le ciel du dôme comme s'ils craignaient la pluie imminente. L'hoverdoo s'immobilisa à l'entrée de la ruelle ; les deux gardes les observaient avec détachement, à peine curieux de vérifier s'ils avaient à faire à de véritables fuyards ou si les membres du petit groupe étaient des figurants itinérants temporairement affectés à ce pâté de maisons.

— Ils sont toujours derrière nous, souffla Salomon en jetant de fréquents coups d'œil par-dessus son épaule. Qu'est-ce qu'on fout, bon dieu ? Il faut trouver une solution !

Doudou s'écria aussitôt :

— Par ici, venez vite !

Et il pointa du doigt une vaste résidence à trois étages qui offrait toutes les apparences de la pension typique des Francekanoks. Les trois autres le suivirent dans un petit jardin où l'herbe artificielle avait été repeinte récemment. Un affreux roquet mannequin échappa quelques aboiements en frétillant de la queue, pétrifié dans son attitude ridicule. Doudou gravit les marches du balcon et poussa la

porte de l'arrière d'un logement qui céda en un rien de temps.

Un espace vide et sans toit les accueillit, comme l'arrière d'un décor sur une scène de théâtre.

Lucille, Salomon et Jules, la tête au ciel, examinaient l'environnement avec une surprise non feinte. Doudou souriait de toutes ses dents en constatant leur surprise.

— Comment savais-tu qu'on pouvait entrer ici ? lui demanda Lucille en s'approchant des murs pour les effleurer du bout de l'index, comme si elle craignait de les faire s'écrouler.

— Chez les muralistes, la rumeur courait depuis quelques années déjà, expliqua Doudou. J'avais un copain, Guillaume Tiroflan, qui m'a raconté, avant d'être muté je ne sais où, qu'il avait été amené dans le quartier pour participer à la réfection de certaines murales. Un jour, il a failli perdre pied sur un échafaud et, en s'appuyant au mur, sa main a fait tomber une brique. Il s'est vite rendu compte que tout le pâté de maisons où il faisait semblant de travailler était constitué de décors. On n'a gardé que quelques maisons véritables, habitées par de vrais Frincekanoks. Le reste sert à épater les touristes. Ça ne coûte pas cher et ça crée l'illusion qu'il y a encore beaucoup d'habitants dans l'arrondissement.

— Mais alors, souffla Jules, tandis que les premières gouttes d'une pluie qui puait le vinaigre commençaient à tomber sur un sol en terre battue dépourvu de toute végétation, ça signifie qu'il y a moins de Frincekanoks que Hactuel et ses enfants du vide intérieur le prétendent depuis des années ?

— En tout cas, ça signifie qu'il n'y a plus suffisamment de population pour remplir l'arrondissement historique. Ça explique les conscrits « ass » qu'on amène faire de la figuration à la moindre incartade. Ça explique aussi pourquoi

on aperçoit de moins en moins de promeneurs dans les rues et de moins en moins d'enfants dans les parcs... constata Salomon, songeur.

— En attendant, comment allons-nous nous protéger du déluge ? demanda Lucille.

— Toutes ces maisons décors ont des murs mitoyens et communiquent. Venez, on finira bien par trouver une cave, commanda Doudou en poussant sur une porte dans un mur.

Ce ne fut qu'au troisième décor qu'ils découvrirent le rez-de-chaussée en ruine d'une maison. Presque toutes les cloisons étaient effondrées, certaines portant encore des reliefs de papier peint. Un escalier branlant leur permit de s'engouffrer dans une cave au moment où la pluie commença à s'abattre avec régularité.

— Vous vous souvenez de la fois où l'ordinateur s'est déréglé et a envoyé de la neige durant deux heures en plein milieu du mois d'août ? demanda Doudou en passant le dernier.

Des ricanements nerveux accueillirent sa phrase. Doudou, content de lui, laissa la porte de la cave entrouverte pour qu'un rai de lumière les éclaire.

D'abord incertains de l'attitude à prendre, ils se tinrent l'un près de l'autre, laissant leurs yeux s'habituer à la pénombre. L'air du sous-sol de l'édifice en ruine avait conservé une odeur indéfinissable à peine nauséabonde qu'ils n'arrivaient pas à identifier.

Ils finirent par distinguer des chaises cassées, un dessus de table sans pieds, un matelas pourri. Des tablettes effondrées avaient dû jadis supporter des pots en verre ; brisés en mille éclats, ils avaient répandu leur contenu, de minuscules tiges pointues en métal rouillé.

Lucille fit deux ou trois pas en direction d'un mur,

prenant grand soin de ne pas se prendre les pieds dans le fatras qui encombrait le sol.

— Je crois qu'il y a une fenêtre en face de nous, murmura-t-elle.

Si nous parvenions à l'ouvrir, nous verrions encore plus clair.

— Je m'en charge, dit Jules, pas malheureux de montrer à ses jeunes compagnons qu'il gardait le commandement de l'équipée et qu'il savait faire preuve de détermination quelques instants seulement après que Doudou eut permis au groupe d'échapper à la surveillance de la GRC.

En équilibre instable sur des objets difficilement identifiables, il progressa jusqu'au mur en pierres décrépites et examina le soupirail ; la vitre avait été peinte à une époque reculée ce qui expliquait que l'accumulation de crasse la rendait encore plus opaque. Il explora du bout des doigts le châssis, cherchant les attaches qui retenaient le tout en place. Il eut l'idée de pousser légèrement sur le cadre de la fenêtre : le bois pourri ploya sous ses doigts et la fenêtre se déplaça. Il poussa de nouveau et la fenêtre tomba sur le sol extérieur avec un bruit mat. La lumière du jour gris entra immédiatement dans la cave et les réfugiés purent constater qu'il pleuvait comme mouton qui pisse.

Jules se retourna vers les trois autres dont il distinguait mieux les visages rassérénés fixés sur lui. Il sentit, avec une pointe de fierté, qu'ils le considéraient vraiment comme leur chef.

Le premier, Salomon entreprit de se déplacer dans le capharnaüm qu'était devenue cette cave à la suite d'un effondrement difficile à identifier. Un incendie aurait laissé des traces de carbonisation. Mais le sous-sol affichait encore un semblant d'ordre qui plaidait plutôt en faveur d'un abandon de longue date.

Salomon jurait à mi-voix en enjambant des monceaux disparates, des bouts de tuyaux, des fils électriques enchevêtrés. Tout à coup, il s'immobilisa et attira aussitôt l'attention des autres.

— Regardez ! On dirait... on dirait une caisse. Ou plutôt un coffre...

Près d'un appareil carré qui tendait des moignons de tuyaux noircis vers le plafond et dont la signification leur échappait, une énorme malle d'un autre âge avait été disposée à angle droit. Des décennies de poussière et de gravats accumulés la rendaient à peine discernable dans l'ombre.

Jules, Doudou et Lucille, comiques dans leur déhanchement improvisé au-dessus des rebuts, s'approchèrent à leur tour. Debout et en équilibre instable sur des tuyaux et des bouts de planches moisies qui leur blessaient les pieds à peine protégés par des chaussures de toile, ils examinaient l'objet, incertains de l'attitude à prendre.

— À quoi cela pouvait-il servir ? Est-ce un meuble ? demanda Salomon à la cantonade.

— Je ne crois pas, répondit Jules. Ça n'aurait pas grande utilité. Une boîte carrée... Pas très confortable comme siège.

Les quatre ployaient légèrement l'échine de droite à gauche et d'avant en arrière pour examiner l'objet à la couleur indéfinissable sous la poussière. Des ferrures rouillées, apparemment d'une autre couleur que les parois, formaient les encoignures. Une grosse serrure givrée de vert-de-gris avait fini par s'ouvrir d'elle-même sous quelques secousses sismiques. L'objet paraissait avoir été abandonné depuis des dizaines d'années.

Doudou s'enhardit :

— Et s'il y avait quelque chose à l'intérieur ?

Les trois autres le regardèrent avec un étonnement non feint.

Dans un univers où les individus ne possédaient que des objets et des vêtements éphémères et sans rapport d'accoutumance avec eux, où tous les besoins physiques étaient comblés par l'État, la notion de la dissimulation d'une possession personnelle avait disparu depuis des temps immémoriaux.

Une fois de plus, Jules manifesta le nouvel esprit de décision qui l'habitait.

— Doudou a raison. Il faut l'ouvrir.

Il se pencha au-dessus de la malle que la lumière du soupirail baignait d'une lueur grise. Des deux mains, il chercha la façon d'ouvrir le couvercle. Au même moment, la pluie cessa brusquement, comme si des millions de minuscules robinets avaient été tournés et la lumière du soleil artificiel jaillit avec autant de rapidité, gigantesque ampoule allumée d'un seul coup au sommet du dôme.

Les efforts de Jules pour ouvrir ce coffre qui attisait leur curiosité en furent facilités, mais sans résultat tangible.

Au moment où Salomon, impatienté, allait le pousser de côté pour essayer à son tour, le couvercle bougea et se souleva dans un grincement de charnière arthritique. L'odeur forte qui s'échappa de la malle les fit d'abord reculer. Leur odorat délicat, même atrophié par des années de paresse et de conditionnement d'air, ne pouvait supporter des émanations aussi fortes.

Jules se pencha de nouveau au-dessus de la caisse maintenant béante. Quelque chose luisait au fond entre des objets imperceptibles. Jules plongea le bras non sans une certaine crainte ; il n'avait jamais senti l'audace le pousser si loin. Sa main toucha l'objet luisant et ferme dont la forme tubulaire l'étonnait ; il le sortit. Une casquette de couleur

sombre, dont s'échappait une odeur rance, y était accrochée.

Il retira la casquette et brandit l'objet sous les yeux ébahis de ses camarades.

— On dirait... on dirait une gigantesque pipe, avança Doudou.

— C'est vrai, ricana Salomon. Tu t'imagines les handicapés pulmonaires qui s'isoleraient dans une bulle en plastique avec un machin comme celui-là ?

Tous examinaient l'instrument en métal jaune marqué par l'oxydation que Jules manipulait, aussi incapable qu'eux d'en expliquer la signification.

La casquette tomba par terre. Lucille se précipita pour la ramasser et l'examiner. Elle portait à l'avant un écusson en métal découpé et martelé surmonté d'une fine banderole sur laquelle on pouvait encore distinguer des mots.

Salomon les lut lentement, par-dessus son épaule, en détachant chaque syllabe, à la manière inculquée aux Frincekanoks :

— « Har-mo-ni-e de Châ-teau-guay ». Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

— C'était peut-être le nom du propriétaire de la casquette, hasarda Doudou.

— Plutôt le nom d'un groupe ou d'un corps de métier, répliqua aussitôt Salomon. Comme la casquette de Jules porte le nom de son métier : *Gardyen du canor du Mon-Royal.*

Jules fit la moue. Le souvenir du volatile lui était pénible, comme celui de l'humiliation dont il n'avait pris conscience que lors de sa conversation avec le fonctionnaire.

— Cherchons au fond. Il y a peut-être autre chose.

Cette fois, ce fut Lucille qui plongea la main dans la malle pendant que Jules continuait de tourner la « pipe » jaune dans tous les sens pour lui découvrir une utilité. Il y

avait bien des petits clapets sur le côté qui devaient avoir une fonction, mais il n'arrivait toujours pas à trouver une manière d'utiliser l'instrument.

Lucille se redressa porteuse d'une veste en tissu rugueux rouge raidi par le temps. Des boutons qui avaient sans doute été dorés affichaient maintenant une couche noirâtre. La jeune femme tenait la veste à bout de bras, une grimace comique sur le visage comme pour se prémunir contre l'odeur aigre qui s'en échappait.

— À mon tour, cria Salomon. Il plongea les deux mains dans la caisse pour en extraire un pantalon bleu poudre orné à la couture d'un liséré de même couleur que le veston. Il leva lui aussi la pièce de vêtement dans les airs pour essayer de bien la mettre en évidence dans le pâle éclairage qui régnait.

Un « pwâââ » retentissant les glaça de surprise ! Jules venait de trouver l'utilité de l'instrument.

— Ce doit être une espèce de corne antique pour appeler les gens, conclut-il à la fois surpris et ravi.

Saturés de musique préenregistrée depuis toujours, les Francekanoks n'avaient jamais vu d'instruments et n'avaient aucune idée de la forme qu'ils pouvaient prendre. Les grands rassemblements populaires et les jeux se produisaient toujours à l'aide d'accompagnement musical diffusé à grand renfort de haut-parleurs gigantesques, mais dont on ignorait la provenance.

Doudou s'était servi à son tour dans la malle. Il brandissait une espèce de tube noir, évasé à un bout et porteur d'orifices également masqués par des clapets articulés.

— Regardez... Ce doit être un autre genre de corne d'appel. Salomon et Lucille délaissèrent les pièces d'uniforme pour se pencher à leur tour sur le contenu de la malle. Lucille en ressortit un mince bâton percé fait d'un métal

blanc tubulaire et Salomon, un instrument doré muni de trois pistons en son milieu et terminé par un orifice évasé.

Tous quatre tournaient et retournaient maintenant les instruments, les portant parfois à leurs bouches pour souffler dedans sans succès.

Jules, las de ne tirer que des beuglements bien étranges du sien, décida de fouiller de nouveau dans la malle à la recherche d'autres objets. Après quelques instants que ses compagnons employaient à triturer leur instrument, il parvint à extraire un feuillet jauni plié en quatre.

Sa lecture lui prit quelques minutes. Il réfléchissait, perplexe, lorsque Doudou attira son attention :

— Dis donc Jules, tu rêves ?

— Oui et non. Je crois que j'ai compris de quoi il s'agit. Le papier que j'ai trouvé s'appelle un « Programme ». Il renferme les titres de pièces musicales qui ont été jouées par de vrais musiciens il y a très longtemps. En fait, le 24 juin 1998 ; du moins, c'est la date mentionnée ici. Il est écrit ici que ça s'appelait la « Fê-te na-tio-na-le des Qué-bécois ».

— Tu veux dire que ce serait des instruments de... musique ? demanda Doudou, respectueux.

— Je le crois. Mon grand-père m'avait dit que de telles choses avaient existé lorsqu'il était enfant, mais je ne l'avais pas vraiment cru. En fait, je ne m'étais jamais posé la question. Les pièces musicales avaient de drôles de titres. Écoutez : « *Gens du pays...* »

Aussitôt, Lucille se mit à claironner :

« Gens du pays, c'est votre tour,
De vous laisser parler d'amour,
Gens du pays, c'est votre tour,
De vous laisser parler d'amour. »

— Fais gaffe, Jules, chaque titre va la faire carillonner ! s'exclama Salomon. Et si elle gueule trop, on risque d'avoir la GRC sur le dos en moins de deux.

— C'est vrai, acquiesça Jules. Je garde le feuillet. On ne sait jamais. On pourra le lire chacun, hors de la portée de Lucille. En attendant, il faudrait reprendre notre route. La pluie a cessé. J'apporte mon instrument. Peut-être les combattants du métro sauront-ils quoi en faire.

— Moi aussi, reprirent en chœur Salomon et Lucille, celle-ci rouge de confusion de s'être encore une fois donnée bien involontairement en spectacle.

— Bon. Alors, j'apporte le mien aussi, grogna Doudou. Mais je ne comprends vraiment pas pourquoi on s'embarrasse de ces vieilleries.

Avec une gaucherie qu'ils ne parvenaient pas à secouer, ils s'extirpèrent du sous-sol et se retrouvèrent à l'air libre. L'humidité laissée par la pluie parfumée et désinfectante les fit frissonner.

Jules inspira avec force et, d'un geste de la tête, leur fit signe de le suivre. La porte du décor s'ouvrit sans difficulté. La rue les attendait.

Chapitre huit

— N'insistez pas ! Vos suggestions sont... *ridiculous.*

Per Habbey ploya les épaules, ce qui fit paraître encore plus long son nez crochu. Il tripotait inlassablement entre le pouce et l'index de la main gauche un bracelet à grains jaunes usés par le temps et les manipulations intempestives.

Il se faisait onctueux devant la dame bien en chair sous ses bouclettes blondinasses qui manifestait son irritation d'avoir à lui parler en faisant mine de s'intéresser de temps à autre à l'écran de l'ordinateur incorporé à la surface de son pupitre en recyclé de haut de gamme.

— Je vous assure, Mrs McTeer, que les visiteurs seraient nombreux à assister à ces événements.

— Vous avez déjà fait gaspiller beaucoup d'argent à l'État avec votre projet pilote de... comment les appelez-vous déjà ? Ah oui ! des *confess-o-phones* publics. Leur taux d'utilisation est presque nul et nous n'en avons recueilli aucune information valable. Je vous répète que nous ne pouvons une fois de plus aller à l'encontre des directives des Nations unies qui interdisent l'imposition d'une religion à une minorité en voie de disparition. Les Frincekanoks ont obtenu la permission de ne pratiquer aucune religion. Vous voyez d'ici le scandale au prochain congrès des ethno-archéologues s'il était démontré qu'on les a parqués dans des lieux de *cult ?*

— Mais il ne s'agit pas de monter de vraies cérémonies, allégua de sa voix de crécelle un Per Habbey qui ne savait jamais quand cesser de manifester son onctuosité. Nous leur donnerions une quelconque douceur pour les attirer dans un musée et nous transmettrions la cérémonie sur écran géant, au bénéfice des touristes.

Mrs McTeer le regardait avec un air de dédain qui avait pu jadis passer pour de la commisération lorsqu'elle pouvait encore compter sur la présence de son mari pour lui assurer sa ration hebdomadaire de sexualité. Elle avait bien essayé d'oublier sa fuite en accueillant dans son lit un Per Habbey plus qu'honoré, mais avait renoncé à ses gesticulations malhabiles quand il fut clair que sa masculinité était plus que limitée.

— Je vous ai dit non. Ce n'est pas une bonne idée. Et ça coûterait trop cher. Il faudrait beaucoup de... *sponsors.*

— J'y ai pensé, interjeta le fonctionnaire rabougri. J'ai établi une liste de... *sponsors* susceptibles d'être intéressés. Avec votre aide, je suis sûr que nous pourrions obtenir l'aide de Coca-Cola, les fabricants de carburant pour hover-doos, de Kraft qui produit les murs en plastique des appartements, de la Générale Électrique qui vend les pilules d'énergie « Flash »... Qu'en pensez-vous ?

Son interlocutrice ne put dissimuler sa jalousie ; elle n'avait pas envisagé le projet sous cet angle. Si elle parvenait à obtenir de nouveaux moyens de financement de l'arrondissement historique, elle s'assurerait la reconnaissance du gouvernement d'Ottawa, aux prises avec la dette nationale qui occupait désormais quatre-vingt-dix-huit pour cent du budget annuel.

Peut-être même bénéficierait-elle d'un congé payé d'une semaine au mont John-Diefenbaker, une montagne artificielle échafaudée à Red Deer, en Alberta, à quelques kilomètres à peine du parc des dinosaures articulés...

L'idée de ce microbe huileux ne manquait pas d'intérêt. Et si elle faisait long feu, la déconfiture pourrait toujours lui être attribuée... Elle en était là de ses réflexions lorsque les quatre premières notes de l'hymne « 0 Canada » jouées par son ordinateur lui signifièrent l'arrivée d'un message urgent dans la mémoire de l'appareil.

Elle leva la main pour interdire à Per Habbey de poursuivre, pianota quelques commandes, lut le message et devint rouge de colère.

— *Oh ! for Christ's sake !* Comment pouvez-vous venir faire des propositions ici quand vous n'êtes même pas capable de contrôler vos administrés ?

Per Habbey blêmit. On ne lui avait rien reproché depuis six mois. Il se croyait enfin sur le chemin de la réussite. Que pouvait-il être arrivé ?

— *You nitwit !* Vous avez quatre... pensionnaires... en fuite et vous ne le saviez même pas ? Et, en plus, l'une des quatre est « Loucille », que nous vous avions recommandé de surveiller étroitement. Si jamais elle entre en contact avec des touristes et leur apprend qu'elle a été *treated* par *expériment*, notre pays sera privé des emprunts de survie. Vous êtes un imp ... un imp ... un impotent ! Dépêchez-vous d'appeler votre espion infiltré. J'avertis la garde !

Le regard de Mrs McTeer luisait de colère. Per Habbey sentit qu'il lui faudrait trouver très bientôt un cabinet d'aisance.



L'herbe en plastique vert qui nappait le terrain du minuscule parc rivalisait de luminescence avec les feuilles automnales des deux arbres que des Asiatiques en costume

de gardien de parc s'employaient à placer une par une sur chaque tige. Les ventilateurs dissimulés créaient l'illusion d'une douce brise et l'ordinateur central avait amorcé la première réduction de l'intensité lumineuse dans le ciel pour simuler le déclin du jour.

Sur les branches, quatre perroquets mécaniques multicolores chantaient des hymnes traditionnels, tels *It's A Long Way to Tipperary* et *Mademoiselle From Armentières.* La situation était temporaire : dès que le service des parcs aurait mis la main sur les enregistrements des sons mélodieux que produisaient jadis ces oiseaux, selon l'annonce officielle faite par les fonctionnaires des Archives nationales d'Ottawa, des cassettes seraient introduites dans leur ventre pour la plus grande joie des promeneurs.

Allongés près du sentier qui barrait le parc d'est en ouest, Jules, Doudou et Lucille se remettaient de la fatigue du long après-midi passé à chercher une trace de ce fameux métro dont ils commençaient à douter de l'existence.

Ils attendaient le retour de Salomon, détenteur de l'unique bague d'identification, parti à la recherche de nourriture au centre de distribution automatique entr'aperçu dans une rue avoisinante une heure plus tôt.

Lucille observait les techniciens en foliation artificielle et chantonnait à mi-voix :

« C'est au pied d'un grand chêne, je me suis fait sécher
Sur la plus haute branche, le rossignol chantait.
II y'a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublierai. »

— Il en met du temps le Salomon, grogna Jules en cherchant à intervalles irréguliers à tirer un son de l'instrument de musique qu'il tenait maladroitement dans ses mains.

— Je dois reconnaître que je commence à avoir faim, maugréa Doudou. Il était là, couché à plat ventre, apparemment concentré sur l'observation d'un brin d'herbe plus pâle que les autres, probablement à cause d'une erreur de fabrication.

La marche avait drainé leur énergie. Ce qui avait semblé au départ une belle aventure, une mission même, les laissait maintenant affalés et irritables. Le manque de nourriture et de breuvages se faisait sentir. La poussière leur collait à la peau du visage et l'odeur aigre de la sueur flottait autour d'eux.

Leur allure générale et leur odeur avaient pourtant l'effet bénéfique de tenir les rares autres promeneurs à distance. Les quatre instruments de musique trimbalés depuis la sortie de la cachette dans la cave leur avaient valu bien des regards interloqués sinon anxieux. Mais la proximité de l'heure du repas du soir ramenait fort heureusement les Frincekanoks à leur logis et privait momentanément les aventuriers urbains d'une sollicitude indésirable.

— Ah, enfin le voilà ! s'exclama Doudou. Lucille se tut et regarda dans la direction que visait son compagnon pendant que Jules parvenait à soutirer un puissant « wouaaapppp » de l'instrument en forme de pipe.

On l'attendit en silence. Salomon, porteur d'un sac en papier recyclé grisâtre, hâta le pas en voyant que les autres affichaient une mine sévère.

— Ce n'est pas ma faute, dit-il avant même d'être parvenu près d'eux. Il y a eu une panne du service de distribution. Il a fallu faire venir une équipe de réparation. Et comme je n'étais pas le premier arrivé, j'ai dû attendre mon tour.

— Mais tout de même, fit Jules. Tu as été parti plus d'une heure… Salomon lui réserva une moue qui déformait

la cicatrice en forme de fleur de lys sur sa joue et s'assit lourdement par terre pour ouvrir le sac.

— Ne vous attendez pas à des merveilles, dit-il. C'est très difficile d'obtenir plus de deux exemplaires d'un aliment.

Il plongea la main dans le sac, mais Jules l'interrompit :

— Pas ici ! L'ordinateur central a probablement déjà donné ton signalement et ta position à la GRC. Il faudrait aller se cacher ailleurs pour manger.

L'air dépité de ses camarades affamés en disait long sur leur mécontentement.

— Tu crois vraiment que... commença Doudou.

— Il n'y a pas une minute à perdre, coupa brusquement Jules en se levant. Il grimaça, incapable de dissimuler la douleur qui lui striait les jambes :

— Suivez-moi !

— Et où allons-nous ? demanda Lucille l'air renfrogné. J'ai mal aux pieds, moi...

Jules ne répondit pas et sortit du parc pour se diriger vers une petite rue, appelée Margaret-Atwood et bordée des deux côtés de maisons en briques aux balcons fraîchement repeints.

Jules sonda une porte, une autre, et encore une autre. Toutes étaient solidement cadenassées. Lucille se plaqua contre une vitre pour reluquer l'intérieur d'un logis.

— Il fait noir comme chez le loup là-dedans, fit-elle.

— Il fait... quoi ? demanda Salomon.

— Je... Je ne sais plus. Parfois, il me vient des expressions que je ne comprends pas moi-même.

— Qu'est-ce que c'est un loup, Jules ?

— C'est un... un animal. Une sorte de bête plus grosse qu'un... Mais comme vous n'avez jamais vu d'animaux, je peux difficilement vous expliquer.

— Hé, venez ! J'ai trouvé une porte ouverte, leur cria Lucille qui s'était éloignée de quelques pas.

Les trois hommes la suivirent à l'intérieur de ce qui paraissait être un logement de rez-de-chaussée, sans remarquer un hoverdoo de la GRC qui venait de se garer au coin de la rue, avec le soupir de contentement d'un buveur de bière à l'urinoir. Les deux sikhs enturbannés observèrent avec détachement les manœuvres du quatuor pour pénétrer dans la maison-décor qui dissimulait un terrain nivelé, où subsistaient quelques débris.

Une demi-heure plus tard, rassasiés par les aliments naturels desséchés et la tisane en conserve biodégradable qu'ils avaient partagés le plus équitablement possible, les quatre aventuriers avaient retrouvé leur entrain.

— Je voudrais bien savoir ce qu'ils mettent dans cette fichue nourriture pour qu'elle produise un tel sursaut d'énergie, commenta doucement Jules. Ce n'est pas normal d'être gonflé à bloc comme cela après seulement quelques bouchées de nourriture déshydratée.

— Tant pis. Pour l'instant, je me sens mieux et c'est ce qui compte, répliqua Doudou en utilisant l'ongle du petit doigt de la main gauche pour dégager une parcelle de « *beefjerker* » albertain coincé entre deux incisives. Et maintenant, poursuivit-il, que fait-on ?

Doudou devenait impatient, nerveux même. Tout au long de la journée, il s'était montré bon compagnon, mais toujours prompt à critiquer le manque de préparation de l'expédition. Il avait traîné de la patte à quelques moments, laissant même ses camarades le perdre de vue pour ressurgir, irritable, de derrière un *confess-ophone* en reboutonnant sa braguette.

— Il faudrait repartir avant qu'il ne fasse trop noir et se trouver un endroit pour passer la nuit, suggéra Jules.

Salomon, qui avait entrepris d'explorer les lieux depuis quelques minutes, venait de s'immobiliser devant une espèce

de trappe à même le sol, dissimulée par quelques planches à moitié pourries.

Il mit un genou par terre et d'une main, entreprit d'écarter une des planches poudrées de poussière grisâtre. La lueur du soir permettait encore de discerner une cave.

Son manège intrigua ses compagnons au moment où ils se mettaient debout pour reprendre la route, et ils s'approchèrent de l'ouverture qu'il avait dégagée.

— Qu'est-ce que tu vois ? demanda Jules. Salomon se redressa, l'air intrigué.

— Je n'en suis pas sûr, mais je crois avoir vu un lit. Enfin, un matelas et des couvertures. Il y a peut-être aussi d'autres objets ; j'ai cru distinguer des formes carrées.

Absorbés par la découverte insolite, les quatre n'eurent pas connaissance de l'arrivée d'un petit vieux rabougri, d'une saleté à faire peur, vêtu de deux pièces d'uniforme disparates à la couleur indéfinissable et ployant sous l'effort de porter sur l'épaule un sac maculé en toile de plastique recyclé de couleur grise et gonflé d'objets qui lui faisaient des formes étranges. Il plissait les yeux à tout moment comme pour mieux voir ce que sa myopie semblait déformer.

Il entra avec peine par la porte non cadenassée qu'avaient empruntée les autres, en étouffant un bâillement d'une main que l'arthrite avait transformée en serre d'oiseau. Ou était-ce le fait d'avoir trop tenu un sac en position instable sur son épaule droite ?

Son arrivée inopinée lui donnait l'avantage de la surprise sur les intrus et il se tint coi quelques secondes, le temps d'apprécier la situation et d'en soutirer le meilleur profit possible. Un malin sourire lui crochissait les lèvres. Il inspira autant que lui permettait son souffle court et cria à tue-tête :

— On se gêne pas, tabarnak !

L'effet fut encore plus foudroyant qu'il ne l'avait anticipé. Lucille poussa un hurlement et s'agrippa au bras de Jules. Les trois hommes firent face, haletants de surprise.

Le nouveau venu les scrutait d'un œil voulu mauvais, mais qui n'aurait visiblement pas fait trembler le moindre adversaire, tant sa stature de gringalet n'en imposait guère. Ses vêtements malpropres et son état général débraillé trahissaient son statut d'irrécupérable officiel. Les Frincekanoks parlaient parfois de ces détestables vagabonds, à la salle à manger. Mais il était bien rare qu'on en aperçoive un. Jules fut le premier à reprendre contenance.

— Écoutez, fit-il de sa voix la moins agressive. Nous ne voulons aucun problème. Nous avons découvert cet endroit par hasard. Si vous l'habitez, nous serons heureux de partir.

Le vieil homme les observait l'un après l'autre, cherchant à se faire une opinion. Il posa son sac sur le sol et se passa la main droite sous le nez comme pour y chasser une invisible morve en reniflant bruyamment.

— Êtes-vous de la Garde ?

— Nous ! s'exclama Jules. Voyons, regardez-nous comme il faut. Nous sommes de simples Frincekanoks à la recherche...

Il s'interrompit net. Trop parler pourrait leur coûter cher. Doudou et Salomon, se rengorgeant sans le savoir à la manière de Stan Laurel et Oliver Hardy, lui firent de légers hochements d'assentiment, satisfaits de constater qu'il n'avait pas eu la naïveté de révéler la nature de leur entreprise.

— À la recherche du métro, ricana l'homme, comme ces pauvres illuminés que je vois errer dans les rues avoisinantes de temps à autre !

La réponse les laissa interdits. Était-il possible que leur beau projet soit si peu original après tout ?

— Nom de Dieu, grogna Salomon, il se fout peut-être de notre gueule, le vieux con ?

— En tout cas, il pue l'urine, ajouta Doudou pour qui la propreté corporelle avait toujours été la première préoccupation.

— Suffit, vous deux ! leur lança Jules, excédé. Essayons d'abord de savoir s'il peut nous aider.

— Vous aider ?

Le vieux vagabond hoqueta de rire avec force, peu soucieux de l'inquiétude des autres qui redoutaient que l'esclandre n'attire les sikhs de la GRC.

— Je pourrais vous aider à vous ouvrir les yeux, mais je pense que vous refuseriez de me croire de toute façon. Et, en plus, j'ai hâte d'aller me coucher dans mon trou. Vous cherchez un mythe. Pire encore : vous êtes convaincus de pouvoir le trouver.

— Vous y êtes allé, vous, au ... métro ?

— Moi ? éructa le petit homme. Moi je suis allé partout sous cette ville de merde. Et partout au-dessus. La Garde révolutionnaire culturelle a abandonné l'espoir de me récupérer parce que je suis ce que ces cons d'Enfants du vide intérieur appellent un « errant ». Je déteste tous les systèmes et je ne cherche que le plaisir d'aller où je veux. Vous verrez : tous les systèmes se valent. Ils sont tout aussi emmerdants les uns que les autres.

— Comment vivez-vous ? demanda une Lucille compatissante.

— Je fais le tour des maisons de chambres où l'on a parqué les Frincekanoks. Toute la nourriture non consommée est déposée dans des paniers de compost. Il s'agit d'arriver tôt pour trouver toute sorte de choses bonnes à manger. Je n'ai besoin de rien. Vous mangez à votre aise, mais moi je suis libre. Maintenant, allez-vous-en. Je vous ai assez vus. Déguerpissez avant que la Garde soit alertée par

tout ce tapage. Ils sont toujours en patrouille, vous savez. Un vieux fou comme moi ne les intéressera pas. Mais ils ne feront qu'une bouchée de quatre naïfs de votre espèce.

Il ramassa son sac et fit quelques pas dans la direction de la trappe mise au jour par Salomon. Jules s'interposa en lui posant doucement la main sur le bras libre.

— Comment vous appelez-vous ?

— Un nom n'a pas d'importance. Si je vous disais le mien, vous ne sauriez ce qu'il signifie. Appelez-moi « Iter ». Ça convient à un vieux fou comme moi qui ne vit que pour marcher, même en rond dans une ville en plastique qui ne sert à rien.

— Vous pourriez nous aider à trouver l'entrée du métro...

L'autre eut un sourire narquois et haussa les épaules.

— Évidemment que je le pourrais. Je suis passé devant encore hier. Non, il y a deux jours. C'est cela, il y a deux jours : c'est le jour où j'ai trouvé des oranges encore bonnes derrière l'hôpital des vétérans de la milice.

Jules sentait l'impatience le gagner. Le vieux jouait ostensiblement au fin finaud, laissant même flotter l'impression qu'il divaguait alors qu'il avait paru si ferme aux premiers instants de la rencontre.

— Voulez-vous nous y conduire alors ?

Iter secoua son bras comme pour se libérer de l'étreinte pourtant bien souple de Jules.

— Je ne fais rien pour rien. Chacun pour soi.

Il fit mine de passer outre au groupe de nouveau et de se rendre vers l'entrée de la cave.

Salomon dit à haute voix à l'intention de Jules :

— Et si on lui faisait passer le goût des oranges à cet emmerdeur ? Peut-être qu'il se montrerait plus collaborateur ?

Imperceptiblement, Doudou alla se placer entre le vieil homme et la trappe. Le manège le surprit ; il se tourna vers Jules, mais il n'avait rien perdu de sa mine frondeuse.

— Quels braves vous faites ! Vous êtes prêts à frapper un vieil homme sans défense !

— Nous ne voulons aucun mal à personne, reprit Jules. Nous demandons seulement un renseignement. Pourquoi nous le refuser ?

Le vieux parut supputer ses chances de mériter des baffes s'il maintenait son refus de les aider.

— Parce que je crois que vous êtes des individus intelligents qui auraient beaucoup plus à gagner s'ils optaient pour une vie de liberté sans se préoccuper de ce qui se passe autour d'eux et de ce qui arrive aux autres.

Il fit une pause et les regarda dans les yeux. Aucun des quatre ne manifestait la moindre velléité de se joindre à lui. Iter haussa les épaules et dit alors :

— Qu'est-ce que vous me donnez si je vous y emmène ?

Ils avaient tellement vécu d'années dans un monde où tout était disponible sur demande qu'il ne leur venait pas à l'esprit qu'on puisse devoir payer pour obtenir quelque chose.

— Nous n'avons rien que tu puisses désirer, fit Doudou. Nous n'avons rien d'autre que ces vêtements et ces drôles d'objets qui font des sons.

— Je veux la fille !

— Quoi ? firent-ils scandalisés.

— Seulement quelques heures. Après vous la reprendrez. Je ne lui ferai pas de mal.

Lucille, tremblante de peur et de dégoût, alla se cacher derrière le trio.

— Pas question vieux salaud ! lança Jules.

— Tant pis pour vous, maugréa Iter en faisant mine de retourner vers la cave.

— Attends, dit Salomon. Moi, j'ai quelque chose que tu aimeras posséder.

Il brandit sous le nez d'Iter la bague magnétique qui lui donnait accès aux distributrices. Le vieux s'efforça de rester indifférent, mais ne put dissimuler la lueur d'intérêt qui brilla un instant dans ses yeux. Un léger tic le fit cligner de l'œil droit deux ou trois fois avant qu'il ne retrouve son indifférence feinte.

— Avec cela, tu pourras manger tous les jours, continua Salomon, obtenir toutes sortes de services, des vêtements, des déléguées à l'harmonie sexuelle...

Maintenant, Iter hésitait. La liberté a son charme, mais la bouffe et le sexe à l'œil aussi.

— La bague ne sera pas valide longtemps. Si vous êtes en cavale, la GRC vous suit probablement à la trace. Elle aura vite fait de me repérer.

— Pas si tu continues à bien te cacher comme tu le fais et à changer les endroits où tu utiliseras la bague, susurra Doudou avec une lenteur étudiée.

— Ils peuvent modifier le code d'accès et la rendre inutile, avança Iter.

— Oui, mais ils ne le feront pas. C'est leur seul lien avec nous. Et tant que tu demeureras invisible, ils n'oseront pas le faire, de peur de perdre notre trace. Un homme intelligent comme toi est plein de ressources. Tu pourrais même la cacher à des endroits connus de toi seul pour tromper leur vigilance plutôt que de la porter sur toi et attirer l'attention... La bague te durera longtemps, tu verras.

Iter se mordait doucement les lèvres sous l'effet de la réflexion.

Le marché le tentait de toute évidence. Il renifla, jeta un bref coup d'œil aux trois hommes qui faisaient rempart

à une Lucille toujours anxieuse, se racla la gorge, cracha par terre et grommela :

— Ça va. Je vais vous conduire.

Et sans plus de discussion, il alla jeter son sac par l'ouverture de la cave avant de remettre les planches en position pour faire croire qu'il ne s'agissait que d'un amas de débris sans importance et passa près d'eux pour sortir dans la rue et haussant une épaule pour les inviter à le suivre.



L'éclairage nocturne croissant facilitait leur marche à travers les rues bordées de maisons qu'ils savaient maintenant être des décors. En dépit de son âge avancé, Iter marchait d'un pas alerte dans les ruelles, évitant les grandes artères où les aéro-doos de touristes avaient commencé de circuler pour faire connaître le « Montréal binite » aux Chinois.

Cette exploration involontaire des ruelles leur permit de constater que des projecteurs disposés dans les décors diffusaient des images tridimensionnelles à haute définition sur des écrans derrière les fenêtres donnant sur les grandes rues.

Les scènes de vie courante avaient été choisies avec soin à la vidéothèque nationale d'Ottawa : l'illusion était convaincante pour des touristes circulant à bord de véhicules qui maintenaient une vitesse assez élevée.

La marche, ponctuée des grognements de Doudou qui trouvait le projet de plus en plus « con », les mena aux abords d'un carrefour mal éclairé et peu fréquenté. Les édifices sans style qui délimitaient les rues n'étaient pas dignes du passage fréquent des aéro-doos de touristes et la

poussière recouvrant toutes choses invitait à croire que l'équipe de nettoyage ne s'aventurait pas fréquemment dans cette partie inutile de la ville.

Iter fit halte quelques secondes pour explorer les lieux. Le dôme au-dessus de leur tête luisait faiblement sous l'effet des projecteurs disposés de façon à représenter diverses constellations.

Devant l'absence de danger, le vieil homme pointa du doigt un amoncellement de débris à demi dissimulés par un bosquet dont le feuillage d'été n'avait pas été changé depuis belle lurette.

— C'est là, murmura-t-il à l'adresse de Jules, comme s'il se fût trouvé dans une église.

— Comment entre-t-on ?

— À l'arrière... Vous verrez que les débris ont été disposés à main d'homme pour être retirés facilement. Ils cachent un escalier. Descendez jusqu'au fond et rendez-vous jusqu'aux rails...

— Aux quoi ? coupa Lucille.

— Des rails... Des... Vous verrez... Comme de grands tuyaux en métal. Attendez là. Ils viendront à vous. Apportez les instruments pour les leur remettre. Ils sauront vous faire comprendre à quoi ils peuvent servir.

— Qui viendra à nous ? demanda Doudou, légèrement inquiet.

— Vous verrez. Cessez de vous en faire. Il n'y a aucun danger. Maintenant, donnez-moi la bague.

Salomon, qui ne ratait jamais l'occasion de faire un geste ostentatoire, la sortit de la poche de son pantalon et la tint un instant à la hauteur des yeux du petit homme avant de la déposer vivement dans sa main tendue.

Gênés de ne savoir que dire, les quatre aventuriers urbains n'esquissèrent qu'un léger salut de la main à

l'endroit d'Iter qui les regarda s'éloigner prudemment avant qu'ils ne se fondent dans la pénombre derrière le petit bâtiment écroulé.

Puis Iter tourna les talons et se hâta en direction d'une grande artère où il pourrait faire usage de sa bague nouvellement acquise.

Il venait à peine de s'esquiver lorsqu'un aéro-doo ayant à son bord deux sikhs de la GRC vint se garer dans la ruelle de gauche, sous les marches d'un escalier de sauvetage rouillé. Le chauffeur scrutait nerveusement les alentours tandis que son compagnon entretenait une conversation animée avec un petit appareil de communication situé face à lui dans le tableau de bord.

La conversation prit fin. Les deux gardes avaient l'air profondément excédés. Ils se résolurent à prendre la direction empruntée quelques minutes plus tôt par Iter.

Chapitre neuf

Jules et ses compagnons avaient traversé l'intersection à la hâte en jetant des coups d'œil inquiets autour d'eux. Mais ils auraient pu se rendre à l'endroit désigné en soufflant à pleins poumons dans leurs instruments de musique que rien n'aurait bougé. Les maisons qui les entouraient étaient abandonnées depuis longtemps et seules, ici et là, les rétroprojections entretenaient l'illusion que des gens y vivaient encore.

Doudou donna un léger coup de coude à Salomon et lui fit un geste de la tête pour désigner une fenêtre au deuxième étage d'une façade en pierres grises : le film coincé dans le rétroprojecteur répétait interminablement le baiser interrompu puis recommencé d'un homme et d'une femme qu'on aurait dit en train de répéter un pas de danse ridicule.

Le fait qu'un tel accroc puisse être toléré par la Garde révolutionnaire culturelle témoignait du peu de cas que les autorités semblaient faire des artères secondaires comme celles-ci.

Tous les quatre parvinrent à l'amoncellement de pierrailles décrit par Iter au moment où Lucille se mit à chanter sur un ton plaintif :

« Ô nuit de paix, Sainte nuit, Dans le ciel, l'astre luit Dans les champs... »

Mais un cuisant « Silence, Lucille ! » de Salomon la ramena vite à la réalité et elle baissa la tête, confuse.

Iter ne les avait pas trompés. Derrière ce qui pouvait avoir été une espèce de minigare en béton s'élevait un amoncellement de morceaux de mur de bonne taille, disposés avec un certain ordre.

La fatigue qui coinçait leurs muscles et accélérait leur respiration les fit d'abord hésiter devant l'obligation de déplacer ces débris massifs. Mais Jules se secoua pour chasser le découragement naissant.

— Ça ne peut pas être si dur que ça en a l'air. Aide-moi à remuer le plus gros, Salomon.

Les deux hommes adoptèrent la position penchée des glaneurs de Millet pour empoigner l'imposante pièce et la culbuter. À la surprise de tous, l'effort les fit tomber à la renverse tant le morceau était léger.

— Nom de Dieu de nom de Dieu ! grogna Salomon. Mais c'est du toc leur truc !

Il fallait se rendre à l'évidence : l'accès aux escaliers du métro avait été soigneusement dissimulé sous des gravats reconstitués de toutes pièces à partir de matériel recyclé.

— Si on s'est donné la peine d'installer de tels trompe-l'œil, risqua Doudou, c'est que le passage doit être fréquemment utilisé...

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, une ouverture suffisamment large apparaissait à leurs pieds. Les quatre la contemplaient, scrutant la pénombre.

— Décidément, nous sommes destinés à explorer des caves... murmura Lucille en triturant nerveusement l'instrument de musique dont elle ne savait que faire.

Aucun membre du quatuor d'explorateurs ne manifestait d'envie irrépressible de se glisser par l'ouverture béante. Était-ce un effet d'optique ? Un éclairage vague et

diffus semblait teinter les parois de ce trou d'où émanait une odeur indéfinissable apparentée au vinaigre âcre et à la poussière. Chacun étirait le cou pour tenter de voir à l'intérieur, mais sans s'approcher véritablement.

— Bon ! y'en a marre ! On y va ou pas ?

Salomon, dont le seuil de la patience était tellement bas qu'il aurait fallu descendre pour l'atteindre, secoua les autres par son intervention.

— Peut-être devrions-nous attendre encore un peu, suggéra Doudou en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Oui, c'est sûr... Et voir les « porteurs de colis » nous tomber dessus sans crier gare, rétorqua Jules sur le ton acerbe de celui qui constate que deux et deux font quatre en dépit de tous ses efforts pour démontrer le contraire.

Lucille allait ânonner un commentaire de son crû lorsque le chuintement caractéristique d'un hoverdoo de la Garde brisa le silence ambiant. Aucun doute sur sa proximité. Jules enjamba prestement les quelques morceaux qui obstruaient les abords de la fosse et, aussitôt suivi des trois autres, entreprit de descendre les marches d'un escalier qui se devinait fort aisément.

— Un instant ! ordonna-t-il en se retournant brusquement. Il faut replacer les pièces de gravats pour masquer l'entrée.

Doudou et Salomon mirent leurs instruments par terre, et s'installèrent tous deux dans l'orifice où se devinait la lumière laiteuse du ciel nocturne que l'ordinateur central avait donnée au dôme. Ils entreprirent de ramener sur leurs têtes quelques gros morceaux qui eurent vite fait de les dissimuler à tout regard curieux.

Puis les quatre reprirent leur descente, sans se préoccuper de la présence de l'hoverdoo de patrouille,

rangé non loin du bâtiment en ruine et dont les deux occupants conservaient une attitude impassible en scrutant les environs. Il ne restait aucun signe visible de leur passage ; l'hoverdoo s'envola lentement.

Une faible lueur, issue des profondeurs et reflétée sur des morceaux de miroir cassé, fixés de façon rudimentaire sur les murs en tuiles qui avaient déjà été jaunes, servait d'éclairage à ce lieu bizarre où le bruit de leurs pas se répercutait sourdement. Les traces de semelles laissées dans la poussière incrustée dans le ciment des marches témoignaient du passage récent d'au moins un autre visiteur.

Doudou, immédiatement derrière Jules, heurta involontairement de son instrument de musique ce qu'il crut être la paroi de gauche. Sa main exploratrice eut vite fait de distinguer la forme arrondie d'une rampe qui courait le long du mur.

— Vous pouvez vous tenir à la rampe, chuchota-t-il, joignant le geste à la parole.

La descente du groupe en fut grandement facilitée. À mesure qu'ils s'enfonçaient sous la terre, la source lumineuse s'avivait et faisait jaillir de l'ombre des formes incertaines, des contours.

L'escalier prit fin après deux virages abrupts. Lucille fut la dernière à poser le pied sur une surface plane et vint instinctivement se placer derrière Jules.

Une antique ampoule de faible intensité, pendue à un câble accroché ici et là au plafond de ce qui se devinait être un tunnel, avait été disposée stratégiquement devant une glace qui renvoyait la lumière à un morceau de miroir de forme arrondie à mi-chemin de l'escalier qu'ils venaient de descendre.

Face à eux, de l'autre côté d'une sorte de voie rectiligne creusée, se détachait sur le mur en lettres fluorescentes ternies cet appel dont ils ne comprenaient pas le sens :

« Vive le Québec libre ! »

À mesure que leur vision s'adaptait à la réalité de la lumière souterraine, d'autres graffiti surgissaient paresseusement de l'ombre, tous en caractères moins imposants :

« Gens du pays, c'est votre tour ! »
« Le Québec aux Québécois »
« Ce n'est qu'un début, poursuivons le combat ! »
« FLQ »

En plus petits caractères manuscrits, une foule de messages dentelaient les grosses lettres peintes au pinceau. Ils lurent notamment : « Yvette est prête pour les grosses et les petites ; 864-2988. Après 9 heures » ; « Gerry aime les petits gars ; viens le voir aux toilettes de la gare » ; « Simone, la cochonne, aime les Anglais et les Mohawks » ; « Toutes positions ; je pose pas de questions ; Marisa, 939-6543 ». Et ainsi de suite jusqu'aux deux tiers du mur.

Les quatre, interdits, osaient de petits pas le long des parois poussiéreuses et s'efforçaient de défricher le sens des mots. Doudou et Salomon, qui lisaient avec beaucoup de difficulté, répétaient gauchement les mots au hasard d'une prononciation et d'un accent tonique déficients.

Ils erraient sous l'éclairage blafard, la respiration sifflante sous la poussière qu'ils déplaçaient, attentifs aux gémissements de structure, au piétinement froissé de petites bêtes immondes qui se devinaient parfois dans le silence.

— Qu'est-ce que c'est le « Ku-e-bess » ? demanda Doudou.

— Le Québec. Du moins, je pense... corrigea Jules en prenant une grande inspiration. Il paraît que ce fut jadis la façon d'écrire le nom du pays des Frincekanoks. C'est ce que m'avait dit mon grand-père. Mais ma grand-mère prétendait qu'il n'avait plus toute sa tête à lui.

— Tu crois que c'est ici le métro ? demanda Salomon.

— En tout cas, ça ressemble à ce que décrivait Iter.

— C'est sale, grogna Doudou. On reste ou on part ?

— Je crois qu'il serait prudent de nous reposer avant de décider de quoi que ce soit, suggéra Jules en se baissant pour s'asseoir.

Lucille vint immédiatement s'adosser au mur à sa gauche et bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

Perplexes, Doudou et Salomon se regardèrent. Les lieux n'avaient rien de bien attirant. Salomon hésita puis se résigna à son tour à s'asseoir sur le plancher, quelques pas à la droite de Jules et attentif à ne pas se blesser sur un objet quelconque invisible dans la pénombre. Doudou arpenta le quai durant une dizaine de minutes, contemplant la bouche béante du tunnel noir, avant de se résoudre à aller rejoindre les autres, maussade de n'avoir pas déniché d'alternative. Tous trois dormaient déjà. Allongée sur le flanc, Lucille avait posé sa tête sur les cuisses de Jules qui, adossé au mur, ronflait tout doucement, la bouche ouverte. Salomon avait glissé en position fœtale, la tête protégée par son bras droit replié.

Doudou bâilla et s'accroupit à la gauche de Lucille, sombrant bientôt lui aussi dans un lourd sommeil qui eut raison de sa résistance. Il glissa sur le côté gauche, tout doucement, figé dans la position d'un soldat mort au pied d'un ange de la victoire arrivé trop tard pour le secourir...



Lucille eut conscience que tout son corps était agité, à intervalles irréguliers, de brusques sursauts. Elle fut projetée à bas d'un siège qu'elle ne parvenait pas à identifier tant ses paupières lourdes lui obstruaient la vue.

Un grondement sourd mêlé à des sifflements plaintifs de clarinette asthmatique emplissait l'air ambiant. Le torse soutenu du bras gauche, les yeux plissés pour remettre sa vision au foyer, la jeune femme comprit qu'elle se trouvait à bord d'un étrange véhicule dont les sièges moulés aux angles arrondis gardaient des traces de peinture bleue et des rudiments de rembourrage blanc. Par les larges baies vitrées de chaque côté du wagon, elle voyait défiler lentement des ombres jaunes et noires au rythme de la lente progression dans le tunnel.

L'intérieur du wagon n'était éclairé que par un plafonnier fluorescent, ultime rescapé d'une décrépitude générale révélée par des banquettes manquantes, un recouvrement de plancher usé jusqu'à la perforation, des barres de retenue dont le chrome n'était plus qu'un restant de petite vérole terne.

Lucille, sentant la peur de l'inconnu la gagner, se leva avec difficulté en s'agrippant à une barre verticale ballante et chercha de l'œil ses compagnons. Doudou était allongé sur le dos, près d'une porte coulissante mal fermée, visiblement endormi. Jules et Salomon étaient assis côte à côte sur une banquette, chacun soutenant l'autre de son corps dans son sommeil.

Une voix déformée et vieillotte, mais tout de même joyeuse s'éleva dans un haut-parleur que Lucille ne put repérer : « Prochaine station : Pie IX ». Un gloussement crépita avant que la communication ne soit interrompue.

Jules ouvrit les yeux, éberlué de se trouver là, et poussa Salomon du coude pour qu'il s'éveille à son tour. Au sol, tiré lui aussi de son sommeil par la voix mystérieuse, Doudou s'étirait en bâillant si fort que toute sa dentition parut expulsée de sa bouche.

Le ralentissement du wagon acheva de les rendre tout à fait lucides. En moins de temps qu'il n'en faut pour

lamper une gorgée de tisane, les trois hommes furent debout et vinrent encadrer Lucille, le visage tourné vers un quai chichement illuminé qui venait de commencer à défiler à leur droite.

Les plaintes s'accentuèrent sous le véhicule dont l'immobilisation se faisait par à-coups imprévisibles. Au-delà des rares baies vitrées encore en place ou des fenêtres ouvertes, ils distinguaient furtivement des silhouettes aussitôt refoulées hors de leur champ de vision.

Enfin, l'étrange véhicule fit halte. Des coups sourds retentirent dans une porte coulissante qui s'écartait avec des tentatives brusques répétées et aussitôt annulées. Finalement, dans un meuglement plaintif, les deux parties de la porte s'écartèrent comme à regret, laissant pénétrer jusqu'à eux des effluves forts qui leur soulevèrent le cœur, tant leur habitude aux produits aseptisés et réhydratés de la maison de chambres les avait conditionnés depuis belle lurette.

Trois hommes à barbe blanche hirsute, visiblement très âgés et vêtus de chemises à carreaux rouges, de « *breeches* » en gros tissu brun, la taille ceinte de ceintures fléchées nouées sur la gauche et chaussés de lourdes bottes en feutre brut lacées, se déplacèrent de quelques pas hésitants pour se trouver à leur hauteur.

— La parenté est arrivée ! caqueta le vieillard du milieu en tendant une main décharnée vers Jules qui la prit avec hésitation.

Aucun des quatre arrivants n'osait parler, encore incertain de l'attitude à prendre.

— Le ti-menou vous a-t-y mangé la langue ? s'enquit le vieillard de droite.

Plus grand que ses deux compagnons, il avait le crâne privé de toute pilosité, sauf quelques longues mèches jaunâ-

tres à l'arrière. Les gloussements des deux autres firent comprendre au quatuor qu'il s'agissait d'une plaisanterie.

— Restez pas là comme des « piquettes » de « cléture »... dit enfin le troisième. Entrez voyons !

— Entrons ! crièrent de leur faible voix les trois Mathusalem comme s'il s'agissait d'une bonne blague.

Sitôt dit, ils entreprirent de chanter, la malice peinte sur le visage :

« Durant toute la semaine, les Joyeux Troubadours
Conservent leur veine et rigolent toujours
Ce sont des philosophes, au lieu de s'affoler
Devant une catastrophe, se mettent à répéter...

Ils n'eurent pas l'occasion de poursuivre : Lucille, droite comme une sentinelle et le regard fixe, se mit à beugler :

« Ne jamais croire, toutes ces histoires,
C'est comme ça qu'on est heureux.
Faire un sourire, Quand tout chavire
C'est comme ça qu'on est heureux.
Aimer la vie, Et ses folies,
C'est comme ça qu'on est heureux.
Et trouver le ciel bleu quand il tonne et quand il pleut
C'est comme ça qu'on est heureux ! »

La stupéfaction des vieillards fut totale. Lucille, pincée gaillardement au bras par Salomon, baissa la tête, rougissante...

Celui du milieu finit par articuler gauchement :

— Alors, c'était ben vra ? A conna les chansons sacrées ? Ladayousqu'a l'a appris ça ?

Jules crut bon de retrouver son rôle de chef d'équipe et d'intervenir :

— Cette jeune femme est la victime de mauvais traitements expérimentaux subis au Centre pour personne en voie de récupération de la santé. Sa mémoire a été manipulée ; par erreur, on y a logé un invraisemblable bagage de chansons. Notre amie était destinée à chanter pour les vétérans de la grande manifestation. Mais comme elle ne contrôle pas le déclenchement du processus, on l'a mise à la figuration avec nous...

— Où c'é qu't'a appris à ben parler d'même toé mon heune ? répliqua le vieillard du centre, visiblement admiratif.

— Je vous demande pardon ? bredouilla Jules.

— Ben quen ! Tu jases comme un monsieur qui a d'l'instruction, ben d'1' instruction.

— Tout le monde parle comme cela, là-haut, osa dire Doudou que la surprise de la rencontre laissait les yeux encore plus exorbités que de coutume.

Les trois ancêtres le regardèrent avec ravissement.

— On peut pas savoir ça, mon heune, reprit le centriste. On n'est pas monté en haut depuis la grande défaite.

— R'gârdez vous-autres, fit celui de gauche. Un vra' neiye comme on en voé dans'es vieux livres...

Il flotta un temps d'incertitude où les deux groupes s'épièrent avec des mines gênées. Jules crut bon d'intervenir à nouveau.

— Et si vous nous expliquiez ce que nous faisons ici ?

— Kâline qu'i parI' ben, redit le vieillard du centre, admiratif.

— Comme dans'a boît' à images, soupira celui de gauche en secouant doucement la tête de droite à gauche.

— Comme dans'es livres, ajouta le pépère de droite.

— Bon ben cé pas toute ça. V'nez manher avec nous

autres, c'est le temps de déheuner. Pi on va toute vous expliquer.

L'étrange groupe partit dans la lumière irréelle du quai de la station de métro où d'autres vieillards des deux sexes, vêtus d'étranges costumes paysans, s'occupaient mollement à balayer le plancher de la poussière de ciment qui tombait du plafond, ou encore tentaient de remettre en place les tuiles de céramique tombées des murs.

Un vieillard vêtu d'un costume bleu aviateur passé sortit de l'avant du wagon et leur envoya la main. Il s'agissait sans doute du conducteur, ce qui expliquait l'annonce entendue au moment de l'arrivée.

Jules et ses amis longèrent en sens inverse le wagon qu'ils venaient de quitter et dont les parois (qu'on devinait avoir été peintes en bleu jadis) étaient littéralement couvertes de graffiti de tous genres, beaucoup de la même inspiration que celle des inscriptions qu'ils avaient découvertes en surgissant sur le quai quelques heures plus tôt.

À la suite des trois vieillards cacochymes, ils gravirent une longue série de marches qui menaient à des couloirs, chichement éclairés eux aussi. Une dizaine de minutes plus tard, ils parvinrent à une immense salle souterraine en béton. La vue d'un incroyable capharnaüm leur tira des « oh ! » de surprise.

— Bienvenue au Musée de ti-Coune ! cria le vieil homme du milieu.

L'endroit tenait du marché aux puces le plus surréaliste que l'on puisse imaginer. Des allées au tracé imprévisible déterminaient des piles d'objets hétéroclites allant de l'outil rouillé à l'appareil de télévision antique, du lourd vêtement en fourrure miteuse à la robe du soir défraîchie, d'ustensiles de cuisine à l'usage depuis longtemps oublié aux boîtes de conserve rouillées sous les étiquettes presque illisibles.

Le long d'un pan de mur, s'étageaient des électro-ménagers pour la plupart blancs, certains avec des portes béantes qui révélaient des clayettes où s'entassaient des récipients, pots en verre, bouteilles en plastique où un contenu de couleur douteuse, parfois ratatiné en une masse informe au fond, demeurait visible sous la poussière.

Le quatuor ne savait où donner de la tête. Les meubles rembourrés avaient retenu l'attention de Lucille qui alla s'asseoir sur un fauteuil à bascule et commença à se bercer en fredonnant à voix basse, à la joie frétillante des trois ancêtres que la moindre bribe de chanson poussait à l'orgasme intellectuel.

« En roulant, ma boule roulant, En roulant ma boule... »

Doudou marcha avec une certaine hésitation jusqu'aux monstrueuses piles de livres de poche aux couvertures colorées, suivi d'un des vieux qui jouissait de le voir s'intéresser aux publications.

— On a une ben grosse collection de ces livres. On pense que c'était publié par le même auteur, un homme du nom de Harlequin. Aujourd'hui, il y a peu de nous-z-autres capables de lire. Mais un soir par semaine, le samedi, Bastien, un rescapé d'en haut comme vous, nous fait la lecture. Ça devait être une belle époque dans un ben beau pays : ça parle toujours d'amour.

Il hocha la tête en poussant un long soupir résigné qui en disait long sur sa nostalgie.

Doudou feuilleta certains livres au hasard, fit la grimace et se joignit au petit groupe de vieillards qui avaient entrepris de faire voir à Salomon leur précieuse collection d'affiches et de calendriers, protégés par des tubes en carton qu'ils manipulaient avec le plus grand soin.

— La collection était cachée dans'a cave d'une maison vide qui avait appartenu à un dénommé Gérant D'Artiste,

murmura avec respect une vieille femme qui s'employait à sortir du tube une affiche jaunie par le temps. Une fois déroulée et tenue du bout des doigts comme un viatique, on pouvait y lire « Semaine nationale de l'éducation des adultes, du 3 au 10 octobre 1997 ». Un livre, un ordinateur personnel et un microscope semblaient flotter dans l'air autour d'une tête de femme et d'une tête d'homme au visage sérieux et regardant vers un infini situé bien loin derrière celui qui contemplait l'affiche.

Doudou hocha la tête, perplexe.

— Tu sais ce que ça veut dire, toi, Salomon, une semaine nationale de l'éducation ?

— Pas vraiment mon vieux. Peut-être qu'à l'époque, on enseignait aux gens seulement une semaine par année... Il y a tellement longtemps de ça...

Pendant que la vieille roulait l'affiche, deux vieillardes en sortaient une autre.

— Ça, c'est vieux en titi, caqueta l'une des deux femmes. Montréal y était symboliquement représentée par des esquisses de certains gratte-ciel appuyés en oblique sur un hémisphère vert dominé par un ciel violet. Une décapotable verte, conduite par une femme à la chevelure rouille exagérément longue, semblait foncer vers la ville. Au bas de l'affiche, on pouvait lire : « Les 8e Rendez-vous du cinéma québécois, du 1er au 10 février 1990. »

— Bastien cré qu'à l'époque y 'avaient des ancêtres ben riches. L'chauffaient même des aéro-doos privés comme celui-là. R'gârdez : i flotte dans l'air. Mais, i avait du y avoir un gros tremblement de terre ; c'est pour ça que les édifices sont croches.

— Qui est ce Bastien ? demanda brusquement Salomon. Est-ce qu'on peut le voir ?

— C'est not' berger, not' cheuf. I dort le jour, répondit

l'une des deux vieilles. L'vient rien que le soir pour étudier les collections. Ensuite, i explique ses découvertes le samedi soir avant de faire la lecture des livres de Monsieur Harlequin.

Pendant ce temps, Jules suivait pas à pas les trois vieux qui les avaient accueillis précédemment. Devant une pile de vidéocassettes, il s'arrêta net.

— Qu'est-ce que c'est que ces boîtes ?

— Ça mon ami, c'est l'trésor des trésors. Bastien dit que c'est la mémoire-du-passé, confia le plus sagace des trois.

Puis, baissant la voix, il rajouta sur un ton confidentiel :

— Y'a un' légende qui disait qu'un hour quèqu'un comprendrait quoi faire avec ces choses. Pis ce quèqu'un i est arrivé. Y a pas longtemps.

Jules en prit une avec soin et l'examina. Le boîtier en carton défraîchi avait jadis été gris. Il portait des inscriptions en lettres rouges et trois lettres en monogramme, VHS, qui représentaient un mystère pour lui. Il déchiffra tant bien que mal une étiquette sur laquelle on avait écrit à la main : « Les meilleurs moments de la coupe Stanley, saison 1998-1999. »

De la boîte, il finit par extraire une cassette en plastique noire dans laquelle une fenêtre permettait d'apercevoir deux molettes en plastique blanc ; de celle de gauche partait un ruban anthracite qui disparaissait sous une plaque pour réapparaître au-dessus de l'autre molette qui, elle, était gonflée par le ruban enroulé.

Jules fit un effort de concentration. N'avait-il pas vu quelque chose de similaire, jadis, lors d'une visite au Musée des jouets que lui avait value sa bonne conduite ? Il avait déjà su de quoi il s'agissait, mais il ne parvenait pas à le préciser... Il remit la cassette dans son boîtier et la rangea à sa place.

Jules prit le temps de regarder cette accumulation insensée d'objets hétéroclites, de jouets brisés, de vêtements aux couleurs affadies d'où émanait une odeur âcre. Il distingua au fond de la salle mal éclairée trois ou quatre véhicules antiques, dont l'un, tout jaune, était monté sur des chenillettes et muni à l'avant d'une gigantesque lame de métal dont il aurait été bien en peine d'expliquer la nature.

Dans un recoin, une espèce de buvette tenue par une vieille femme hilare, accueillait le personnel d'entretien sous une affiche peinte à la main : « *Au* passé dû ». En passant près du comptoir, Jules constata la présence d'aliments trouvés lors des fouilles et dont la date d'expiration n'était pas encore échue ; le mets par excellence consistait en une sorte de sandwich aux tranches de fromage Kraft et à la guimauve.

Cet amoncellement de reliques d'un passé qui lui échappait totalement suscitait la tristesse chez lui. Il sentait confusément que la signification de ces lieux se cachait au-delà de ce qu'il voyait et n'avait rien à voir avec les musées officiels qu'il avait visités jadis en surface.

Lucille, descendue de son fauteuil berçant, vint le rejoindre et, pour la première fois, lui prit doucement la main comme pour lui dire qu'elle ressentait le même désarroi. À son contact, Jules fut parcouru d'un frisson qu'il n'avait jamais éprouvé lors de ses relations les plus audacieuses avec les déléguées à l'harmonie sexuelle.

Lucille et lui se regardèrent, légèrement émus.

Alors, sans avertissement, précédée de quelques crissements propres aux enregistrements vieillis, une musique jouée par des cuivres éclata avec force dans des haut-parleurs accrochés au plafond que le quatuor n'avait pas encore remarqués.

Dès les premières mesures, tous les vieux qui furetaient ici et là en faisant mine de prendre soin des collections d'objets miteux et inutiles se figèrent en une attitude rigide et respectueuse, le plus droit possible en dépit de l'ostéoporose qui les courbait sous le poids de leurs péchés. Puis s'élevèrent les voix d'un chœur qui chantait avec enthousiasme :

« Il sera une fois, sur les plaines d'Abraham, un feu de joie Une explosion des âmes et ça sera, la Superfrancofête.

Au chaud de l'été, plus ensemble qu'on n'a jamais été C'est ainsi qu'on la fera en vérité, la Superfrancofête.

Ils viennent de partout, tous ces gens du langage de chez nous Chanter dans le langage le plus doux, la Superfrancofête... »

Une solennité palpable imprégna l'atmosphère. Salomon et Jules, qui revenaient vers Lucille et Doudou, interrompirent leur marche, sans que personne ne leur ait intimé quoi que ce soit, tant l'émotion qui habitait tout à coup l'immense caverne de béton les impressionnait.

La chanson dura quelques minutes et s'éteignit dans un dernier accord de cuivre triomphant.

Le vieil homme qui les avait guidés jusque-là s'approcha enfin de Jules et Lucille, laquelle n'avait pas chanté, ignorante pour la première fois de cette chanson qu'on n'avait manifestement pas programmée dans son cerveau.

— C'é beau han ? C'est l'hymn' national. On le fait jouer chaque jour avant l'arrivée de Bastien. La seule copie du disque qui existe est icitte. On sait pas toutt' ce que les mots veulent dire, mais on sait que l'hymne a été composé il y a très longtemps, bien avant les... événements.

Personne ne savait quoi ajouter. Doudou fit une moue

d'inquiétude en regardant tour à tour ses compagnons. L'étrangeté des lieux et des troglodytes à ceinture fléchée qui s'y terraient le laissait, lui aussi, en plein désarroi.

— Dites-moi, dit Jules en s'éclaircissant la voix pour mieux s'exprimer, êtes-vous responsables des émissions de radio que nous avons captées ? Les chansons que j'ai entendues à la pharmasson et les messages qu'on a captés dans mon logis une fois la peinture raclée ?

— Ben sûr que c'est nous-autres mon heune, gloussa le vieux. On fait de la rédio icitte même. On appelle les Francekanoks d'en haut à la révolution.

— Mais alors, c'est vous le chef du mouvement ? éructa Salomon.

— Non ! C'est moi ! fit une voix ferme dans leur dos.

En pivotant brusquement sous la surprise de l'intervention, ils se trouvèrent nez à nez avec Iter.

Fraîchement lavé, ayant troqué son vieil uniforme sale pour une espèce d'aube trop grande pour lui et la taille soulignée d'une étole violette qu'il utilisait comme un ceinturon, il leur souriait onctueusement, les mains croisées sur le ventre, une mitre défraîchie, probablement puisée à même les « trésors » du musée, en équilibre instable sur la tête.

Déjà les vieux se précipitaient vers lui et s'agenouillaient en murmurant des « Bonjour m'sieur l'curé Bastien », comme autant de salutations respectueuses qu'on élève à l'endroit d'un personnage de haut rang. Lui semblait à peine touché par les marques de déférence, agitant vivement la main droite d'un signe de la croix qui pouvait paraître impatient, mais qu'il répétait à tout bout de champ à la joie des vieux, pressés de refaire le même geste devant leur visage, comme s'ils chassaient une mouche impertinente.

Puis il leva les deux mains à la hauteur des épaules, ce qui eut pour effet de signifier la fin des simagrées pour tout le monde. Les vieux se levèrent et repartirent en silence à la recherche d'une occupation.

— Vous devez sans doute avoir faim après cette longue visite des lieux. Venez d'abord vous restaurer, mes enfants. Je vous dirai tout ce que vous voulez savoir.

Chapitre dix

La petite salle attenante au « Musée de Ti-Coune » où Iter les entraîna était meublée d'une longue table en bois, dont l'un des pieds reposait sur un dictionnaire sans couverture, et de chaises droites au siège en corde tressée d'origine et de taille dépareillées. Les meubles avaient perdu leur vernis, mais leur surface, patinée par le temps, luisait dans la pénombre maintenue par la lumière jaune d'une unique ampoule de faible wattage, suspendue à un fil poussiéreux.

D'étranges affiches jaunies, fixées de travers et en désordre, faisaient des taches pâles sur les murs. Salomon murmura un « Putain ! » interdit en lisant des textes du genre : « Spécial de la semaine : steak haché à 3,89 $ la livre », « Poissons frais », « Dinde congelée », « Achetez tôt pour Noël » ou encore « Poulet désossé à 7,89 $ le kilo ».

— Je vois que vous admirez notre collection d'affiches, mon enfant, lui dit Iter en adoptant le sourire béat du fier collectionneur d'œuvres d'art extrêmement rares. Ce sont des pièces uniques qui datent de 1995, si l'on se fie à une ligne de texte imprimé que nos archéologues ont déchiffré, au bas de l'illustration. Elles ont été trouvées fort mal en point dans la cave d'un édifice à quelques minutes de marche d'ici seulement. On a mis près de trois ans à les nettoyer et à les coller sur un nouveau papier. Un travail

d'infinie patience. Elles étaient demeurées tout ce temps dans un sac en plastique vert qui avait résisté au temps. Ce sont les seules du genre que nous ayons pu exhumer. Nous croyons qu'elles étaient très importantes pour nos ancêtres, qu'elles représentent un exemple typique de l'art propre à l'époque, effacée à la demande de Hactuel dans l'Histoire officielle.

Sur la table, des couverts hétéroclites étaient mis et des casseroles à couvercle désassorti n'attendaient que des convives pour révéler leur contenu dont les effluves firent naître un léger haut-le-cœur chez les quatre.

Iter leur indiqua d'un geste ample et fier de prendre place et s'en fut à l'extrémité de la table où un vieillard en uniforme bleu marine et coiffé d'une casquette amplement pourvue de galons dorés presque entièrement décolorés repoussa le fauteuil surélevé sur lequel leur hôte s'assit en geignant quelque peu. À l'épaule de l'uniforme, de toute évidence pigé dans les incommensurables réserves du « Musée de Ti-Coune », un empiècement en hémicycle portait les mots : « Garde paroissiale de Sainte-Famille, Sherbrooke, Québec ».

Le vieil homme, qui assurait également le service, commença à verser un liquide brunâtre dans des verres sur la surface desquels achevaient de disparaître des animaux anthropomorphes de Disney ou les quatre symboles des cartes à jouer.

— Prenez et mangez, fit Iter d'une voix solennelle, car ceci est mon repas que j'ai fait préparer pour vous. Ces provisions ont été... euh... réquisitionnées au sous-sol de la centrale de la GRC. Elles viennent de très loin. Près de Toronto.

Joignant le geste à la parole, il souleva un couvercle découvrant un amoncellement d'œufs au miroir qui affec-

tait la forme d'une bête immonde aux yeux jaune multiples. Sous un autre couvercle, il fit apparaître des tranches de viande entrelardée et foncée, nageant dans de la graisse fondue tandis qu'un autre plat révélait des haricots brunâtres dont montait un étrange fumet sucré.

Le serveur, toujours digne et silencieux dans son uniforme élimé, revenait, porteur d'un grand plat en porcelaine ébréchée sur lequel on avait échafaudé une pyramide de tranches de pain grillé, pour la plupart irrémédiablement noircies.

C'est le moment que choisit Lucille pour pousser une chansonnette à tue-tête, comme irrésistiblement survoltée par la vue de ces victuailles :

« J'aime le jambon et la saucisse
J'aime le jambon, c'est bon
J'aime encore mieux les cuisses d'la grosse Alice
J'aime le jambon et la saucisse
J'aime le jambon, c'est bon. »

Doudou, qui n'avait jamais fait mystère de sa condition délicate, poussa un gémissement de fausset et perdit connaissance en coulant de sa chaise comme un vêtement qui glisse au sol.

Jules fut vite près de lui, lui soulevant la tête et lui éventant le visage du couvercle d'une casserole.

Déjà, Doudou, battait des paupières, sensible à l'air frais qui régnait au niveau du plancher en ciment.

— Laisse-moi par terre quelques instants Jules, murmura-t-il. C'est l'odeur de cette nourriture qui me rend malade. Je vais me remettre.

— Votre compagnon est bien feluette ! s'exclama Iter lorsque Jules vint reprendre place aux côtés de Lucille qui s'était calmée et de Salomon qui reluquait la nourriture que

le vieux serviteur muet commençait à déposer dans les assiettes.

— Il... Il est très fatigué, finit par articuler Jules que la perspective de devoir ingurgiter cet étrange repas laissait perplexe sinon apeuré.

Seule Lucille paraissait se réjouir. Dès que son assiette fut garnie, elle s'empara d'une fourchette dont le manche avait la forme d'un Mickey Mouse et fit gicler le jaune d'œuf d'un coup sec en se taillant aussitôt un morceau de blanc qu'elle engouffra sans modération.

Le plaisir évident qu'elle prenait à mâchouiller cette matière laissait Jules pantois. Surprise du regard étonné qu'il gardait sur elle, Lucille finit par murmurer la bouche pleine.

— Ça me rappelle quelque chose. Il me semble que mon père et moi nous mangions souvent des repas semblables lorsque nous habitions en dehors de l'arrondissement.

Salomon fut le premier à déchiqueter un petit morceau d'œuf qu'il porta à sa bouche. Il mangea du bout des lèvres, incertain de l'attitude à adopter, en reprit, cette fois avec du jaune, puis finit par dire à Jules :

— Tu sais, ce n'est pas si vilain.

Et sa fourchette, dont le manche en plastique jaune foncé et brun imitait les nervures du bois de cerf, voleta plus rapidement pour atterrir dans les œufs tandis que sa main gauche fourrageait pour s'emparer d'un morceau de pain.

Jules condescendit à tâter les aliments de sa fourchette et pignocha pour la forme avant de se résigner à en goûter. L'œuf lui rappela vaguement le goût de la chair molle d'une déléguée à l'harmonie sexuelle, qui l'avait laissé plutôt morose tant elle manquait de conviction au travail.

Par contre, le bacon le surprit agréablement et le pain

grillé l'émoustilla, tant son palais était peu habitué à accueillir des aliments si fermes ou si croustillants.

Doudou avait fini par se hisser à table et il tentait d'apaiser ses malaises gastriques en absorbant de petites quantités du liquide brun qui refroidissait dans les verres.

Iter ne mangeait pas, mais se rassasiait de leur comportement, un sourire paternaliste étalé sur le visage. Le repas, ponctué des bruits sourds de la mastication, fut vite expédié et le vieux serviteur en uniforme entreprit de débarrasser la table des plats à moitié vides après avoir versé de nouveau du liquide brun dans les verres.

La bouche fermée de Jules ne put réprimer un rot sonore qui provoqua l'hilarité d'Iter et suscita chez Lucille un cri du cœur chanté :

« J'ai bien mangé et j'ai bien bu,
Merci mon petit Jésus ! »

— À la bonne heure ! Vous verrez que vous allez vite vous habituer à vivre parmi nous !

— Vous voulez dire que nous devons vivre ici désormais ! s'exclama Doudou, littéralement terrorisé à l'idée de devoir s'alimenter de façon aussi répugnante.

— Vous oubliez que vous m'avez remis la dernière bague d'identification qu'il vous restait, expliqua Iter sur le ton du père qui essaie patiemment d'inculquer la règle de l'accord des verbes pronominaux à un enfant distrait. De toute façon, vous ne vous trouvez pas ici par hasard...

— Ça, vous pouvez le dire, tonna Salomon. C'est vous qui nous avez attirés ici !

— Pardon mon ami ! Je n'ai fait que vous indiquer la voie. Et encore, je l'ai fait à mon corps défendant, étant presque convaincu que vous n'aviez pas les qualités requises pour vous joindre à notre petite communauté.

— Au fait, elle s'appelle comment votre… communauté ? demanda Jules, tandis que Lucille lui caressait doucement l'avant-bras.

— La SE ! Pour « société éteinte ». C'est un beau nom n'est-ce pas ? Nous l'avons trouvé sur un très ancien enregistrement, tellement usé que les mots sont souvent inaudibles. Nos experts l'ont réécouté durant des mois ; malheureusement, au moment où le nom de la société est prononcé, il survient un bruit dû à une grave usure, de sorte que nous entendons mal le mot. En fait, nos experts ont identifié le mot après bien des discussions. Et encore, certains exégètes ne sont pas d'accord. Ils croient que le mot pourrait être « distraite », d'autres disent même « distincte »… Mais je m'éloigne de ce que je voulais vous dire.

Iter fit une pause, les yeux baissés, les mains jointes comme un accent circonflexe amaigri, tout entier à trouver les mots susceptibles d'établir le contact avec les membres du quatuor. Un rot assourdi émana de la bouche entrouverte de Salomon.

Comme s'il n'avait rien entendu, Iter affecta de se composer un visage empreint de gravité et commença à parler. Cette fois, sa voix était dépourvue de toute facétie :

— Cet univers souterrain existe depuis quarante-trois ans. Il a été aménagé à l'origine par des dissidents comme vous qui n'avaient plus le courage de vivre au jour le jour dans l'arrondissement historique et de mourir d'ennui sous les bontés des occupants anglophones.

« Au fil des ans, une dizaine d'hommes et de femmes sont venus chaque année se joindre au noyau initial, chacun apportant des connaissances nouvelles. C'est ainsi que nous avons pu détourner suffisamment d'électricité pour subvenir à certains besoins élémentaires.

« Un but guidait ces gens : récupérer le plus possible d'objets du passé dans les maisons abandonnées de la ville

et les caves des édifices transformés en décor de façon à reconstituer le passé. Nous avons été parfois chanceux, comme le jour où nous avons découvert dans les ruines d'un édifice où devaient jadis se produire des émissions de télévision, une collection complète de cassettes. Malheureusement, presque tous les gens qui séjournent ici ont perdu la notion du fonctionnement des appareils quasiment tous inutilisables de toute façon. La plupart ne savent même pas ce qu'est une cassette. Ils sont analphabètes et ont oublié ce qu'ils étaient auparavant.

« Vous vous en rendrez compte dans quelques semaines : privés de la nourriture de là-haut, vous finissez par devenir désorientés et perdre la connaissance du savoir artificiel qui vous était inculqué par des moyens insidieux. Nos gens, déjà vieux pour la plupart, sont devenus des êtres doux qui ne réagissent qu'à des stimuli qui vont chercher une certaine réponse dans leur inconscient, comme s'il restait au fond de leur cerveau des bribes d'un passé qui leur a été légué sans qu'ils en aient eu connaissance.

« Ils s'occupent des collections d'objets de toutes sortes que nous continuons d'accumuler ici. Sans notion de notre véritable passé, nous avons accueilli tout ce que l'on apportait dans l'espoir qu'un jour quelqu'un vienne nous aider à trier et à expliquer ce qui a de la valeur et ce qui n'en a pas.

« Mais nous vieillissons tous. Nous ne nous reproduisons plus. Plus personne ne vient se joindre à nous depuis que les entrées du métro ont été murées. Vous avez remarqué qu'il n'y a pas d'enfants ici. Il n'y en a pas eu depuis vingt ans. Et les rares qui étaient nés ici se sont sauvés, à la recherche d'un chemin vers une région lointaine qui s'appelle **Le royaume** et où vivraient encore des Francekanoks qui n'ont jamais accepté la suprématie des Canadiens après la lutte finale.

« Nous ne savons plus où est ce royaume, sauf qu'il y aurait là un lac, jadis très grand et maintenant fort réduit. La légende veut que les habitants de ce lieu aient conservé un mode de vie et des habitudes alimentaires qui n'ont jamais été modifiés par les lois canadiennes. Mais personne n'est jamais revenu de cet endroit.

« Il y a environ trois mois, une Asiatique parlant français s'est introduite jusqu'ici. C'était une touriste qui s'était enfuie d'un hoverdoo parce qu'elle voulait voir les Frincekanoks par elle-même. Après plusieurs jours d'errance, la GRC à ses trousses, elle a abouti non loin de la même entrée que vous avez utilisée au moment où j'en sortais, déguisé comme vous m'avez vu. Elle m'a demandé de l'aider et je l'ai cachée dans la station de métro durant quelques jours, jusqu'à ce que je sache si je pouvais lui faire confiance. Elle a remercié la SE en réparant certains appareils. C'est elle aussi qui a mis au point le transmetteur qui nous permet d'intervenir sur les ondes radio et de diffuser de la musique et des appels à la révolution.

« C'est une personne exceptionnelle. On lui a implanté dans le cerveau, dans son pays, un transmuteur alimenté par pile solaire qui lui permet de modifier des émissions vocales à distance, qu'il s'agisse de paroles humaines ou d'enregistrements.

Iter se tut, perdu dans son épître aux Corinthiens, comme s'il jouissait d'une éventualité qu'il était seul à connaître, un sourire à peine esquissé lui déformant le visage à la commissure gauche des lèvres.

Son mutisme se prolongeant, Doudou intervint poliment :

— Et quel rapport cela a-t-il avec nous ?

Avec l'air étonné de celui qu'on tire d'une méditation transcendantale pour lui faire prendre son huile de castor, Iter répliqua :

— Quel rapport ? Mais, sans elle, Jules ne serait pas ici !

— Vous voulez dire que c'est la jeune femme qui m'a parlé au lac du canard et qui était en compagnie de l'interrogateur de la GRC il y a quelques jours ? s'enquit lentement Jules, interloqué.

— Eh oui, mon ami !

— Mais comment se fait-il que les sikhs de la Garde ne l'aient pas encore arrêtée ?

— Tout simplement parce qu'elle se sert de son pouvoir de transformer les paroles et qu'elle a fait dire à l'interrogateur de la relâcher. Elle avait été capturée par hasard à la limite de l'arrondissement, alors qu'elle cherchait à pénétrer dans le musée Tournadisk...

— Le musée quoi ? interrompit brusquement Lucille.

— Le musée Tournadisk, redit Iter. C'est l'endroit où l'on conserve des appareils antiques qui servaient jadis à...

— Faire tourner des microsillons, des 45 tours et des 78 tours, je sais, coupa aussitôt Lucille. Je ne sais pas comment, mais j'ai, dans ma tête, l'image de mon père à côté d'un de ces appareils, en train d'expliquer son fonctionnement à des gens. C'est tout ce dont je me souviens.

Un silence gêné flotta durant quelques secondes. Iter ne devinait guère ce qui se passait, mais les trois compagnons de la jeune femme se rappelaient qu'elle avait auparavant été une anglophone et qu'il était logique que son père ait occupé une fonction de scientifique dans la société canadienne. Seuls les citoyens anglophones pouvaient en effet occuper la fonction de directeur de musée parce qu'ils avaient la responsabilité de transmettre l'interprétation officielle du sens des pièces exposées.

Jules rompit le silence gêné, au moment où Salomon rotait de nouveau en essayant de se dissimuler la bouche derrière son poing fermé.

— Pourquoi l'a-t-on empêchée d'entrer dans ce musée ? Elle pouvait facilement passer pour une touriste...

— Son signalement était donné à toutes les patrouilles de la Garde révolutionnaire culturelle. De plus, vous le savez bien, les touristes n'ont pas l'autorisation de se déplacer seuls. Ils doivent nécessairement être accompagnés d'un guide qui leur fait voir ce qu'ils doivent voir et leur explique ce qu'ils doivent comprendre. Une fois emprisonnée, on l'a reconnue comme étant la jeune femme qui avait conversé avec Jules au lac du Canard. C'était l'occasion idéale de vous mettre la main au collet, vous qui rechigniez contre le régime. Enfin, récemment, dirons-nous.

« De retour parmi nous, Nguyen Ngoc Neige - euh... c'est son nom - nous a prévenus que vous étiez interrogés, mais que vous seriez probablement libérés. Elle a travaillé toute la nuit à réparer un amplificateur, c'est le mot qu'elle a utilisé, et, au matin, elle m'a demandé de préparer une émission spéciale que vous pourriez capter, en vous recommandant de venir vous joindre à nous. Le reste fut facile...

— Pour vous peut-être, grommela Salomon.

— Sous terre, vous ne souffrez guère de la chaleur, ajouta Doudou, encore incertain de l'attitude à prendre.

— Je sais, corrigea Iter. Mais souvenez-vous que je remonte souvent à la surface pour explorer la ville. C'est ce qui m'a permis au fil des ans de constater à quel point la situation se détériore. Les pannes de courant ne cessent de se multiplier. Ça nous est de plus en plus difficile de détourner le courant.

— La GRC ne vous a jamais ennuyés ? demanda Jules.

— Pas jusqu'à récemment. C'est-à-dire lorsque nous avons réussi à remettre en marche une ligne de métro avec l'aide de Neige. Nous l'appelons ainsi pour faire plus court.

Heureusement, les câbles sont souterrains et nous pouvons travailler en toute quiétude, mais des patrouilles de plus en plus fréquentes rôdent dans les environs des ruines de la tour penchée au-dessus de nous. Ils se doutent bien qu'il règne beaucoup d'activité ici, mais ils n'arrivent pas à se décider à descendre. Voyez-vous, ils n'aiment pas l'irrégulier, l'instable, la non-conformité. Ils s'imaginent beaucoup de choses sur nous, mais n'osent pas encore venir les vérifier. Ils ont horreur de se tenir en présence de ce qu'ils appellent les « ordures » culturelles, c'est-à-dire tout ce que nous avons ramassé lorsque nous partions en expédition, la nuit, pour visiter les caves. Ils ont même un nom de code pour nous : ils nous appellent les « éboueurs ».

Iter souriait de toutes ses dents jaunies, une lueur de malice dans le regard.

— Mais, grâce à vous, nous allons frapper un grand coup et secouer l'apathie des Frincekanoks !

Le ton exagérément enthousiaste qu'avait pris sa voix laissa les quatre compagnons mal à l'aise. Se pouvait-il qu'ils se soient enfuis d'un monde d'idiots pour sombrer dans un autre encore pire ? Ils se regardèrent indécis.

— Comment est-ce possible ? hasarda Doudou, rendu légèrement anxieux par la perspective de devoir se taper une autre équipée du genre de celle qui l'avait laissé exténué.

— Dans quelques jours se tiendra le grand rassemblement public annuel de la fête du sapin, la Marie-Noëlle. Hactuel lui-même viendra, comme à chaque année, présider à l'illumination du « Grimace-tri ».

— Nous connaissons, coupa Salomon, agacé. Nous y assistons chaque année pour chanter des *carolhyms*, Doudou et moi.

Iter semblait imperméable à la variance du ton des observations de ses interlocuteurs. Il reprit avec sa dignité agaçante :

— Vous savez donc qu'à ce moment-là se déroule la cérémonie de consécration en musique des Frincekanoks à Hactuel. Nous allons transformer le cours de cette cérémonie d'une manière dont je ne vous dis rien pour ne pas éventer la surprise. Puis nous allons profiter de la confusion qui va suivre pour lancer un appel à la révolution.

Iter rayonnait comme un jeune homme qui a réussi « sa première fois ». Sa physionomie hilare se présentait à tour de rôle à chacun de ses interlocuteurs.

— Et pourquoi avez-vous besoin de nous ? interrogea Lucille.

Il poussa un soupir.

— Nous avons un problème. Un petit, mais qui est bien embêtant. Voyez-vous, nous avons besoin d'un enregistrement qui n'existe que sur disque de vinyle.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit Salomon.

— Jadis, il y a bien longtemps, avant même l'affrontement final entre anglophones et francophones, existait une façon archaïque de reproduire la musique, les paroles, les chansons. On gravait des sillons sur un disque en matière souple qu'on appelait du vinyle.

Le disque était mis sur une plaque tournante et un bras muni d'une aiguille était placé dans le premier sillon. L'aiguille amplifiait les vibrations émises au contact du sillon et les renvoyait à un amplificateur qui transmettait le son.

— Il est complètement zinzin le père, murmura Doudou dans l'oreille de Salomon en faisant mine de se pencher pour faire tomber la poussière de son pantalon.

— Malheureusement, poursuivit Iter, le moteur du dernier tourne-disque en notre possession a brûlé, il y a deux semaines. Nous n'avons plus les moyens de mener à bien notre entreprise. Neige n'a pas trouvé de moteur compatible dans le stock de pièces que nous avons accumulé,

objecta-t-il à l'avance à Jules qui faisait mine de suggérer le recours à la jeune spécialiste asiatique.

— Nous savons, poursuivit le vieillard, qu'il existe un modèle très perfectionné au musée de la civilisation frince-kanoque, près du grand édifice en forme de croix. Nous sommes trop vieux, donc trop repérables, pour lancer une expédition. Nous voulons que vous le fassiez à notre place et...

— Et ? demanda Jules.

— Et que vous participiez à l'opération de reconquête de la liberté.

Le silence était tel qu'on entendait l'estomac vide de Doudou pousser des borborygmes lancinants.

Jules finit par commenter, d'une voix hésitante :

— Cela ne nous concerne pas... Nous pouvons dire non...

Le visage d'Iter n'avait plus cet air bonhomme qu'il avait affiché depuis le début.

— Avez-vous le choix ? Si vous refusez de nous aider, nous vous ramènerons à la surface et vous serez immédiatement ramassés par la Garde révolutionnaire culturelle. Rappelez-vous que vous n'avez plus de bagues d'identification. Vous servirez de cobayes aux recherches sur la culture. Lucille en sait quelque chose. Si vous acceptez, nous vous indiquerons comment rejoindre la route vers le royaume libre du Nord. Vous aurez la chance de refaire votre vie.

Les quatre se consultèrent du regard. De longues minutes passèrent. Iter attendait, impassible.

Puis Salomon parla le premier.

— Nous le ferons.

Jules ne put réprimer un mouvement de surprise.

— Tu es fou ou quoi ? Qui te dit que cette opération imbécile a des chances de succès ?

— Nous n'avons pas le choix, Jules. Nous nous sommes fourrés dans ce pétrin de merde et je ne vois pas comment nous allons nous en sortir. Et je ne veux pas devenir un pauvre type qui se fait jouer dans le cerveau pour découvrir ce qui le distingue d'un autre, ni me faire implanter des bidules qui vont me faire pousser la chansonnette à tout bout de champ comme cette pauvre Lucille.

L'intéressée baissa la tête, attristée.

Doudou en profita pour ajouter, sans enthousiasme :

— Je suis d'accord. Le plus tôt on sortira de cette cour des miracles, le mieux on se portera. Et d'ailleurs, ça pourrait marcher. Rappelez-vous comment Émilie avait réussi à stimuler avec ses bouts de chansons les vieux cons à l'hôpital des Martyrs de la manifestation de 2061.

— Et toi ? demanda Jules à Lucille.

— J'irai avec toi, fit-elle dans un souffle.

— Bon... grogna Jules. Alors, entendu.

Iter avait retrouvé son sourire affable. Il se contenta de dire sur un ton sentencieux :

— Comme l'a inscrit un artiste dans une grande fresque que nous venons de restaurer : « Joyeuses Pâques ! »

Chapitre onze

Per Habbey attendit patiemment que l'aéro-doo de la GRC se gare à quelques mètres des ruines de la tour penchée dont la silhouette se découpait sur le ciel nocturne du dôme. Il n'était pas peu fier d'être assis sur la même banquette que Mrs McTeer, derrière les deux policiers sikhs impassibles.

— Comment pouvez-vous être sûr que votre informateur sera là ? interrogea la McTeer de sa voix la plus aigre.

— Ne vous inquiétez pas ; cet informateur ne nous déçoit jamais. Je le sais par le signal qu'émet depuis six heures la balise électronique que nous avons implantée dans son cerveau il y a six mois. D'ailleurs, si mes yeux ne me trahissent pas, je crois que voici la personne que nous attendions...

Mrs McTeer fit un mouvement pour sortir du véhicule, mais Per Habbey la retint d'un geste mou, osant à peine poser ses doigts boudinés sur son bras.

— Il est préférable que j'y aille seul. Cet informateur est très particulier. Il est toujours sous le coup du regret de ce qu'il fait pour nous. Une petite imperfection électronique qu'il reste à corriger. Mais je suis sûr que quelques petites promesses supplémentaires vont avoir raison de ses malaises spirituels.

Le fonctionnaire en noir s'extirpa de l'aéro-doo et marcha jusqu'à un individu qui se dissimulait à moitié derrière une gigantesque poutre en béton, fichée presque à la verticale dans le sol, sans doute effondrée depuis belle lurette.

— Alors, comment se sent-on en liberté chez les fous ? fit Per Habbey à l'intention de son interlocuteur. Raconte. Plus vite nous pourrons mettre la main sur ces idiots, plus vite tu pourras retourner chez les tiens...



Pour Jules, Salomon et Doudou qui avaient honni l'imposante sollicitude de leurs geôliers et l'obligation de vivre en simagrées derrière des vitrines, l'atmosphère dans laquelle baignait leur existence n'était guère plus gratifiante.

Lucille semblait prendre son parti de ce qu'il lui arrivait pour peu qu'elle bénéficiât de la présence bienveillante de Jules.

Ils n'étaient pas à proprement parler des prisonniers puisqu'ils pouvaient aller où bon leur semblait dans les dédales de couloirs et de pièces souterrains. Mais, privés des bagues d'identification qui donnaient accès aux comptoirs d'alimentation et de vêtements « portai-jetai », ils devaient désormais coordonner leur activité à celle de leurs hôtes décrépits.

Doudou était le plus affecté par la situation. Il ne parvenait pas à s'adapter aux menus qu'échafaudaient avec une lancinante répétition les cuisiniers de la « Société éteinte ». Tous ces succédanés de graisse et de viandes animales lui donnaient une telle nausée qu'il ne s'alimentait plus que de fruits déshydratés et de simili noix.

Salomon réagissait mieux. S'il se plaignait de voir revenir jour après jour les mêmes plats sur la table, il n'en avalait pas moins des portions généreuses qui commençaient à laisser des traces sur son tour de taille.

Jules et Lucille étaient les moins malheureux. Le lien qui se développait entre eux leur rendait les désagréments de la vie souterraine presque tolérables.

Neige représentait une sorte d'ancrage contre la folie dans cet univers irréel tout entier axé vers la concrétisation d'un idéal révolutionnaire que les quatre Frincekanoks peinaient à imaginer. Telle une anthropologue à la logique froide, Neige avait choisi la vie au sein de la « Société éteinte » comme d'autres choisissent de vivre au sein de peuplades aux mœurs étranges, pour le simple plaisir de ne plus être ce qu'ils étaient la veille.

Puis vint un jour où Iter et Neige convoquèrent le quatuor pour lui expliquer ce qu'ils attendaient de lui. Devant une carte antique de Montréal, protégée tant bien que mal par une feuille de plastique jaunie, la jeune femme expliqua point par point comment il faudrait procéder pour mener à bien l'expédition. Ils n'avaient pas le choix. Ils devaient s'y conformer.

Jules choisit la fin de l'après-midi pour mettre à exécution le plan que Neige avait conçu.



Le wagon du métro les avait amenés à quelques stations de leur destination, sa route interrompue par le mauvais état des rails qu'on devinait dans la pénombre d'un couloir.

Au rythme des lamentations de Doudou que l'obligation de trimbaler les instruments de musique subtilisés lors

de leur fuite rendait de plus en plus maussade, Lucille, Salomon et Jules avaient entrepris d'arpenter le couloir qui les mènerait, aux dires d'Iter, à quelques pas de la station où ils devraient prendre le risque de faire surface. Quelques centaines de mètres les sépareraient alors de l'édifice qui abritait le musée et où ils devraient se mêler à la foule pour s'introduire peu de temps avant la fermeture et s'y dissimuler.

Neige avait été empêchée de participer à l'expédition par Iter, sous prétexte qu'elle ne devait pas risquer d'être faite prisonnière de nouveau. Ses talents seraient indispensables au moment du grand spectacle de la Marie-Noëlle. La jeune femme s'était résignée, non sans abreuver le quatuor de longues recommandations assorties de descriptions méticuleuses de l'appareil qu'il devait rechercher.

Les jérémiades de Doudou étaient sans fondement. Ils trouvèrent facilement le terminus : la station de métro, brillamment éclairée, constituait un « site historique » ouvert aux visiteurs de surface. Aucune grille ni entrée murée n'empêchaient les visiteurs de descendre sur la voie et d'y circuler. Mais qui aurait eu l'idée saugrenue d'aller marcher dans un couloir sombre et aussi malodorant que malpropre ?

Parvenus à la la lisière de la zone éclairée, ils se tinrent en retrait quelques minutes, le temps de laisser repartir un groupe d'une quinzaine de touristes asiatiques visiblement de l'Ouest canadien, équipés à la cowboy avec des bottes à haut talon biseauté et des chapeaux à large rebord, et porteurs d'une veste rouge ornée de l'inscription « Calgary » en lettres blanches.

La jeune guide qui les accompagnait, toute pimpante dans son uniforme turquoise et son chemisier orange eut un dernier commentaire : « *So, in conclusion, the ancestors of the destitute french population were forced to live*

underground in ghastly conditions before our great goverment took the reponsibility to integrate them in a social life above ground. »

Le commando entendit quelques murmures d'appréciation et les touristes repartirent à la queue leu leu vers la surface. La guide prit le temps de jeter un coup d'œil inquiet à la ronde ; on l'avait visiblement mise au fait que des représentants de la « Société éteinte » pouvaient surgir au moment où elle s'y attendrait le moins.

Après quelques minutes, Jules conclut que tout danger était écarté et il fit signe aux autres de le suivre. Ils se hissèrent sur la plate-forme et s'approchèrent de l'escalier, à pas mesurés, le cou tendu, soucieux de ne pas se laisser surprendre par le retour inopiné de la guide à la tête d'un nouveau groupe de touristes.

Au tiers de l'escalier qui les menait vers la sortie, ils furent soudainement plongés dans une épaisse pénombre au moment où l'éclairage fut interrompu. La surprise les figea sur place, tremblants.

— Une nouvelle panne ? chuchota Salomon d'une voix à peine audible.

— Je ne crois pas, reprit Jules sur le même ton. Regarde, on aperçoit un filet de lumière au tournant de l'escalier. Il doit s'agir d'une veilleuse. J'ai plutôt l'impression que c'était le dernier groupe de visiteurs et que la guide a tout fermé en sortant. Allons voir.

L'escalade se fit à pas lents, guidée par la veilleuse tremblotante à la lumière rougeâtre fixée au mur à quelques marches du niveau de la rue. La grande salle où ils parvinrent avait sans doute été éclairée jadis par des baies vitrées ; une seule était encore en place et permettait de distinguer des édifices sombres de l'autre côté de la rue. Toutes les vitres avaient été remplacées par des panneaux de plastique

recyclé vert foncé, marbrés de coulisses poussiéreuses rendues croûtées par l'humidité ambiante.

— Il faut avoir un drôle de sens de l'humour pour amener des touristes dans un lieu comme celui-ci, commenta Doudou le visage renfrogné. On se croirait dans...

Lucille le coupa à voix forte :

« Dans une étable obscure
Sous le ciel étoilé
Et d'une vierge pure
Un doux enfant est né. »

Les trois hommes la contemplèrent, indécis. Il y avait plusieurs jours qu'elle n'avait pas poussé la chanson, comme si le fait d'avoir vécu sous terre parmi la bande des vieillards à Iter l'avait momentanément subtilisée à sa douce folie musicale.

Lucille avait honte et se tenait le visage baissé. Elle prenait désormais conscience plus rapidement de ses accès tapageurs, ce qui la rendait morose et désabusée, convaincue d'être condamnée à se ridiculiser jusqu'à la fin de ses jours. Elle tripota sa flûte du bout des doigts, la porta à ses lèvres pour en tirer un faible sifflement incongru et eut un air d'enfant timide.

Jules la prit dans ses bras et l'embrassa sur le front. Elle laissa sa poitrine se presser contre la sienne, momentanément abandonnée comme un enfant qui ne sait comment refouler la boule de peine au fond de la gorge.

— Ne t'en fais pas, Lulu (c'était la première fois qu'il l'appelait ainsi). On va trouver. Neige a promis qu'elle t'examinerait le cerveau au retour.

Lucille hocha la tête, renifla un grand coup, se passa le dos de la main sous le nez et fut déjà prête à poursuivre

l'expédition. Elle regarda autour d'elle et s'approcha de la porte en verre qui, seule, avait été nettoyée peu de temps auparavant puisqu'on n'y voyait guère de poussière.

Ils s'enhardirent à pousser la porte, fermée par un loquet à barre automatique et à sortir dans la rue. L'air était chaud et poussiéreux. Un vague relent de fleurs de pommiers flottait, dernière trace de la vaporisation de seize heures qui devait chasser les odeurs de transpiration et les émanations de cuisine contenues par le dôme hermétique.

À leur gauche, au bout de la rue quasi déserte, la silhouette du musée « Tournadisk » se profilait sur le ciel artificiellement brunâtre du dôme. L'administration n'avait saisi du mot « brunante » que le préfixe et elle avait cru bon de commander à l'informaticien chargé de la gestion de la voûte céleste cette étrange coloration qui persistait chaque soir durant très exactement vingt-six minutes et treize secondes. C'était le signal de la venue de la nuit.

L'hiver, on modifiait l'horaire pour que cette période de déclin lumineux survienne plus tôt en journée, soit à 16 h 30, question de ne point intervenir dans la structure génétique des Frincekanoks. L'administration croyait dur comme fer que « l'hiver » avait encore une signification pour eux ; du moins, c'était ce qu'affirmait la science officielle.

La « brunante » avait pour seul effet de causer un ralentissement considérable de l'activité de surface. L'éclairage était pratiquement nul dans les rues et on ne s'y déplaçait qu'avec beaucoup de difficulté.

Les édifices environnants portaient encore des affiches rongées par le temps où subsistaient d'étranges caractères en arabesques. Jules rappela à l'ordre Salomon et Doudou qui, le nez en l'air et la bouche béante, s'étiraient le cou dans toutes les directions.

— Venez. C'est le gros édifice que vous voyez là-bas.

— Mais... nous sommes... commença Doudou.

— Hors les murs... continua Salomon.

— Il n'y a aucune crainte à avoir, dit Jules sur un ton rassurant. Voyez ce carrefour à cent mètres. C'est la voie qui conduit à la partie de la ville où résident les administrateurs de la cité. C'est aussi là qu'est située la centrale de la police où on m'a amené pour m'interroger. C'est là que j'ai vu Neige utiliser son talent pour changer les mots.

— Cela veut dire qu'un aéro-doo de la Garde peut y passer à tout moment et nous repérer ! objecta Lucille, le visage angoissé.

— Non. À la brunante, les gardes interrompent leur travail pour aller manger des pâtisseries. Enfin, presque tous. Allons, dépêchons, il nous reste à peine vingt minutes avant la fermeture du musée si l'on se fie à Iter. Nous arriverons à temps pour nous mêler à la foule qui quittera le musée.

— C'est complètement idiot ton truc ! Doudou affichait un air dégoûté. Comment entrer si tout le monde sort ?

— Tu verras bien.

— Pourquoi ne pas nous mettre au courant avant de nous entraîner dans une histoire qui risque de nous coûter cher ? pesta Doudou, de plus en plus irascible.

Il marchait derrière les trois autres, feignant de s'intéresser aux édifices restaurés à quelques centaines de mètres sur la gauche, se laissant insensiblement distancer de quelques pas puis se hâtant de nouveau pour se rapprocher et traînant de la patte aussitôt après.

— Doudou a un sale caractère, constata Jules, le visage intrigué.

— Depuis que nous sommes passés sous terre, renchérit Lucille.

— Il dit qu'il lui est impossible de s'adapter à cette vie, soupira Salomon. Il n'aime pas la bouffe, il rêve constamment à une déléguée à l'harmonie sexuelle qui lui avait fait des chatouilles chinoises il y a six mois. Il dépérit, le pauvre... Hier encore, il m'a répété pour la centième fois au moins qu'il en avait marre et que, s'il avait su, il serait resté bien peinard dans sa chambre, à attendre d'aller chanter pour les vieux dans les hôpitaux.

Et Salomon de pousser un profond soupir en hochant la tête.

À leur gauche, un muret de béton, fissuré et échancré par le temps à de multiples endroits, surplombait une vaste tranchée au-dessus de laquelle subsistait un grillage rouillé dont des parties manquaient ici et là.

— C'est curieux, fit Lucille qui y jetait un coup d'œil en ralentissant un peu le pas, on dirait qu'il y a comme... comme une rue dessous.

— C'est possible, répliqua Jules sans interrompre sa marche. Cette partie de la ville est, selon Iter, trouée de voies souterraines qui mènent aux confins du dôme. Ces voies n'ont pas été utilisées depuis des décennies. Des éboulis en bloquent l'accès. Personne n'a jamais eu le courage d'aller jusqu'au bout, mais Iter connaît un passage du métro qui mène à une partie de la ville où on passe sous un bras d'eau. La GRC ne poursuit pas ceux qui réussissent à le franchir. En suivant une voie qu'il appelle une « Notoroutt », on arriverait, selon lui, au fameux royaume où se sont réfugiés les Frincekanoks qui ont quitté le métro. Mais nous verrons cela au retour. Nous y voici...

À droite, les restes de deux grandes tours en aluminium terni et noirci, enfoncées par le milieu comme des bougies qui ont fondu trop vite, témoignaient d'un sort cruel qui se perdait dans la nuit de l'oubli. Les quatre marcheurs

(Doudou avait fini par se joindre à eux tout en affichant son air taciturne coutumier) eurent le frisson devant ces ruines pointées vers le dôme comme des bouteilles brisées.

En quelques enjambées rapides, ils furent à la porte du gigantesque édifice brunâtre, lui aussi en piteux état, mais dont l'une des portes, au sommet de quelques marches, était surmontée par une affiche au néon rose à l'intensité très variable et portant cet unique mot : « Tournadisk ». Un grésillement sonore hoquetait en permanence au-dessus de la tête des visiteurs.

La porte franchie, un autre escalier sombre et humide entre des murs de même couleur permettait d'accéder à une vaste pièce encadrée par d'autres, plus petites, dont les devantures en verre avaient depuis longtemps disparu. Ils hésitaient, incertains de la direction à prendre, lorsque leur attention fut attirée par un bruissement de voix en provenance de la gauche.

L'éclairage blafard de quelques tubes fluorescents ajoutait à l'allure passablement poussiéreuse de l'endroit. Sans un mot, Jules fit signe aux autres de le suivre.

Au bout du couloir, des dizaines de personnes, Asiatiques pour la plupart, descendaient un vaste escalier en devisant. Leur démarche était lente et mesurée, comme celle de promeneurs insouciants qui ont tout leur temps.

Jules et Salomon se dirigèrent vers l'entrée du musée, fendant péniblement la foule pour ouvrir la voie à Lucille et Doudou, tous deux d'un gabarit qui ne permettait guère de remonter sans difficulté un tel courant humain. Jules entreprit de longer le mur de l'escalier ascendant, la main bien ferme sur une rampe en métal noirci par les millions de mains qui l'avaient involontairement caressé.

L'opération fut finalement moins pénible qu'ils ne l'avaient anticipé. Les visiteurs les voyaient du sommet des

marches et, obéissant instinctivement au mouvement de détour imprimé par ceux qui les précédaient, choisissaient de les éviter. De temps à autre, un distrait leur arrivait dessus parce qu'il avait la tête tournée. Mais la progression vers l'entrée du musée se faisait à un rythme assez rapide, compte tenu des circonstances.

Comme Jules l'avait espéré, les visiteurs n'avaient pas encore totalement évacué la salle. On entendait une sorte de sonnerie grêle qui les avertissait de la fin des heures de visite. Les quatre compagnons se glissèrent comme un coin entre des visiteurs et le chambranle de la porte. Jules puis Lucille passèrent. Salomon, qui précédait Doudou, était presque à l'intérieur de la salle lorsqu'un gardien en uniforme marine les héla.

— *What are you trying to do ?*

Aussitôt, Jules mit la main droite dans sa poche et actionna un dispositif que lui avait confié Neige au départ. À la stupéfaction des trois autres, sa voix s'éleva en anglais avec une rare pureté.

— *We were sent to deliver these precious instruments to the museum. We are members of a special brigade of curators and we must make sure that these instruments are well taken care of.*

Jules suait à grosses gouttes, mais affichait un visage décidé. Son intervention fit d'ailleurs merveille. Du moins en apparence. Il gardait la main nerveusement enfoncée dans la poche de son vêtement, sans doute pour s'assurer que toute conversation se déroulerait sans heurt.

Assez bizarrement, comme s'il se faisait violence, le garde répliqua :

— *Very weIl. Go right ahead but please be quick. The museum will be closed in a short white.*

Puis il fit un pas en arrière et s'écarta de leur chemin,

mais la surprise qui se lisait dans ses yeux témoignait de l'insécurité dans laquelle le plongeait cet épisode auquel il ne comprenait rien. Aller à l'encontre des consignes qu'on lui avait enseignées le désarçonnait.

Jules et les autres ne demandèrent pas leur reste. En quelques pas, ils furent au cœur de l'immense pièce dont le plancher avait été divisé selon un concept d'allées rectilignes qui formaient un gigantesque quadrillage. En vertu d'une présentation qui échappait à la logique, les carreaux accueillaient des appareils de divers formats, des étalages de disques, des systèmes d'enregistrement, des salles d'enregistrement reconstituées, des instruments de musique assemblés selon la forme plutôt que selon le genre, etc. Un *swing* de Benny Goodman jouait en sourdine.

Jules fit des yeux un tour rapide de l'endroit pendant que Lucille turlutait tout doucement en suivant la musique. Doudou avait perdu son air renfrogné et se tenait près de Salomon, comme s'il craignait qu'on l'oublie.

Il fallait faire vite. Les derniers visiteurs échangeaient en rigolant et marchaient à pas lents vers la sortie, se retournant parfois brièvement pour jeter un dernier coup d'œil sur la salle.

Jules repéra une encoignure masquée par une grande bâche noirâtre sous laquelle on avait temporairement empilé des caisses d'instruments brisés. Il entraîna aussitôt le trio vers l'endroit, les poussant à se dissimuler en vitesse sous la bâche. Une odeur de poussière pourrie irritait les narines.

Pressé de se cacher, Doudou en échappa sa clarinette dont l'embout se cassa. La surprise le maintint immobile, à quatre pattes, considérant avec tristesse l'instrument désormais inutile. Jules le poussa de la main dans le dos pour qu'il s'enfouisse dans le bric-à-brac à la recherche d'une cachette.

Doudou fut prompt à se retourner :

— C'est ta faute. Nous n'aurions pas dû apporter ces instruments. Maintenant, il est inutilisable.

Jules parvint à contenir sa colère naissante.

— Ce n'est pas le temps de se lamenter. Tu ne savais même pas en jouer. Les instruments n'avaient d'autre utilité que de nous aider à pénétrer ici. Maintenant, disparais dans un coin et attends comme nous que les gardes soient sortis.

Les bruits de pas s'estompaient dans la grande salle. Ils entendaient le gardien aller et venir. La musique prit fin. Il y eut quelques grattements insolites puis la voix d'Al Jolson dans « Mammy » s'éleva, à la fois nasillarde et basse. Lucille devait se tenir la bouche à deux mains pour ne pas chanter, émettant des grognements qui faisaient gicler la salive entre ses doigts.

— *Are you sure you did'nt see them go out ?* demanda une autre voix.

— *WeIl... no*, répliqua le gardien qui les avait interrogés brièvement à leur arrivée. *Maybe they managed to go out with the crowd as I walked to the end to see if the doors were locked. Do you think it matters if....*

— *Nahh. If they spoke English, it means they are citizens like us. They must have exited while we were busy checking the doors.*

— *You mean when « I » was checking the doors. You were asleep in your office once again.*

— *Stop nagging will you ? Let's get out of here. lt's getting late. The stench from these old pieces of junk is torturing me.*

Des pas, puis le bruit d'une porte que l'on claque. Le son d'une clé que l'on manipule dans une serrure mit un point final à l'épisode. La voix d'Al Jolson s'éteignit aussi. Un ordinateur devait avoir mis un terme au programme de la journée.

Les quatre intrépides étaient à l'abri des regards indiscrets pour mener à bien leur entreprise.

Jules imposa à ses compagnons de se dissimuler encore quelques minutes pour se convaincre que personne n'était resté dans la salle d'exposition. Lorsqu'il s'extirpa de sous la bâche, la grande salle n'était plus éclairée que par des veilleuses murales bleuâtres qui créaient une atmosphère irréelle sous ce plafond à une quinzaine de mètres au-dessus de leurs têtes.

Ils sortirent un à un, en secouant la poussière de leurs vêtements. À pas lents, ils s'approchèrent des présentoirs, reluquant avec étonnement les reliefs d'une époque dont ils n'avaient même pas entendu parler. Incapables de lire les explications en anglais sur les cartons qui accompagnaient les objets, ils ne s'arrêtaient devant rien, se contentant de laisser leur regard errer où bon leur semblait, attentifs à ne pas s'éloigner les uns des autres dans ce lieu peu rassurant.

Parvenu au milieu de la salle, Jules exhiba des feuilles de papier pliées en quatre qu'il avait gardées sous sa veste et en remit une à chacun. La sueur avait rendu le papier légèrement poisseux. Leurs yeux s'habituant maintenant à la pénombre, ils purent distinguer les traits de l'esquisse patiemment dessinée par Neige.

Elle reproduisait une boîte noire plate vue de trois quarts ; une rondelle assez grande, en plein centre sur le dessus du meuble côtoyait une espèce de bras incurvé.

Neige avait cru bon d'ajouter quelques recommandations de son cru. « Assurez-vous de voir les numéros 45 et 33 côte à côte près de la plaque tournante. Assurez-vous aussi qu'il y a une aiguille dans le manche près de la plaque ; vous le découvrirez en passant légèrement le doigt à l'extrémité du manche. Cela est très important : il peut manquer d'autres pièces que je parviendrai à remplacer avec

des restes d'appareils, ici, mais l'aiguille est indispensable. Soyez prudents et bonne chance ! »

Jules considéra ses compagnons. Salomon et Doudou semblèrent comprendre après une lecture laborieuse, mais Lucille tournait et retournait la feuille dans ses mains, gênée. Jules avait oublié qu'elle ne savait pas lire. Il lui dit simplement :

— Ne t'en fais pas, Lulu. Aide-nous seulement à trouver une boîte comme celle du dessin. C'est tout ce qui compte.

Elle lui répondit par un sourire timide et, pour se donner une contenance, entreprit de regarder attentivement aux alentours avec un lent mouvement de tête qui avait tout du périscope.

Doudou haussa les épaules et soupira, encore amer :

— Bon, puisqu'il le faut, allons-y.

— On devrait peut-être se diviser le travail... hasarda Salomon.

— C'est juste, dit Jules. Mettons-nous en carré, dos à dos. Chacun part devant soi en observant soigneusement les objets exposés et marche jusqu'au mur auquel il fait face. Parvenu au mur, il tourne à gauche et va jusqu'à la première allée qu'il remonte. Il s'agira de quadriller chacun son quart de salle. Ça va ?

Chacun grogna son assentiment et partit d'une démarche peu assurée, reluquant avec attention des pièces auxquelles il ne comprenait rien et auxquelles la pénombre bleue prêtait parfois une dimension fantasmagorique.

L'atmosphère humide faisait perler des gouttes de sueur sur le front de Jules. L'allée fendait des tumulus d'instruments dorés, d'uniformes de musiciens de fanfare, de piles de partitions déposées pêlemêle et abandonnées à la manipulation des visiteurs.

Lucille progressait sans hâte, en proie à la crainte irraisonnée de l'inconnu. Certains exhibits étaient composés à

l'aide de mannequins probablement dénichés dans les caves d'un ancien grand magasin. Ils avaient gardé les poses qui avaient servi jadis à mettre en valeur des vêtements, mais qui leur conféraient maintenant un air ridicule, leur manque de flexibilité les faisant tenir qui un violon sans corde, qui une trompette sans pistons, qui encore un tambour défoncé comme on indique le chemin à suivre à un visiteur égaré. La calvitie totale était la règle chez la plupart de ces statues faméliques à la bouche entrouverte et au regard dédaigneux, ajoutant à l'aspect fantastique de l'ensemble.

Doudou, que la rancune continuait de tenailler, limonait à voix imperceptible et regardait à peine le spectacle de l'amoncellement désordonné des grands instruments, pianos, clavecins, harpes, orgues, harmoniums, cithares dont l'odeur de vernis suri offensait ses narines.

Salomon prenait un certain plaisir à arpenter l'allée. Il avait d'abord jeté un coup d'œil distrait sur un empilement indistinct d'instruments à cordes, un instant fasciné par une contrebasse privée de ses cordes. La forme lui rappela des courbes féminines et il regretta de n'avoir point bénéficié des services d'une déléguée à l'harmonie sexuelle depuis quelques semaines.

Il avait espéré un temps que Neige succomberait à son charme bourru, mais il avait dû vite se rendre à l'évidence : pour le moment, elle ne vivait que pour la réussite du projet, uniquement préoccupée par le prochain problème technique à résoudre.

Il reprit sa recherche, sans réaliser qu'il était parvenu à la hauteur de la section des disques et des appareils à reproduction sonore. Le quatuor avait, bon gré mal gré, passé plusieurs heures à étudier, sous la gouverne de l'imperturbable Neige les différents supports à musique et à chansons.

Et maintenant, en arrêt devant un étalage sous vitrines

de pochettes de microsillons, d'enveloppes de 45 tours, de boîtiers de disques au laser, de bandes magnétiques et de bobines, le cœur lui débattait. Allait-il être celui qui découvrirait la mystérieuse boîte noire ?

Il voulait poursuivre sa quête, mais ne parvenait plus à détacher le regard d'une pochette très défraîchie, soutenue à la verticale par un petit support en plastique recyclé. Il lut phonétiquement, les uns à la suite des autres et en détachant les syllabes, les mots qui y apparaissaient : *Bach The Complete Brandenburg Concerti Otto Klemperer Philharmonia Orchestra.* Mais il aurait été bien en peine de dire ce qu'ils signifiaient.

En fait, ce qui le gardait devant cette pièce de collection, c'était l'image du dessus : une femme, vêtue d'une robe visiblement très ancienne, tenait un instrument à cordes semblable à ceux qu'il avait aperçus précédemment. Il ne s'agissait pas d'une illustration réaliste, mais plutôt une reproduction de ce qui devait être une gravure ou une tapisserie ; ses connaissances étaient très limitées en la matière et il n'aurait vraiment pas su faire la distinction. Vue de profil, la femme tenait le manche de l'instrument dans sa main gauche et semblait prête à passer sur les cordes une espèce de bâton qu'il n'arrivait aucunement à identifier.

Une affichette collée à l'intérieur de la vitrine donnait une explication en anglais. Mais Salomon n'avait jamais été désigné pour apprendre cette langue ; la majorité des habitants de l'arrondissement historique n'apprenait pas l'anglais pour garantir aux touristes qu'ils vivraient ce que le manuel du parfait Frincekanok appelait « l'imerzion dans la lingue franssais ».

Il fut tiré de sa rêverie par un appel lointain de Jules aux autres :

— Vous avez trouvé quelque chose d'intéressant ?

Les « non » de Lucille et de Doudou se répercutèrent, étouffés.

Salomon crut bon d'ajouter le sien puis, avec regret, il reprit sa marche vers le mur du fond où il devait tourner à droite.

Il en était à son troisième pas dans la nouvelle direction lorsqu'il tomba en arrêt devant une table de bonne dimension sur laquelle avait été étalée une collection complète de tourne-disques, aux formes les plus hétéroclites. En plein centre du plateau, une grosse boîte aux parois en verre protégeait des doigts poisseux des visiteurs une pièce probablement rare. L'objet était composé d'un support en bois vernis, muni d'une manivelle en métal luisant, et surmonté d'un pavillon foncé qui épousait la forme d'une fleur démesurée.

Doudou sentit une sourde chaleur lui triturer l'estomac. Il savait qu'il avait découvert l'endroit où chercher.

Il monta l'unique marche qui menait au plateau et marcha avec précaution entre les divers appareils qu'on avait rassemblés là par dizaines. Aussi loin que son regard portait, il voyait divers genres, mais tous avaient en commun cette fameuse plaque ronde. Chez certains, le bras auquel Neige s'était référée avait depuis belle lurette été arraché. Mais aucun doute n'était possible : c'était là.

Chapitre douze

Le jour et la nuit se confondirent dès lors. Jules et Salomon s'affairaient avec le moins de réticence possible à préparer le grand coup de force avec Iter. Lucille maîtrisait mieux son irrépressible envie de pousser la chansonnette grâce à une intervention improvisée de Neige qui avait pour effet de provoquer un court-circuit temporaire dans les microprocesseurs implantés dans son cerveau. Doudou avait cessé de morigéner, mais sa lassitude et son mutisme constituaient une source permanente de souci pour Jules.

Neige, toujours économe de la moindre parole, était parvenue à réparer le tourne-disque rapporté par l'équipe de Jules. Elle ne semblait vivre que pour la jouissance d'accomplir une tâche, bien qu'on la vît de plus en plus, un faible sourire aux lèvres, se laisser faire la causette par Salomon. Elle avait dirigé de main de maître un travail complexe de raccord à un amplificateur de sa confection. Un commando l'avait ensuite dissimulé, de nuit, dans l'appareillage que des centaines de préposés à l'entretien avaient installé dans le grand parc aux arbres en plastique bien alignés, tous de la même hauteur, près de la tour penchée.

Jules et Lucille aimaient surveiller les préparatifs de la fête de la Marie-Noëlle après avoir escaladé les ruines de la

tour, en évitant les sentinelles que Iter y postait, bien que leur âge canonique les prédisposât souvent à faire la sieste plus que de raison. Le couple pouvait faire l'amour en toute quiétude dans un réduit qu'il s'était aménagé à l'aide de rebuts de toutes sortes. Une nuit où ils se manipulaient avec une énergie contrôlée pour se pousser à l'extase, ils avaient aperçu Salomon, venu explorer d'un regard songeur le vaste parc où les projecteurs permettaient de distinguer les installations destinées aux célébrations. Leur compagnon ne s'était pourtant pas rendu compte de leur présence, même si Lucille n'avait pu s'empêcher de grogner une chanson au moment béni, ses lèvres étroitement pressées sur celles de Jules pour empêcher que le son ne porte trop :

« Plus haut, plus haut, mon amant,
C'est là, c'est là que je souffre... »

La précarité de leur situation avait semblé donner plus d'acuité à leur plaisir commun et le couple avait décidé dès lors de se trouver d'autres endroits du genre pour accroître le danger d'être repéré et atteindre l'extase : dans la garderobe du bureau d'Iter, derrière une pile d'instruments aratoires dans le musée de Ti-Coune, dans les douches, sous une table du réfectoire...

Cette activité sexuelle fiévreuse détournait un peu Jules de la préoccupation de réussir le « grand coup » qu'évoquait mystérieusement Iter avec de plus en plus d'excitation.

La veille de l'événement arriva enfin.

Iter et Neige (que la proximité du grand soir ne parvenait pas à tirer de son calme) invitèrent le quatuor à les rejoindre sur une plate-forme temporaire installée au sommet de la tour et d'où on pouvait observer la mise en train de la fête.

Les aéro-doos se pressaient comme des nuées de mouches sur un terrain spécialement aménagé où, en dépit des efforts hardis des préposés engagés dans l'ouest du Canada, de timides fleurs naturelles s'acharnaient à pousser chaque printemps.

Les aéro-doos déversaient leur contingent de Frince-kanoks, les touristes n'étant pas admis à cette fête dite de la « Spécifique cité » au cours de laquelle une consécration musicale du peuple avait lieu en présence de Hactuel lui-même.

En attendant que soit venue l'heure de se mêler à la foule, le petit groupe regarda la marée humaine converger dans un ordre impeccable vers le grand parc en plein centre duquel une gigantesque structure conique trônait, tout illuminée de loupiotes rouges et blanches à intensité variable, disposées de façon à reproduire grosso modo l'unifolié canadien.

Pour assurer l'apport nécessaire d'énergie électrique, on avait dû couper le courant dans tous les quartiers avoisinants que les observateurs de la plate-forme associaient aux immenses pans de noirceur des alentours. L'intensité lumineuse du dôme elle-même avait été réduite et il flottait au-dessus de tout comme un couvercle laiteux vaguement iridié.

Le bourdonnement des aéro-doos s'estompait. Toute l'opération du transport de la petite population par la Garde culturelle n'avait duré que quelques minutes tant la docilité du groupe était exemplaire.

Le roucoulement lointain des conversations de la foule fut vite noyé sous la puissance d'une voix dans les puissants haut-parleurs : « Assoyez-vous par terre ». Puis la même voix commanda : « Préparez-vous à la venue de Hactuel. »

Un silence recueilli permit d'entendre les huit cents voix des chorales unies (dont avaient fait partie jadis Salomon

et Doudou) toussoter à l'unisson en préparation de l'interprétation du cantique. L'exaltation des chanteurs faisait traditionnellement frémir la foule qui l'anticipait comme *l'Introït* d'une cérémonie dont on connaît pourtant les moindres aspects.

Au signal du maître de cérémonie qui officiait aussi comme maître de chœur, les huit cents voix entonnèrent l'hymne sacré :

« Regardez le bonhomme de neige
Qui se dresse à l'orée du grand bois
Tous les jours les enfants en cortège
Le saluent en criant de joie ! »

La signification des mots demeurait obscure aux Frincekanoks, même aux plus âgés, et la prononciation des choristes les rendait dans certains cas inaudibles ; mais ils n'auraient voulu rater cette fête de la Marie-Noëlle pour rien au monde. L'émotion était telle, chaque année, qu'il n'était pas rare de voir des femmes courir vers l'estrade où trônait Hactuel pour tenter de se donner à lui. Des hommes pleuraient de joie de le contempler de loin et osaient même s'approcher des représentants de la Garde culturelle pour tenter de fraterniser avec les enturbannés impassibles.

Une fois le cantique terminé, la voix de l'officiant s'éleva avec la même solennité : « Debout maintenant. Nous allons interpréter le cantique qui demande à Hactuel de venir parmi nous. »

Les voix des milliers de participants se joignirent à celles des membres de la chorale et entonnèrent le chant religieux qui précédait de façon rituelle la venue de leur célèbre grand maître :

« C'est la belle nuit de Noël,
La neige étend son manteau blanc
Et les yeux levés vers le ciel
À genoux les petits enfants
Avant de fermer les paupières
Font une dernière prière... »

Iter se retourna vers ses compagnons et dit :

— C'est le moment d'y aller. Ils vont brailler leurs cantiques durant encore une vingtaine de minutes. Allons nous mêler à la foule. Rappelez-vous de vous tenir groupés : nous allons nous approcher le plus possible de l'estrade pour être prêts à monter dessus. Entourons Neige : c'est elle qui est la clé de toute l'opération. Je vous donnerai sur place les ordres nécessaires. Prêts ?

Même Doudou se joignit aux autres pour répondre « Prêt », puis « Qu'on en finisse », ce qui lui valut des regards inquiets de Lucille et Salomon, résignés à le voir traîner sa morgue dans les couloirs souterrains.

Iter semblait avoir retrouvé une certaine jeunesse. Il fit un signe du bras et chacun lui emboîta le pas. En quelques secondes, le détachement d'une quarantaine de braves traversait un large boulevard, manifestement inutilisé depuis des temps immémoriaux.

Les vieux acolytes du chef avaient déniché dans leur invraisemblable caverne d'Ali Baba de grandes aubes qu'ils avaient patiemment nettoyées. Chaque membre du commando en revêtit une par-dessus les uniformes bleu poudre disparates de zouaves pontificaux empruntés eux aussi au musée de Ti-Coune.

Ainsi attifés, ils pouvaient se mêler à la foule sans trop attirer l'attention dans la pénombre : chaque participant à la fête était en effet tenu de revêtir un vêtement similaire

fourni par l'administration de l'arrondissement historique. Le vêtement en papier recyclé qui imitait le lin à la perfection était ensuite jeté aux incinérateurs électroniques portables installés à divers endroits dans le parc. Les milliers de petits éclairs bleus qui jaillissaient alors, accompagnés de sonores *Ite Missa Est* poussés par des milliers de poitrines, représentaient un des hauts faits de la fête annuelle.

Ils contournèrent les ruines d'un bâtiment écroulé faute d'utilisation et se trouvèrent sur une esplanade où l'on distinguait nettement la foule et l'estrade autour de laquelle elle s'était assemblée.

En quelques pas, ils eurent rejoint les derniers rangs de l'assemblée dont la ferveur croissait au fur et à mesure que les cantiques sacrés stimulaient leur appétit d'émotions. Le groupe de conspirateurs pouvait se faufiler en toute impunité tant les Frincekanoks étaient subjugués, impatients de voir venir Hactuel lui-même qui les bénirait, les rassurerait et leur garantirait la sécurité sans heurt sous la protection du Canada durant toute une autre année. C'était toujours le même message, gluant d'ambiguïté et de douce menace voilée. Mais les fidèles n'en avaient cure : ils souhaitaient ardemment entendre cette parole sacrée du rituel qui présidait à l'expression de la garantie de leur survivance.

Iter marchait d'un pas nerveux, suivi de Neige et de Jules.

Lucille, Doudou et Salomon avaient pris quelques pas de retard, leur marche étant parfois interrompue par un fidèle trop zélé qui éprouvait le besoin d'exprimer sa joie en une danse hystérique et tourbillonnante.

Ils avaient franchi presque la moitié du trajet. Des milliers de voix chantaient maintenant, à la demande du maître du culte :

« Petit papa Noël
Quand tu descendras du ciel
Avec des jouets par milliers
N'oublie pas mon petit soulier. »

Transmis d'ordinateur à fidèles depuis des décennies, le cantique le plus populaire de cette fête avait le pouvoir de soulever l'émotion jusqu'au seuil de l'extase, les participants se gardant bien de basculer dans l'orgasme existentiel, initiés depuis longtemps à attendre la venue de Hactuel lui-même avant de jouir totalement.

Le petit groupe se trouva enfin à quelques mètres de la gigantesque scène où trônait un savant décor évoquant une campagne mythique frincekanoque du XI^e^ siècle, avec ses petites maisons à l'allure pseudonormande en pierres roses et ses bouleaux et sapins qui formaient une gentille forêt bleue et jaune. Des animaux articulés multicolores évoquaient vaches, chevaux, moutons, volailles directement sortis d'un bestiaire hallucinant qui prêtait les caractéristiques les plus surréalistes aux animaux imaginés par un artiste qu'auraient nourri des descriptions « chateaubriannesques ».

Mais la foule n'avait cure des moutons à plumes, des vaches à laine frisée verte, des chevaux cornus au pelage jaune et aux pis généreux et des poules aux caractéristiques du kangourou. Elle était venue pour voir son chef adulé et frémissait d'impatience tandis que la chorale poursuivait l'interprétation de l'hymne sacré.

Lorsque les derniers accords accompagnant un tonitruant « Peutit pâpa Nau-Hell ! » commencèrent à décroître, l'officiant, qui n'était nul autre que Per Habbey lui-même, s'avança dignement entre une clôture pourpre et un pan de mur turquoise au milieu du décor.

— Votre chant a été agréable à Hactuel. Il a décidé de venir une fois de plus parmi ses enfants.

Et Hactuel vint.

Le frêle petit homme, engoncé dans un sari jaune safran trop ample, le dos courbé, le long nez chevauché d'antiques lunettes à monture sombre, les cheveux abondants (de toute évidence une perruque ondulée et coiffée avec soin) teints d'un noir rougeâtre, le sourire niais et malicieux tout à la fois, fit son entrée sur la scène dans un fauteuil roulant poussé par un jeune éphèbe blond au torse nu musclé, progressant à pas mesurés.

Le cortège en miniature s'immobilisa près d'un trône à haut dossier, placé sur une plate-forme ; le jeune homme souleva le corps chétif et le cala dans le fauteuil sous les vivats de la foule. Per Habbey laissa l'explosion de joie se manifester durant les cinq minutes réglementaires puis s'approcha du micro et éleva le bras droit d'un geste sec qui rappelait le salut fasciste. Aussitôt, la foule se calma et les acclamations moururent par secousses, comme un enregistrement soudainement privé de courant électrique.

— Mes chers enfants. Hactuel m'a confié tout à l'heure son grand bonheur d'être parmi vous et de vous savoir si heureux grâce aux bons soins des Enfants du vide intérieur. En son honneur et en l'honneur du grand pays qui nous fait vivre, nous allons faire jouer le disque sacré.

Il se retourna et fit un geste d'invite en direction du décor. Un servant en sortit et roula cérémonieusement sur la scène une desserte porteuse d'un tourne-disque antique semblable à celui que le commando avait rapporté de son équipée au musée. Iter se retourna à demi vers Neige. La jeune Asiatique ne laissa paraître aucune émotion, mais son regard se fixa dès lors sur le gigantesque assemblage de haut-parleurs échafaudé sous forme de pyramide derrière le chœur. Tout son visage parut soudain adopter une froide

détermination, comme si elle puisait au plus profond d'elle-même l'énergie capable de faire se mouvoir l'édifice cruciforme à la frontière de l'arrondissement historique.

Comme tous les sous-fifres imbus de leur rôle, le servant accomplissait ses gestes avec une componction mesurée. Il sortit d'une bourse en tissu doré, bordée d'un liséré rouge, un disque noir qu'il manipulait délicatement avec des gants rouges aussi.

L'officiant avertit la foule :

— Recueillez-vous pour mieux goûter le cantique en l'honneur de Hactuel lui-même.

Per Habbey fit la pause traditionnelle pour permettre à la foule des Frincekanoks de pousser un murmure d'anticipation nerveuse. Puis il s'écria :

— Rudolph La petite reine au nez rouge, inconscient de sa formulation fautive.

Le servant allait déposer le disque sur la platine quand s'élevèrent des chuintements terribles en provenance des haut-parleurs, provoquant les regards interloqués des premiers rangs de la foule qui voyaient nettement que le disque était toujours dans les mains du servant.

Per Habbey, l'acolyte et l'éphèbe se lançaient des regards incrédules. On percevait un frémissement houleux dans les rangs de la chorale. Le servant éleva le disque à la hauteur de ses yeux comme si de l'examiner de près suffirait à conjurer l'incompréhensible.

Mais un accompagnement musical de violon jaillit avec une froideur aiguë des immenses boîtes à son puis une voix frémissante s'éleva, jetant la stupéfaction dans la foule paralysée :

« Je suis de lacs et de rivières
Je suis de gibier, de poissons

Je suis de roche et de poussière
Je ne suis pas des grandes moissons
Je suis de sucre et d'eau d'érable
De pater noster, de credo
Je suis de dix enfants à table
Je suis de janvier sous zéro... »

Pendant que Per Habbey s'efforçait, à grand renfort de cris dans un mini téléphone portatif, de rameuter des membres de la Garde révolutionnaire culturelle, Iter hurla « *À l'assaut, les nôtres* » et entraîna Jules et ses compagnons vers l'estrade où Hactuel continuait de sourire béatement, immobile, comme insensible au tumulte qui commençait à poindre.

Seule Neige n'avait pas bougé. Stoïquement, elle continuait d'avoir recours à toute l'énergie mentale dont elle était capable pour que la diffusion de la chanson étrange se poursuivît.

« Je suis d'Amérique et de France
Je suis de chômage et d'exil
Je suis d'octobre et d'espérance
Je suis une race en péril
Je suis prévu pour l'an 2000
Je suis notre libération
Comme des millions de gens fragiles
À des promesses d'élection
Je suis l'énergie qui s'empile
D'Ungava à Manicouagan
Je suis Québec mort ou vivant ! »

Le commando itérien, dans un beau désordre tributaire de l'improvisation, gravissait les marches menant à l'estrade.

Per Habbey, le servant et l'éphèbe s'agitaient sur place, incertains de l'attitude à adopter.

— Vous n'avez pas de place ici pauvres débiles ! hurla l'officiant.

— Décolle l'épais ! hurla Jules en lui mettant le poing sous le nez.

L'autre tenta de protester :

— Sacrilège ! Sacrilège...

Puis, il tourna les talons et s'enfuit en coulisse, bientôt suivi du servant qui échappa le disque sacré par terre en poussant un déchirant cri d'angoisse. Mais il ne prit pas la peine de ramasser les morceaux et courut en trébuchant rejoindre son maître.

L'éphèbe ignorait la conduite à suivre : il fit mine de pousser le fauteuil roulant vers Hactuel, toujours coincé sur le trône mais l'arrivée de Salomon l'en dissuada. Gêné, il trébucha et tomba à la renverse dans le décor, ouvrant du coup une brèche dans un mur rose imitant la pierre.

La foule commençait à se remettre de son émoi. Des protestations fusaient de toutes parts.

— Rendez-nous Hactuel !

— Laissez-nous entendre le cantique du nez rouge !

— Dehors les incroyants ! Dehors les dissidents !

Iter n'avait de toute évidence pas prévu une telle réaction de la foule. Il croyait que son coup d'éclat allait galvaniser les Frincekanoks, leur faire comprendre, comme sous le coup d'une illumination, la valeur de sa révolte.

Il percevait déjà des gestes d'hostilité dans les premiers rangs ; les poings brandis se multipliaient, les clameurs s'amplifiaient, les rangs grossissaient à l'arrivée des individus des dernières rangées qui avaient enfin compris qu'il se passait quelque chose d'anormal.

Inquiet, Iter se tourna vers Jules :

— Que fait-on ? Il est trop tard pour reculer !

— Évidemment. Essaie de leur parler avant que…

Il ne termina pas sa phrase. La chanson que Neige avait réussi à faire jouer à l'aide du tourne-disque caché dans le gigantesque appareillage mourut soudainement.

— Neige ! hurla Salomon.

Les compagnons n'eurent que le temps de l'apercevoir entourée de cinq ou six agents de la GRC qui la tabassaient à qui mieux mieux sous les vivats de la foule.

Iter bondit au micro pour crier :

— Écoutez-moi tous ! Je vous apporte un message de révolte. Nous les révolutionnaires du métro voulons vous libérer de la tyrannie !

— Non merci ! Non merci ! Non merci ! se mirent à scander aussitôt les fidèles.

Devant l'imminence de la catastrophe, Jules chercha des yeux une issue pour Lucille et lui. Salomon se rapprocha d'eux au moment où les premiers gardes progressaient rapidement vers l'estrade. Doudou, gris de peur, reculait à pas lents vers le décor. Iter semblait dépassé par les événements.

La foule de plus en plus agitée hurlait maintenant en chœur :

— Maudits séparatistes ! Maudits séparatistes !

Jules eut soudain une illumination. Il entraîna ses compagnons jusqu'à Hactuel et retint son geste comme s'il allait le frapper. Les cris furent remplacés par une longue clameur angoissée.

Iter comprit et lança au micro :

— Cessez vos conneries ou nous ne donnons pas cher de votre chef !

C'est alors que le bras droit de Hactuel que Jules tenait sous une poigne vigoureuse se détacha, à la stupéfaction générale ! Le corps s'inclina tout d'une traite sur la gauche,

sans que jamais le visage ne se départisse de son sourire niais.

— Une momie ! fit Salomon, ahuri. Leur putain de chef est une momie !

La surprise fut trop grande pour tous. Lorsque Jules voulut profiter de la situation, il était trop tard : une trentaine de gardes sikhs se déployaient autour du petit groupe. Dans les premiers rangs de la foule, les épaules des fidèles étaient secouées de sanglots.

Jules reçut sur la nuque un coup qui le précipita dans une fosse noire sans fond.

Chapitre treize

Jules s'éveilla au son de l'hymne « Ô Canada » qui jouait inlassablement en sourdine. La conscience lui revint sous forme de brèves séquences de souvenirs, qui surgissaient sans ordre derrière ses yeux clos.

Il voulut remuer, mais ne put esquisser aucun mouvement. Il était proprement sanglé sur une surface dure. Les cheveux poisseux de l'arrière de la tête avaient adhéré au tissu qui recouvrait la table ou la civière (il n'aurait su le dire) sur laquelle il reposait.

« *Oh Kenn-ê-dâ, we stennnn don guarrrd fa-arr dîîî !* »

La fin de l'hymne lui fit pousser un soupir de soulagement, mais il n'eut guère le temps de se réjouir. Une légère variation dans l'ambiance sonore qui régnait lui apprit qu'il lui fallait endurer une nouvelle interprétation.

« *Oh Kenn-ê-dâ, harrr haume ennn nétivvv lennn ...* »

— Merde, c'est pas bientôt fini ! hurla Jules avant d'être pris d'une quinte de toux provoquée par la salive ensanglantée qui lui obstruait la gorge.

— Jules, c'est toi ? demanda une voix anxieuse.

Jules cracha devant lui sans ménagement et fit un effort pour ouvrir les paupières, mais constata qu'elles étaient obstruées par un bandeau.

— C'est toi Salomon ?

— Oui... Je ne peux te voir. J'ai un bandeau sur les yeux. Comme toi, je suppose. Tu gémissais depuis une vingtaine de minutes...

— Où... où sommes-nous ?

Mais une plainte larmoyante interrompit la conversation.

— Je crois que c'est Lucille, s'inquiéta Salomon. C'est la deuxième fois qu'elle se plaint de la sorte. Elle est éloignée de nous. J'ai tenté d'attirer son attention, mais sans succès.

— Les sauvages, gronda Jules. Où sont les autres ?

— Je ne peux le dire. Peut-être sont-ils quelque part dans la même pièce que nous, mais toujours sans connaissance.

— J'ai été frappé par-derrière, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais tout s'est passé si vite...

— Les gardes ?

— N-non. C'est arrivé avant que les gardes nous aient rejoints. La foule s'est fâchée contre nous quand les premières rangées ont compris que Hactuel n'était qu'une momie et que la fête de la Marie-Noëlle était ruinée...

— Tu veux dire que ce sont les Frincekanoks qui nous ont mis dans cet état ? Eux que le vieil Iter voulait lancer dans la révolution ?

— J'ai bien peur que oui. Tu te rappelles comme nous n'étions pas aimés par les autres pensionnaires de la maison ? Eh ben, mon vieux, nous n'avions encore rien vu...

L'hymne prit fin de nouveau. Les deux hommes se taisaient, accablés par la réalité qui se faisait jour en eux.

Quelques secondes plus tard, les premières mesures de l'« Ô Canada » s'insinuaient avec la même lancinante aberration dans la pièce.

Jules murmura, presque pour lui-même :

— Iter voulait les mener sur la voie de la liberté et ils se sont soulevés contre lui, plutôt. Quelle ironie ...

— Tu as été frappé à la nuque par une hystérique qui brandissait un buste en métal de Hactuel, poursuivit Salomon. J'étais près de toi. Lucille a voulu s'approcher, mais elle a été vite prise à partie. Moi aussi. En un rien de temps, nous nous faisions tabasser. Je n'ai pas revu Doudou. Puis des membres de la garde sont arrivés et nous ont protégés jusqu'à ce qu'ils nous embarquent à bord d'un hoverdoo de la police. C'est à ce moment que j'ai perdu conscience. Ils ont dû diffuser un gaz dans le car. Après, c'est le vide...

— Jules ?

L'appel frisait l'angoisse. Lucille avait repris connaissance et cherchait des points de repère.

— Je suis là, Lulu. N'aie pas peur.

— Mais je ne vois rien !

— C'est un bandeau. Ne crains rien.

Jules n'aurait su s'expliquer pourquoi, mais il eut tout à coup l'impression que quelque chose avait changé dans la pièce. Les autres durent le percevoir aussi ; ils firent silence, tentant de maîtriser le rythme de leur respiration. Jules souleva la tête jusqu'à ce que ses cheveux englués se détachent du drap auquel ils adhéraient, lui arrachant un grognement de douleur.

L'hymne fut interrompu avant le dernier tsoin-tsoin, cette fois, ce qui permit d'entendre des bruits d'objets lourds qu'on déplace.

L'intensité lumineuse fut probablement accrue dans la pièce ; le bandeau laissait maintenant une ombre plus pâle devant les yeux.

Une voix énergique rompit la tension :

— *Go ahead !*

Aussitôt, la table sur laquelle se trouvait Jules opéra un mouvement de bascule de façon à le placer à la verticale. Il sentit que quelqu'un détachait le bandeau ; la lumière crue

fut immédiatement insoutenable, comme si un éclair persistait durant de nombreuses secondes. Même les paupières fermées ne parvenaient pas à endiguer le flot lumineux qui vrillait les pupilles jusqu'au cerveau.

— J'ai mal, haleta Lucille à sa droite.

Un faible gémissement s'éleva plus loin.

— Qui est-ce ? demanda Jules.

— Je crois que c'est Neige, hasarda Lucille sur un ton qui trahissait sa difficulté à parler.

— Oui, c'est moi, souffla faiblement Neige.

Mais l'échange se perdit dans le ronronnement sourd d'une porte en métal qui coulisse.

— Vous avez traité leurs yeux ? demanda une voix féminine sévère.

— Pas encore, madame, répondit une voix qui sembla familière à Jules.

— Faites-le immédiatement. L'émission commence dans quinze minutes.

Aussitôt, on s'affaira autour d'eux. Un léger cliquetis métallique indiqua que des instruments étaient pris sur un plateau. Jules eut un mouvement de recul lorsqu'une main lui écarta légèrement les paupières tandis qu'un liquide visqueux lui coulait dans l'œil. À part la sensation d'inconfort, aucune nouvelle douleur ne suivit l'opération.

En quelques secondes cependant, il commença à percevoir des couleurs et des formes encore floues. De bruyants soupirs de satisfaction lui permettaient de croire que ses compagnons recevaient un traitement similaire.

En quelques secondes, le liquide fit effet et Jules put enfin distinguer ce qui l'entourait.

Son premier regard fut pour Per Habbey qui déambulait à pas mesurés et lents devant les aventuriers de la cause perdue. Son sourire ironique fissurait le bas de son visage

comme une cicatrice. Il jetait des regards éperdus, comme un chien qui commande une caresse, à Mrs McTeer qui observait la scène avec un profond dégoût.

C'est seulement alors que Jules prit conscience que Doudou n'était pas parmi eux ; ni Iter. Puis il réalisa que tous quatre étaient nus comme des vers sur les tables à bascule. Ses compagnons recouvraient eux aussi la vue et prenaient conscience de la situation.

— Alors mes agneaux ? On fait moins les fanfarons maintenant, n'est-ce pas ?

Per Habbey avait la voix aiguë de celui qui contient mal sa colère. Il avait revêtu pour la circonstance une longue bure violette qui bruissait à chacun de ses pas. Son cou, à la manière de celui d'une tortue, émergeait d'un capuchon rabattu.

Mais c'est Mrs McTeer qui prit dès lors le contrôle de la situation.

— Pauvres idiots, vous avez cru que vous pourriez soulever vos compatriotes dans une aventure aussi *desperate ?* Votre jugement est tellement à courte vue que vous aviez négligé un facteur fondamental : la grande peur collective du changement qui a caractérisé vos gens, depuis les premiers instants où ils se sont installés sur cette terre. Des *loosers*, des pleutres. Voilà ce qu'ils ont toujours été, incapables de prendre en main leur destinée. Et ce sont ces gens que vous croyiez *ready* à vivre par eux-mêmes ?

Personne n'osait souffler mot. Jules, en particulier, ressentait sa nudité comme une humiliation et n'osait reporter son regard sur les autres. Il n'avait pas encore saisi la nature du moment qu'ils vivaient et cherchait à gagner du temps.

Il bredouilla plus qu'il ne dit :

— Où sont les autres ?

— Les autres ? Quels autres ? Ah ! vous voulez parler des fous qui vous accompagnaient ? Je ne devrais pas vous le dire ; cela contribuerait à vous rendre la vie encore plus insupportable. Mais je vais laisser Per Habbey vous renseigner.

Le serviteur du régime prit le temps de jouir du moment avant de les mettre au fait sur un ton presque enjoué, tant la question semblait l'amuser.

— Iter a eu la bonne idée de mourir d'une crise cardiaque quand il a compris qu'il avait perdu. Ses compagnons se sont fait massacrer jusqu'au dernier par la foule... malheureusement avant que la Garde ne puisse intervenir. Nous avons choisi de vous garder en vie.

— Vous oubliez Doudou.

— Ah ! c'est vrai. Ce cher Doudou. Ce cher homme si raffiné qui avait tellement peur d'être condamné à vivre sous la terre à manger une nourriture infecte... Il va très bien. Tellement même, que je vais vous le faire voir.

Il pointa une télécommande de forme tubulaire sur un gigantesque écran plat effleurant un mur. Il y eut un faible éclair vert et un plan rapproché immense de la tête de Doudou, cisaillée de temps à autre par des éclairs de neige dans l'image, surgit aussitôt sur le mur.

Son air penaud n'annonçait rien de bon. Il resta silencieux.

— Monsieur Doudou Voltaire. Dites à nos amis ce qu'il advient de vous.

— Euh... Jules, Salomon... J'ai... On m'a... Enfin... Je m'en vais. Je quitte l'arrondissement. On m'a offert de retourner chez les miens dans un arrondissement historique pour rejoindre l'enclave noire de Liberia-Bronx. Il paraît que mon art de muraliste y sera apprécié.

— Nom de Dieu ! éructa Salomon. Pourquoi ?

— C'est comme le dit Per Habbey. Je ne me sentais pas

à l'aise parmi vous. Je me sentais distinct de vous. Je n'arrivais pas à m'y faire...

— Allons, allons M. Voltaire. Soyez franc, s'interposa Mrs McTeer, un sourire froid à la bouche.

Elle se tourna alors en direction des survivants du commando.

— La vérité est que notre cher ami noir s'est laissé facilement convaincre de nous renseigner sur votre *expédition* après que nous l'avons surpris, il y a quelques mois, à quitter l'arrondissement en se dissimulant dans l'aéro-doo personnel d'un Ass.

À l'écran géant, Doudou virait au grisâtre, la mine de plus en plus déconfite. Il esquissa un bien petit signe de tête qui pouvait passer pour un assentiment.

— Ce cher Doudou a été un modèle de *collaborator* après s'être enfui avec vous. La vie qu'il menait sous terre en votre compagnie lui pesait considérablement. Notre ami est un être à la sensibilité exacerbée qui n'était pas fait, il s'en faut de beaucoup, pour *l'underground* ou la *guerilla,* comme il vous plaira d'appeler votre aventure. Il n'appréciait guère d'en être réduit à jouer les figurants dans votre groupe. Il se sentait *ostracised* à cause de sa couleur.

Jules interrompit la pédante :

— De quoi parle-t-elle, Doudou ? Nous t'avons toujours considéré sur le même pied. Tes ancêtres sont arrivés en cette terre il y a plus de cent cinquante ans. Si la vieille dame de l'hôpital ne te l'avait pas dit, tu n'aurais même pas su que tu étais un Noir. Comment pourrais-tu croire que tu n'étais pas l'un de nous ? Nous parlons la même langue !

Le cri du cœur souleva l'hilarité de Per Habbey.

— Pauvre imbécile ! Moi aussi je parle votre langue. Moi aussi je suis de la même communauté que vous. Et pourtant je n'ai rien en commun avec vous. Je ne me suis

pas limité à votre petit univers clos. Je vis pour et dans un grand ensemble, dans une fédération qui fait l'envie de tous les touristes qui viennent nous visiter. Le monde extérieur est en pleine effervescence et vous continuez de vous replier sur votre petite... paroisse minable, à parler votre langue morte !

— C'est faux ! cria Neige de façon inattendue. J'ai visité d'autres pays. On parle encore français ailleurs dans le monde.

Per Habbey eut un bref mouvement de colère, mais le contint aussitôt. Avec une condescendance marquée, il s'adressa à elle en bon père de famille qu'il se voulait.

— Je connais mieux que vous la situation de cette langue mon enfant en tant qu'évêque des « Enfants du vide intérieur ». On parle encore quelques rudiments de français en Corse, au Zaïre et au Viêt Nam, trois enclaves protégées qui, comme l'arrondissement historique de Montréal, servent aux besoins touristiques de la planète. C'est bien peu, vous l'admettrez. Et c'est grâce au grand gouvernement canadien que ces enclaves existent encore ; c'est lui qui a pris la responsabilité de vous maintenir en vie en dépit de votre sempiternel manque de reconnaissance. À preuve ce... ce « programme » que j'ai découvert dans les habits de Jules et qui contient des chants révolutionnaires.

Cette fois, la colère lui revenait. Il eut un geste impatient en constatant que l'immense tête de Doudou emplissait toujours l'écran mural. Il leva la télécommande pour l'effacer au moment où Doudou cria :

— Jules, ils m'ont forcé ! J'étais seul... Mais déjà, il n'était plus là.

Toujours avec l'air ennuyé de la haute personnalité qui doit composer avec des gens de basse extraction, Mrs McTeer fit un geste pour calmer l'ardeur exagérée de Per Habbey.

Jules était de plus en plus incommodé par sa nudité et celle de ses compagnons qu'il avait à peine osé regarder après avoir recouvré l'usage de la vue.

Mrs McTeer alla s'asseoir sur un fauteuil large muni de télécommandes dans les accoudoirs. Derrière elle s'alignaient quatre gardes culturels impassibles sous leurs turbans. Sans y avoir été invité, Per Habbey tenta de se placer près d'eux, mais il fut fermement repoussé de quelques pas par un malabar inexpressif.

Il n'en prit pas moins la parole, comme s'il officiait une cérémonie :

— Nous avons longtemps cru que tous les Francekanoks sans exception reconnaîtraient un jour notre bienveillance à leur endroit. Parce que nous avons des ancêtres communs, je vous ai pris en pitié. J'ai obtenu de l'Administration que vous soyez bien traités, en toute sécurité, dans le respect de vos traditions. Tout ce que nous demandions en échange, c'était que vous acceptiez de vivre pour le bien des touristes qui accourent chaque année dans notre grand et merveilleux pays. Votre peuple s'est toujours distingué par sa joie de vivre : nous avons créé à votre intention un monde propre à favoriser l'éclosion de cette caractéristique. Vous n'aviez aucun souci à vous faire. Toutes vos traditions étaient respectées. Vous aviez le droit de parler votre langue et vous aviez le droit de vous exprimer, dans le cadre évidemment d'une saine participation à l'accroissement des valeurs qui font la force de ce grand pays.

Per Habbey cessa de discourir pour adopter une attitude grave et recueillie, comme s'il souffrait de devoir châtier des enfants qui se montraient indisciplinés. Il jouait avec un anneau serti d'une grosse pierre violette à l'annulaire gauche. Enfin, il poussa un profond soupir en hochant la tête.

Mrs McTeer entreprit de poursuivre :

— Est-ce une question de *genes ?* Il semble que chaque fois que l'un d'entre vous n'est plus sous l'influence de la tisane de repos que nous vous dispensons si *generously* pour votre plus grand bien, il devienne un autre individu et se mette à réclamer des droits pour lui et les autres. Des droits que notre administration ne peut tout simplement pas accorder au risque de briser la belle *harmony* qui règne désormais en ce pays.

Per Habbey se crut autorisé à interboliser :

— Mais pourquoi, au nom de Hactuel, êtes-vous si difficiles à vivre ? Vous aviez la possibilité de prospérer en toute sécurité, et vous choisissez le risque. Pourquoi ?

Jules s'éclaircit la voix et répondit d'une voix mal assurée :

— La liberté de penser et d'agir est un bien plus grand que la sécurité. On n'hérite pas du bonheur de la main de quelqu'un d'autre comme d'un os ; on le mérite seul.

Per Habbey se renfrogna vivement.

— Vous dites cela pour moi n'est-ce pas ? Vous me méprisez parce que je n'ai pas suivi le chemin de votre petite révolte idiote et que j'ai accepté un destin plus grand ?

Jules ne se sentait pas d'humeur à se quereller, mais il ne put s'empêcher de dire :

— Comme aurait dit Iter : « Si le chapeau vous fait, portez-le. »

— Insolent ! Triple buse ! Révolutionnaire de sous-sol ! Séparatiste !

— Soyez punis, *you fools !*

Et Mrs McTeer d'appuyer sur un bouton de l'accoudoir droit avec détermination. Jules sentit aussitôt une étrange chaleur dans le bas-ventre et il se mit à uriner profusément, incapable d'aucun contrôle de ses muscles. Le liquide lui

inondait les jambes et il y eut bientôt une flaque jaune autour de ses pieds. La honte le submergea.

— Vous n'êtes que de pauvres cons ! cria Lucille pendant que Salomon tirait en vain sur ses liens.

— Et vous une sale petite *traitress*, répliqua la fonctionnaire en dirigeant cette fois sa colère sur elle par manipulation électronique interposée.

Salomon et Neige subirent le même sort que Lucille et durent eux aussi se laisser aller à uriner, suscitant l'hilarité de leurs tortionnaires.

Neige sembla se concentrer pour utiliser les forces de son cerveau, mais elle dut se rendre à l'évidence : elle n'avait plus aucun pouvoir, probablement à la suite de manipulations sur son microprocesseur cérébral, après son arrestation. Elle commença à sangloter doucement, incapable de contenir sa rage plus longuement.

Per Habbey riait par petits « hu-hus » idiots.

— Vous qui avez toujours eu un penchant pour les victimes et l'humiliation, vous êtes servis à souhait !

— C'est de cette façon que vous comptez nous convaincre de modifier notre façon de pensée ? aboya Salomon.

— Oh non ! mon ami, susurra la McTeer. D'ailleurs vous ne nous intéressez plus. Vous ne représentez aucun risque. Vous étiez les plus jeunes *recrutes* d'un monde euh... *backward*, destiné à disparaître. À propos, le métro sous la tour penchée a été envahi et nous avons emmené tous ces pauvres vieillards stupides dans un camp du septième âge où ils finiront leurs jours en paix, en sirotant des tasses de tisane. Il est possible que nous ajoutions cette destination à l'itinéraire touristique que nous proposons à notre clientèle. Avec toutes les vieilleries que nous avons récupérées là, nous avons de quoi élaborer un *set* des plus réalistes. Quant à vous...

— Quant à nous ? dit Neige en reniflant.

— Vous en particulier, en effet. Nous allons vous mettre définitivement hors d'état de nuire. Rassurez-vous, nous ne sommes pas des sauvages de votre acabit. À preuve, nous allons procéder à un sondage immédiat auprès des familles frincekanoques qui ont été priées de rester chez elles aujourd'hui pour assister en direct à la télévision à votre interrogatoire. Nous allons leur demander leur avis.

Le grand écran sur lequel le visage effaré de Doudou était apparu quelques instants plus tôt s'illumina de nouveau. En lettres blanches sur fond rouge, on pouvait lire la question suivante :

« *Êtes-vô favorabeule à la décizion de notre généreuzz administrasion de donner la grâss à ces conspirators sans scrupules pourvu qu'ils êtraient recyclés pour l'accomplishment de utiles tâches au bien de tous ? Oui ou Non.* »

Per Habbey appuya sur un bouton de la télécommande qui devait déclencher le signal à l'écran des spectateurs d'appuyer sur le bouton de vote de leur télécommande domestique. Aussitôt, des chiffres se mirent à dérouler à vitesse vertigineuse après chacune des options. En moins de deux minutes, les résultats étaient inscrits. Oui : 1942 ; Non : 101.

Mrs McTeer sourit de contentement et se tourna de nouveau vers ses prisonniers.

— Vous voyez que vos compatriotes ne vous tiennent pas rigueur de leur avoir saboté leur grande fête annuelle de la Marie-Noëlle. Allons, nous passerons donc l'éponge. Cependant, nous allons tout simplement faire en sorte que vous soyez *useful* à notre société et que vous perdiez définitivement le goût de l'indépendance. Nous allons vous implanter dans le cerveau de magnifiques petites cellules d'intelligence artificielle qui vont vous transformer en

propagandistes de la bonne cause.

« Je caresse le projet de vous expédier ensuite dans les centres pour riches touristes japonais des montagnes Rocheuses où vous servirez d'amuseurs dans les rues. Un Francekanok peut-il rêver d'un meilleur sort, lui qui a toujours eu le goût de cette fameuse joie de vivre ?

« Ne craignez rien : les expériences ratées comme sur cette pauvre fille (elle montra Lucille d'un geste de la tête) sont chose du passé. Notre *technology* s'est grandement raffinée. Vous verrez. Maintenant, je vous quitte. Je n'ai décidément plus rien à faire avec des crasseux de votre espèce. »

Elle se leva de son siège, fit volte-face avec un geste théâtral et sortit immédiatement, suivie des quatre gardes culturels toujours muets et de Per Habbey qui avait peine à trottiner derrière eux à cause de sa longue robe.



Les civières de Jules et de ses trois compagnons, toujours attachés, avaient été roulées dans une vaste pièce entièrement ronde et disposées en éventail autour d'une sphère couverte d'une multitude de petits miroirs alignés avec une précision absolue.

L'objet paraissait flotter dans la pénombre et une source lumineuse ambiante lui faisait projeter de petits éclats de lumière bleue sur les quatre corps immobiles au rythme de son lent mouvement rotatif.

Jules aurait été bien incapable de connaître les pensées des autres, mais il ne cessait de s'étonner du phénomène de recherche auquel on procédait dans son cerveau.

Par gros bouillons, des souvenirs enfouis au creux le

plus intime de sa mémoire surgissaient et venaient crever à la surface de sa conscience pour disparaître à jamais. Il tenta de rattraper un souvenir d'enfance qui, un instant plus tôt, le projetait en compagnie de son grand-père sur l'écran fugitif de son cerveau derrière ses paupières closes. Mais il ne parvint à restaurer aucune image. Il n'en ressentit pas d'angoisse, comme si l'opération l'allégeait et accroissait son état de béatitude latente tout à la fois.

À sa grande surprise, au fur et à mesure que les minutes passaient et que le processus de démémorisation se poursuivait à un rythme grandissant, il eut même conscience d'images fugaces qu'il n'aurait jamais cru lui appartenir, comme si le curetage extirpait de ses gènes même des relents du passé de ses ancêtres.

Il entrevit des foules immenses qui brandissaient des drapeaux bleu et blanc, des spectacles nocturnes où des chanteurs se transformaient en ectoplasmes en quittant sa mémoire sur un hululement discordant, des assemblées où un petit homme à la voix éraillée soulevait les foules en l'espace de trois secondes, des hommes costumés d'étranges vêtements colorés qui fonçaient à toute vitesse sur une surface blanche, un bâton à la main...

Il eut l'apparition de silhouettes de villes sur l'horizon, de cours d'eau, de champs aux récoltes généreuses, d'animaux et d'oiseaux qui lui étaient tout à fait inconnus. Des bateaux à voile s'insinuaient sur un large bras d'eau, accueillis par d'étranges êtres à demi nus, le visage strié de couleurs vives. Puis une ville ancienne, dressée sur un promontoire, flambait pendant que des soldats en déroute refluaient dans ses rues, leurs uniformes bleu ciel maculés de terre et de sang.

Plus les effluves d'ondes du sondeur électronique décapaient sa mémoire d'un passé dont il avait ignoré

l'existence, plus vite les images germaient et disparaissaient dans sa tête, comme dans un tourbillon lumineux bleu et blanc dans lequel il s'enfouissait, abandonné.

Sur le point de sombrer dans l'inconscience, il fit un dernier effort pour entrouvrir les yeux.

Alors il se produisit un événement étrange. Le visage ému et anxieux d'une préposée aux soins apparut au-dessus du sien. Ses lèvres bougeaient, mais Jules fut d'abord incapable de saisir le message qu'elles lui communiquaient.

Il sentit une aiguille lui pénétrer le bras et la voix déformée de la femme prononcer :

— J'au-ais vou-u a-oi le cou-age d'êtr' des vôt'. Vous n'êt' pas seu'. On 'ou ai' de' a.

Puis, avec une clarté inattendue, comme si elle s'appliquait, elle s'écria, le visage à quelques centimètres à peine du sien :

— Tout n'est pas dit !

L'évacuation des souvenirs cessa subitement. Jules éprouva la sensation que sa civière était poussée à toute vitesse hors de la pièce et il s'endormit, pour de bon cette fois.

Épilogue

L'hoverdoo, affichant la réclame de la compagnie Kraft « *For A Durable Life In Plastic* » en anglais ancien, flottait dans un doux bruissement au-dessus d'une autoroute désaffectée qui fendait, jusqu'à l'horizon, des rangées d'édifices abandonnés aux fenêtres privées de vitres.

Conduit par une jeune bénévole rousse nonchalante, le transporteur filait sans soubresaut, depuis quelques minutes déjà, à l'extérieur de la frontière de l'arrondissement historique dont on apercevait au loin, vers le sud, le dôme bleuâtre.

Jules, Lucille, Salomon et Neige étaient assis chacun sur un siège moelleux, immobiles et silencieux. Leur regard vitreux ne semblait pas contempler le même paysage que la conductrice qui essayait sans conviction de lier conversation.

— Vô-z-êtes comfortabeul derrrièrrre ?

L'absence de réponse ne la démonta pas.

— Nô sont là bientôt. Vô ne par-Iay pas trop n'est-ce pas ? Je souis pârfois *voluntary girl* pour malades comme vos. Mais c'est la *first...* le premier foa que mes patients sont comme vos. *Silent.*

Derrière les glaces du véhicule aérien se profila alors le serpent bleu d'un cours d'eau très large sur lequel voguaient, çà et là, les hoverdoos de patrouille de la Garde

culturelle. Sur la droite, Jules et ses compagnons auraient distingué les ruines métalliques d'un long pont effondré s'ils s'en étaient donné la peine. Mais ils semblaient absents, comme insensibles...

L'hoverdoo avait franchi la distance au-dessus du fleuve depuis de longues minutes et filait allègrement au-dessus d'une campagne sauvage, hérissée de ruines de pylônes électriques, lorsque sa pilote réduisit la vitesse. L'aéronef vibra, perdit de l'altitude et vint se poser sur les reliquats bétonnés de ce qui avait probablement été jadis une autoroute.

La portière droite de l'appareil s'ouvrit vers le haut. Sa conductrice se retourna vers eux et leur sourit de toutes ses dents démesurément espacées.

— Ici vô-z-êtes, lança-t-elle sur le ton de quelqu'un qui jouit d'avoir rempli une mission difficile. Vô-z-allez sortir et marcher devant vô.

La conductrice vérifia sur son mini-ordinateur, pour la forme, l'authenticité des ordres reçus et secoua la tête un peu incrédule.

— C'est le premier foa que des ... euh... *outcasts* comme vô sont expédiés ici. D'habitoude, je les vole jusqu'au camp des ... *outcasts* en Ontario pout être traités. Mais, ça pas mon problême. Bien, maintenant allez dehors.

Elle dirigea vers eux une télécommande entièrement blanche à trois boutons.

Comme s'il s'éveillait tout à coup d'un songe très complexe, Jules reprit contact avec la réalité. Il toucha Lucille de la main, puis fit signe à Salomon et à Neige. Lorsqu'il se leva, ils firent de même et le suivirent à l'extérieur de l'appareil, tels des automates.

La conductrice remit les moteurs en marche, leur lança un « Prenez soin » qui se voulait joyeux, mais qui était tout

au plus rituel. L'hoverdoo s'éleva en pleurnichant et prit la direction de la ville après avoir décrit un arc de cercle.

Les quatre amis éprouvaient une certaine difficulté à se secouer de la torpeur qui les engourdissait à la vue du cimetière dantesque qui les entourait. Tels des squelettes démesurés noircis par le temps, les ruines de pylônes pointaient dans un semblant d'ordre jusqu'à l'infini sur un sol jauni où survivaient de rares arbustes rabougris. De longs câbles électriques grisonnant d'usure avaient été raboudinés sur des éléments de structure encore assez solide pour les porter ; de brefs éclairs bleus, ponctués de sourds hululements, surgissaient à intervalles irréguliers de joints mal faits. La désolation témoignait d'un bricolage simpliste effectué à la hâte.

Jules et ses compagnons se regardèrent à la sauvette, comme s'ils craignaient d'être surpris.

La direction à suivre semblait tout indiquée : celle à l'opposé du soleil qui avait dépassé son zénith. Mais l'habitude des espaces vastes n'était pas acquise aux anciens habitants de l'arrondissement historique et leur désorientation était totale.

La présence du soleil dans un ciel véritable, le jeu des nuages, l'air frais, le bruit du vent dans les gigantesques chicots de métal tordu les intimidaient.

Ces gens qui n'avaient jamais connu les saisons naturelles n'éprouvaient que de l'angoisse devant l'espace rébarbatif qui les englobait. Les sons leur parvenaient avec une netteté qui les confondait.

Ils restèrent sur place une bonne heure à examiner attentivement la moindre chose. Ils firent et refirent l'inventaire des vêtements molletonnés bleus qui les protégeaient du vent, des bottes en plastique recyclé qui les chaussaient, de la tuque multicolore en tricot de papier

recyclé, des mitaines en feutre de cheveux, de la musette en treillis biodégradable qui contenait des provisions et des breuvages.

Étrangement, ils n'éprouvaient aucun besoin de parler. Il leur suffisait de se regarder pour saisir l'essentiel de la pensée de l'autre.

— Que faisons-nous ici ? pensait Neige.

— Nous n'avons pas été conduits à la destination prévue, pensa en réponse Salomon.

— Je crois... je crois que nous sommes... libres, osa se dire Lucille, encore incertaine de l'attitude à adopter.

— Je me souviens. On m'a promis de nous aider, réfléchit Jules. Mais peu à peu le froid automnal les fit émerger de leur torpeur.

Dans leur dos, une bande de lourds nuages noirs et gris avaient pris l'horizon d'assaut et s'apprêtaient à venir à bout des rayons du soleil.

Jules eut comme un sursaut d'énergie. Il lui vint à l'esprit de donner aux autres le signal du départ. Il ouvrit la bouche pour parler. La surprise le paralysa. Plutôt que de parler, il émettait de la musique orchestrale. Ce qui lui restait de mémoire lui suggérait même que c'était la fameuse « cantate de Bach » que son grand-père lui avait chantonnée à maintes reprises lorsqu'il était enfant.

Neige, Salomon et Lucille le contemplaient sous le coup d'une profonde émotion, les yeux exorbités, tout à la frayeur de ne pas entendre les paroles auxquelles ils s'attendaient.

Puis Neige se hasarda, elle aussi, à ouvrir la bouche. Il en sortit un chant grégorien de la plus pure interprétation par un chœur de voix chaudes et vibrantes. La jeune Asiatique était confondue.

Lucille fit de même. De sa bouche qui formait le plus joli « 0 » qu'on puisse imaginer émanèrent les premières

mesures d'une sonate pour piano de Mozart et c'était merveille pour l'oreille que d'entendre le jeu raffiné des doigts de Louis Lortie qui couraient sur les touches imaginaires.

Enfin, Salomon prit la suite. Il aspira goulûment une bonne bouffée d'air et ouvrit la bouche : la voix riche de Pavarotti jeune en sortit, propulsant un extrait de *La Bohème* jusqu'à la lisière de la forêt d'arbres noirs rachitiques à quelques centaines de mètres à l'horizon.

La confusion les habita quelques instants. Ils avaient conscience de communiquer entre eux par télépathie, mais étaient incapables de formuler des mots. Ils eurent le sentiment d'être condamnés à ne plus pouvoir s'exprimer autrement que par la musique et pourtant ils n'en ressentirent aucune peine.

Ils résolurent de se mettre en marche au moment où le soleil avait définitivement battu en retraite et que l'air froid s'insinuait avec plus de force à travers leurs vêtements.

Sans jamais se retourner, ils marchèrent durant des heures, encore sous le choc de voir pour la première fois de leur vie tomber la neige que la chaleur de la terre transformait bien vite en eau.

Au soir, ils aperçurent les restes de ce qui avait dû être jadis un campement. Des roulottes, ou ce qui en restait, étaient alignées dans un vaste champ à droite de l'autoroute en ruine. Dans un fossé gisait une affiche à peine lisible porteuse de l'inscription : « ... ping Sainte-Madelei... »

Le petit groupe s'immobilisa, incertain de l'attitude à prendre. Jules, qui n'avait pas ouvert la bouche depuis deux heures, se décida le premier et marcha jusqu'à une roulotte juchée de guingois sur un solage en tronc d'arbre. Il en ouvrit la porte. L'endroit était meublé sommairement, mais la poussière qui recouvrait le tout en disait long sur le temps

qui s'était écoulé depuis le départ de ses derniers occupants.

Chacun pénétra à sa suite et, en quelques minutes, les quatre voyageurs s'étaient mis à leur aise, se préparant à passer la nuit.



Ce soir-là, après le repas, Salomon s'allongea sur une couchette rudimentaire, les mains sous le crâne. Et de sa voix d'une richesse absolue, il se mit, à l'émerveillement des autres, à chanter :

« J'aimerai toujours, le temps des cerises, C'est de ce temps-là, que je garde au cœur, Une plaie ouverte... »

En l'entendant, Jules sut que leur entreprise ne faisait que commencer. Une intense chaleur le parcourut et il prit conscience que leur présence là n'était pas fortuite. À eux quatre, ils formaient désormais un orchestre ambulant, parti à l'aventure, à la recherche d'autres humains comme eux qu'ils pourraient charmer de leur musique.

Que s'était-il passé sur la table d'opération ? Quelqu'un était-il intervenu pour modifier la destination à laquelle Mrs McTeer les avait promis ? L'infirmière qui avait murmuré « Tout n'est pas dit » ?

Peu importait en somme. La peur traditionnelle des Francekanoks était disparue de leur cœur. Jules ne comprenait pas quel genre de mutation ils avaient subie, mais il savait maintenant qu'ils marcheraient jusqu'au royaume mythique dont on lui avait parlé jadis, et qu'en dépit de ces traitements, ils n'avaient pas perdu la mémoire de leur essence. Un premier souvenir, vague, bourgeonna dans sa

tête, celui d'une foule qui applaudit un chanteur s'accompagnant à la guitare.

Le défi de l'inconnu, qu'il avait évoqué devant Per Habbey lors de son premier interrogatoire, se présentait enfin.

Pour lui comme pour ses compagnons, il ne serait jamais plus question de répétition des mêmes gestes ou... d'attente de répéter les mêmes gestes.

Il s'endormit au son de la voix de Salomon, savourant un second vague souvenir qui s'épanouissait dans son cerveau à l'orée de l'effervescence, celui de lui, enfant, qui mettait la main dans la main de son grand-père avant de partir en promenade.

FIN

Aux Éditions la Caboche
www.editionslacaboche.qc.ca

HUMOUR

Maurice Nadeau	*Dictionnaire humoristique d'un libre penseur* *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, 2e éd.* *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, tome 2*

MÉMOIRES

Henri Beaudout	*Les tribulations de Bob Brumas*

NOVELLA

Dominique Girard	*Bon anniversaire, Murielle !*

POÉSIE

Armande Millaire	*Si l'on s'arrêtait* *Au fil des jours* *Au gré du vent* *S'écoule le temps... En trois temps*

RÉCIT

Lina Savignac	*Gens du voyage, une expérience de caravaning*

ROMAN

Claude Daigneault	*Le culte des déesses, tome 1* *Le courage du mouton, tome 2* *Petite vengeance deviendra grande* *Une fille, ça ne pleure pas* *Les Fricekanoks*
Marc Fleury	*Le Spleen du carré St-Louis* *Shaktis*
Sylvain Goulet	*L'ermite millionnaire*
Monique Michaud	*Le dernier regard*

ROMAN

Lina Savignac	*Éva, Eugénie et Marguerite* *Lili* *Charles* *La maison sur la grève* *L'Irlandais Tome 1 : Elwin* *L'Irlandais Tome 2 : Martin*

TÉMOIGNAGE

Sylvain Goulet	*Susciter une réflexion qui t'appartienne 2e éd.*
Francyne Nadeau	*Le cancer a donné un sens à ma vie*
Lise Ste-Marie	*Permission d'écrire la vie*

SUPENSE

Yvan Savignac	*Le projet Panatium* *La piste maudite*
Alain Trudeau	*Protocole*

Collection jeunesse

La petite caboche

Album + de 5 ans

Claude Daigneault	*Une amitié explosive* *Le grand projet*

Album + 6 ans

Lina Savignac	*Les petits souliers roses et La chatte de Jeanne*

Ce titre m'a été rappelé par mon séjour de deux ans et demi à Toronto au début des années 1960. Certains collègues anglophones faisaient de l'ironie en m'appelant « French-Canuck ». C'est ainsi que j'ai francisé ce terme pour en faire le titre de mon premier roman, publié à la fin de 1994, alors que se dessinait le deuxième référendum. Au départ, le titre devait être « La musique du souvenir », parce que la musique y joue un rôle indispensable.

L'histoire se déroule en 2099. Il ne reste à Montréal qu'une petite population de 2 389 francophones, vivant dans une partie de la ville qui leur est consacrée, protégée par un dôme qui évoque la notion d'une serre. Lassé d'être surprotégé à coups de drogues par l'administration canadienne-anglaise devenue immensément majoritaire, un petit groupe de survivants décide de tenter le tout pour le tout et de recommencer à vivre ailleurs, loin de cet univers hermétique, de ce bonheur imposé.

Le livre a été écrit dans un esprit caricatural et ironique, soucieux de provoquer le rire. Mais l'humour de l'un est souvent l'enfer de l'autre. Si la critique francophone s'est montrée réceptive et a salué cet humour sarcastique, la critique anglophone a déliré y voyant *« un parallèle entre l'antisémitisme en France et le séparatisme au Québec. »* (William Johnson, dans une conférence à la Jewish Public Library de Westmount). Il précisait : *« Under the cover of futuristic fiction, what is presented in this book is a paranoid fantasy that exploits every cliché of Quebecers' victimisation at the hands of the rest of Canada. »*

Gilles Crevier, du Journal de Montréal pensait différemment : *« Claude Daigneault s'amuse et nous amuse avec son roman humoristique. (…) L'univers qu'il a inventé est parfaitement grotesque pour souligner à traits forts et ironiques l'effondrement d'une société éteinte (distincte) surveillée par la nouvelle GRC, la Garde Révolutionnaire Culturelle. »*

Marie-Claire Girard écrivit à la même époque dans « Le Devoir » : « *Claude Daigneault manie la plume avec brio et a contacté là un petit roman fort drôle où, sous le couvert de la science-fiction, il nous assène quelques bonnes vérités. »*

Mon livre n'a pas vieilli d'une seconde. Vous le verrez en riant.



Photographie : Diane Létourneau

Claude Daigneault a été publicitaire, journaliste, critique de cinéma et script-éditeur pour la télévision et le cinéma. Il est l'auteur d'onze livres et deux albums.jeunesse.